

NOUVELLES
DE NULLE PART

ou

UNE ÈRE DE REPOS

Édition : Mathieu Garrigues et Lizzie Adelsheim
Maquette : Serge Bourdin
Correction d'épreuves : Xavier Garnerin
Graphisme de couverture : Fanny Sinelle

William Morris

NOUVELLES
DE NULLE PART

ou

UNE ÈRE DE REPOS

*Traduites de l'anglais
par Victor Dupont*

L'ALTIPLANO

Nouvelles de nulle part ou Une ère de repos
ont été publiées pour la première fois en anglais
en 1890 sous le titre original News
from Nowhere or An Epoch of Rest.
Cette édition, inédite en version monolingue,
reprend la traduction française effectuée
par Victor Dupont en 1957,
partiellement revue par nos soins.

© L'Altiplano, 2009.

ISBN : 978-2-35346-032-8

www.laltiplano.fr

Chapitre I

La discussion. Le sommeil

Nous avions eu ce soir-là à la Ligue (nous raconte notre ami) un échange de vues fort animé sur la question de savoir ce qui se passerait au lendemain du Grand Soir. La conversation avait fini par dégénérer en une série de professions de foi bien senties touchant l'idée que différents membres de la Ligue se faisaient de l'avenir de la Société Nouvelle, une fois qu'elle aurait atteint son plein développement.

Compte tenu du sujet, dit notre ami, la discussion était cordiale; encore que les membres présents, habitués qu'ils étaient aux meetings et conférences contradictoires, ne prêtassent point l'oreille aux opinions de leurs adversaires (ce qu'on ne pouvait raisonnablement exiger d'eux), du moins ne

s'efforçaient-ils pas tout le temps de parler tous à la fois, conformément à l'usage en honneur parmi les gens du monde lorsque la conversation roule sur un sujet qui les intéresse. Au surplus, il y avait là six personnes au total, représentant ainsi à elles six, six différentes tendances du Parti, – dont quatre professaient des opinions anarchistes avancées mais divergentes. L'une desquelles tendances (rapporte notre ami), une personne qu'il connaissait tout particulièrement, assista presque sans mot dire au début de la discussion, mais à la longue, s'y laissant entraîner, finit par hurler à tue-tête et par traiter tous les autres d'ânes bâtés. Ce à quoi succédèrent quelques instants de tumulte, puis une accalmie, dont profita la susdite tendance pour souhaiter à tout le monde le bonsoir en bonne amitié, puis, prenant le chemin du retour, se dirigea vers un des faubourgs de l'ouest de la capitale, seule et par ces moyens de locomotion que la civilisation a imposés à nos habitudes.

Assis dans cette étuve que devient vite, avec sa charge d'humains pressés et maussades, un wagon de métro, et lui-même

comme le reste des voyageurs d'humeur maussade et cuisant dans son jus, notre homme ressassait, mécontent de soi, la foule d'arguments excellents et définitifs qu'il possédait si bien et qu'il avait nonobstant oubliés au cours de la récente discussion. Mais il s'était trop souvent trouvé dans cet état d'esprit pour longtemps s'y abandonner, et après un bref moment de malaise que fit naître en lui le dépit de s'être laissé aller à la colère (sentiment familier lui aussi), il se prit, toujours d'humeur chagrine et maussade, à méditer sur le thème même de la discussion : « Si seulement je pouvais voir un jour de cette vie nouvelle ! En voir un jour, un seul ! »

Au moment même où il se formulait ces mots, le métro s'arrêta à la station où il descendait, à cinq minutes à pied de sa maison, située au bord de la Tamise, un peu en amont d'un affreux pont suspendu. Toujours en proie à sa tristesse et à son humeur chagrine, il sortit de la gare en marmonnant : « Si seulement c'était possible ! Si je pouvais le voir ! » Mais à peine avait-il fait quelques pas le long du fleuve

(nous dit encore notre ami qui raconte cette histoire) qu'il lui sembla que cette tristesse et ce mécontentement l'abandonnaient tout à coup.

C'était une belle soirée de début d'hiver : l'air tout juste assez vif pour vous ranimer au sortir d'une salle étouffante et d'un wagon empuanti. Le vent qui de l'ouest avait depuis peu légèrement tourné au nord avait nettoyé le ciel complètement, à l'exception d'un ou deux nuages ténus en fuite vers l'horizon. Un mince croissant de lune brillait à mi-chemin de son zénith ; et, l'apercevant embarrassé dans la ramure d'un orme vénérable, le promeneur eut peine à rappeler à son esprit le sordide faubourg londonien où il se trouvait, – il eut l'impression d'être au sein de quelque campagne délicieuse, plus délicieuse, à vrai dire, que la vraie campagne qu'il avait connue jadis.

Il descendit jusqu'au bord même du fleuve, s'y attarda un instant à contempler par-dessus le parapet de pierre les flots baignés de clair de lune, et qui, presque à marée haute, remontaient, tourbillonnants

et miroitants, dans la direction de Chiswick Eyot : quant à l'affreux pont suspendu, il n'en avait plus aucunement conscience, il l'avait oublié totalement, sauf (raconte mon ami) que pour un bref instant l'idée lui traversa l'esprit qu'on ne voyait plus la rangée de lumières en aval. Il tourna ses pas vers son logis, rentra chez lui. Et comme il refermait derrière lui sa porte, toute cette brillante logique, toutes ces brillantes prédictions qui avaient naguère si bien illuminé la discussion s'effacèrent de son souvenir. Et de la discussion elle-même ne demeurait nulle trace, qu'une sorte de vague espérance ressentie maintenant comme une joie, de connaître le règne des jours de repos et de paix, de propreté et de bonne grâce souriante.

C'est dans ces dispositions qu'il se jeta dans son lit et s'endormit, selon son habitude, en moins de deux minutes. Mais (contrairement à son habitude) il se réveilla peu après et connut cet état d'insomnie lucide qui surprend, à l'occasion, les plus solides dormeurs ; état dans lequel on se sent l'esprit d'une surnaturelle acuité ; tous

les gâchis dans lesquels on s'est trouvé à quelque moment plongé, tous les sujets de regret ou de honte que vous a apportés la vie, s'imposant bon gré mal gré à l'attention de ces facultés aiguisées.

Il demeura dans cette condition (dit notre ami) jusqu'à ce qu'il eût presque commencé à s'y complaire; au point de presque s'amuser du décompte de ses sottises passées, au point que les embarras qu'il prévoyait devoir rencontrer sur son chemin s'ordonnèrent bientôt en une divertissante histoire.

Il entendit sonner une heure, puis deux, puis trois, après quoi il se rendormit. Notre ami nous dit s'être éveillé une fois encore de ce sommeil pour traverser une série d'aventures tellement surprenantes qu'elle méritent, à son avis, d'être portées à la connaissance de nos camarades, et, à la vérité, du grand public. Aussi se propose-t-il maintenant de les raconter. Mais, ajouta-t-il, il me semble convenir de les raconter à la première personne, comme si j'en avais été moi-même le héros. Aussi bien, cela me sera d'autant plus facile et plus naturel que

LA DISCUSSION. LE SOMMEIL

je suis à même de comprendre mieux que quiconque les sentiments et les aspirations du camarade en question.

Chapitre II

Baignade matinale

OR DONC je m'éveillai pour m'apercevoir que j'avais, à coups de pieds, rejeté à terre mes couvertures : ce n'était pas pour m'étonner, car il faisait très chaud et le soleil brillait d'un vif éclat. Je sautai du lit, fis ma toilette et m'habillai à la hâte, mais encore mal éveillé et l'esprit embrumé comme si, ayant dormi très, très longtemps, je ne parvenais pas à secouer le poids du sommeil. En fait, j'admettais sans discussion que je me trouvais bien chez moi et dans ma chambre, bien plus que je ne m'en rendais compte clairement.

Lorsque je fus habillé, il me parut faire si chaud dans la chambre que je me hâtai d'en sortir et de sortir de la maison ; et ma première impression fut une sensation de

délicieux soulagement que me procurèrent l'air frais et l'agréable brise ; et la seconde, lorsque j'eus commencé de reprendre mes esprits, fut un sentiment d'immense stupéfaction. Car nous nous trouvions en hiver lorsque je m'étais couché la veille au soir, et c'était maintenant l'été, et apparemment, à en juger par les arbres qui bordaient le fleuve, une belle matinée ensoleillée du début de juin. La Tamise toutefois demeurerait, étincelante au soleil, presque à marée haute ; pareillement, je l'avais vue, la veille, miroiter au clair de lune.

Je n'avais nullement secoué ma sensation d'oppression, et où que je fusse à ce moment, il ne m'aurait guère été possible d'avoir clairement conscience de l'endroit où je me trouvais ; rien d'étonnant donc, à ma perplexité, malgré le visage familier de la Tamise. Néanmoins, je ne me sentais pas dans mon assiette, j'éprouvais une sorte d'étourdissement : et me rappelant que beaucoup de gens prenaient volontiers une barque pour aller se baigner au large, je songeai à en faire autant. Il me paraît être encore de grand matin, me dis-je, mais je

trouverai bien quelqu'un chez Biffin pour m'emmener. Mais je n'allai pas jusque chez Biffin, je n'eus même pas la peine de tourner vers la gauche pour m'y rendre, car je m'aperçus alors qu'il y avait un ponton d'abordage juste en face devant chez moi : en fait, à l'endroit même où mon voisin de porte en avait improvisé un, bien que celui-ci me parût maintenant, pour quelque raison, bien différent. Je m'approchai et vis, comme je pouvais m'y attendre, parmi les barques amarrées, un homme qui se reposait sur ses avirons, dans une lourde baille sans aucun doute possible destinée aux baigneurs. Il me fit un signe de la tête et me donna le bonjour comme s'il m'avait attendu ; je sautai donc dans la barque sans mot dire, et il s'éloigna à petits coups de rames sans se presser, cependant que je me déshabillais pour me mettre à l'eau. Tout en avançant je regardai dans l'eau et ne pus m'empêcher de dire :

« Comme elle est claire ce matin !

– Vous trouvez ? dit-il ; je ne l'avais pas remarqué. Vous savez, la marée montante la salit toujours un peu.

– Hum ! dis-je ; je l’ai vue bien trouble, même en pleine marée descendante. »

Il ne répondit rien, mais parut assez surpris. Et comme il faisait à ce moment tête à la marée et que j’avais fini de me déshabiller, je piquai une tête sans plus de façons. Naturellement lorsque je fis de nouveau surface je me trouvai face à la marée montante, et je cherchai des yeux le pont : tel fut mon étonnement au spectacle que je découvris que j’en oubliai de nager et coulai de nouveau à pic, pour me diriger, lorsque je remontai en crachant l’eau, en droite ligne vers le bateau. J’éprouvais en effet le besoin de poser quelques questions à mon batelier, tant j’étais ahuri par ce que mes yeux, tout pleins d’eau encore, avaient entrevu de la surface du fleuve ; et cela, quoique je fusse alors sorti de ma somnolence et de l’espèce d’étourdissement que j’avais ressenti, bien éveillé maintenant et parfaitement lucide.

Pendant que je gravissais l’échelle qu’il avait mise à l’eau, et qu’il me tendait la main pour monter, la barque dérivait

rapidement et remontait dans la direction de Chiswick; mais il reprit bientôt ses avirons, la redressa et dit :

« Pas très longue, la baignade, voisin !... Mais, peut-être trouvez-vous l'eau un peu froide après votre voyage ? Voulez-vous que j'accoste immédiatement, ou bien préférez-vous descendre vers Putney avant de déjeuner ? »

Ses paroles ressemblaient si peu à ce qu'on pouvait attendre d'un batelier de Hammersmith, que j'ouvris de grands yeux, tout en répondant :

« Voulez-vous retenir la barque un instant, s'il vous plaît ? J'aimerais regarder un peu autour de moi.

— Très bien, répondit-il. Le paysage ici est tout aussi joli dans son genre qu'au large de Barn Elms ; cela fait bon à voir, où qu'on se trouve, à cette heure matinale. Je suis ravi que vous vous soyez levé si tôt : il est à peine cinq heures. »

Si le spectacle des rives m'avait causé quelque surprise, celle-ci ne fut nullement diminuée par l'aspect de mon batelier, maintenant que j'avais le loisir de l'examiner

et la possibilité de le voir, l'œil et l'esprit débarbouillés.

C'était un beau jeune homme avec quelque chose de particulièrement affable et de particulièrement amical dans le regard, – une expression qui était alors pour moi chose nouvelle, bien qu'elle ne dût guère tarder à me devenir familière. Pour le reste, il avait les cheveux noirs, le teint brun de la couleur d'un grain de café, le corps râblé et solide, habitué qu'il était de toute évidence à exercer ses muscles, mais sans rien de rude ni de grossier, et avec cela propre comme un sou neuf. Son habit ne ressemblait en rien aux vêtements modernes de travail que j'avais appris à connaître : il aurait admirablement fait l'affaire comme costume pour une scène du XIV^e siècle ; il était de drap gros-bleu, simple en somme, mais de trame fine et immaculé. L'homme portait autour de la taille une ceinture de cuir fauve, dont je remarquai que l'agrafe était d'acier damasquiné magnifiquement ouvragé. Bref, il ressemblait à un jeune gentilhomme particulièrement viril et raffiné à la fois, qui aurait trouvé plaisant de

jouer au batelier, et je conclus, quant à moi, que tel était bien le cas.

Je me sentis obligé de lui tenir conversation ; je montrai donc du doigt la rive du fleuve où je remarquais de légers pontons de planches qui descendaient en plan incliné vers la lisière de l'eau, avec des guindeaux à l'autre bout et lui dis :

« Que fait-on de ces engins par ici ? Si nous étions sur la Tay, je dirais qu'ils servent à haler des filets à saumons ; mais ici...

— Mais, dit-il en souriant, c'est à cela qu'ils servent, précisément. Là où il y a du saumon, on peut s'attendre à trouver des filets à saumons, que ce soit la Tay ou la Tamise. Mais, bien entendu, on ne s'en sert pas tout le temps ; personne ne tient à manger du saumon tous les jours de la saison. »

J'allais demander : « Mais, est-ce bien la Tamise ? » mais me tus, ébahi. Car j'avais tourné vers l'est mes regards effarés pour contempler le nouveau pont, et de là vers les rives du fleuve londonien ; et ce que je découvrais avait bien, en vérité, de quoi m'étonner. Car bien qu'il y eût un pont traversant la rivière, et des maisons sur les

berges, comme tout, depuis la veille, était changé ! La savonnerie, avec ses cheminées vomissant des flots de fumée avait disparu ; disparus les ateliers de constructions ; disparue la fonderie de plomb ; le vent d'ouest n'apportait plus, des établissements Thorneycroft, aucun bruit de rivets ni de marteaux. Et le pont, donc ! J'avais peut-être pu rêver d'un tel pont, mais jamais n'en avais vu de pareil ailleurs que dans les manuscrits enluminés ; le Ponte Vecchio de Florence lui-même ne lui venait pas à la cheville. Il était fait d'arches de pierre magnifiques de puissance, aussi gracieuses que fortes, suffisamment élevées pour permettre la navigation fluviale normale. Au-dessus du parapet apparaissaient de curieux petits édifices, bizarrement construits et que je supposais être des boutiques ou des baraques foraines, ornés de girouettes et d'aiguilles peintes ou dorées. La pierre portait une légère patine, mais n'offrait nulle trace de cet enduit de suie que j'étais habitué à voir salir la façade de tout édifice londonien de plus d'un an d'âge : bref, à mes yeux, une merveille de pont.

Le rameur remarqua mon regard d'étonnement et d'intense curiosité et me dit en faisant écho à mes pensées :

« Oui, n'est-ce pas, c'est vraiment un joli pont ? Même ceux qui se trouvent en amont, bien que beaucoup plus petits, ont à peine une grâce plus légère, et ceux qu'il y a en aval, plus de majestueuse dignité. »

Je me surpris à demander presque malgré moi :

« Et de quand date-t-il ? »

– Oh, répondit-il, il n'est pas très vieux. Il fut construit ou du moins inauguré en l'an 2003. Il y avait auparavant un simple pont de bois, assez laid. »

Cette date me ferma la bouche comme si on avait tourné sur mes lèvres la clef d'un cadenas ; car je me rendais compte qu'il s'était passé quelque chose d'inexplicable, et qu'en parlant trop, je m'engagerais dans un jeu de propos interrompus. Je m'efforçai donc de prendre un air détaché et de regarder d'un œil indifférent les berges du fleuve ; et pourtant voici ce qui s'offrait à mes regards depuis l'endroit où nous nous trouvions jusqu'à hauteur du pont

et légèrement au-delà, – disons jusqu'à l'emplacement de l'ancienne savonnerie. Chacune des deux rives portait une rangée de très jolies maisons, basses, pas très grandes, situées à petite distance du rivage ; elles étaient pour la plupart construites en briques rouges et coiffées de tuiles, et donnaient par-dessus tout une impression de bien-être, – l'impression qu'elles vivaient, pour ainsi dire, en sympathie avec la vie de leurs habitants. Sur le devant s'étendait un jardin ininterrompu qui descendait jusqu'au bord de l'eau et où une luxuriante floraison répandait, à ce moment même, par-dessus la surface des flots tourbillonnants, en vastes effluves, ses senteurs estivales. On voyait s'élever derrière les maisons des arbres magnifiques, des platanes pour la plupart, et, en aval, les grands plans d'eau qui s'allongeaient du côté de Putney donnaient l'impression d'un lac bordé de forêts, tant étaient touffus les grands arbres de la rive. Et à haute voix je dis, mais comme me parlant à moi-même :

« Ma foi ! je suis heureux qu'on n'ait pas bâti sur les terrains de Barn Elms. »

Alors même que ces mots sortaient de ma bouche, je rougis, conscient de ma sottise, et mon compagnon me regarda avec un demi-sourire que je crus comprendre ; aussi ajoutai-je, pour dissimuler ma confusion : « Abordez, je vous prie ; je veux aller déjeuner. »

Il acquiesça d'un signe de tête, – d'un bref coup de rame fit tourner la barque, – et nous nous retrouvâmes au bout de quelques instants le long du ponton d'abordage. Il sauta à terre et je le suivis ; et bien entendu, je le vis, sans la moindre surprise, s'arrêter comme pour attendre l'épilogue inévitable de tout service rendu par un citoyen à un autre. Je portai donc la main à la poche de mon gilet et demandai : « Combien ? », non toutefois sans éprouver la désagréable impression que j'étais peut-être en train d'offrir de l'argent à un gentleman.

Il parut intrigué et répéta :

« Combien ?... Je ne comprends pas très bien le sens de votre question. Voulez-vous parler de la hauteur de la marée ? Dans ce cas, elle est presque étale à cette heure. »

Je rougis et, balbutiant, répondis :

« Je vous en prie, ne prenez pas ma question en mauvaise part. Je n'ai nul désir de vous blesser. Mais dites-moi combien je vous dois. Je ne suis pas d'ici, voyez-vous, et ne connais pas les usages ni la monnaie du pays. »

Et là-dessus, je sortis de ma poche une poignée de pièces de monnaie, ainsi qu'on fait en pays étranger. Et ce faisant je m'aperçus que l'argent s'était oxydé et avait pris la couleur noire d'un poêle passé à la mine de plomb.

Pendant tout ce temps il n'avait pas cessé de paraître intrigué mais nullement offensé ; et il regarda mes pièces d'argent avec curiosité. Et moi : « Bon ! pensai-je c'est un batelier après tout, et il se demande jusqu'à quel prix il peut aller. Et il a l'air d'un si brave garçon que je ne regarderai pas, pour sûr, à lui donner un peu plus que son dû. À propos, je me demande si je pourrais l'engager comme guide, pour un jour ou deux : il est si intelligent... »

Sur ce, mon nouvel ami dit d'un air pensif :

« Je crois savoir ce que vous voulez dire. Vous pensez que je vous ai rendu service ; et vous vous sentez, en conséquence, obligé de me donner quelque chose dont je ne ferai à mon tour cadeau qu'à un voisin qui aura fait pour moi quelque chose d'exceptionnel. J'ai entendu parler de cette sorte de chose : mais, soit dit sans vous froisser, cela me paraît être une coutume bien incommode et bien compliquée ; et nous ne savons guère ici comment la pratiquer. Et puis, voyez-vous, c'est mon *emploi* de passer les gens et de leur faire faire un tour sur la rivière, et je le ferais pour n'importe qui ; aussi, accepter un cadeau en retour paraît tout à fait bizarre. Sans compter que si quelqu'un me donnait quelque chose, un autre pourrait en faire autant, puis un autre encore, et ainsi de suite ; et j'espère que vous ne verrez pas là d'impolitesse, si je vous dis que je ne saurais où caser tous ces gages d'amitié. »

Et il éclata d'un rire joyeux et sonore, comme si l'idée de se faire payer son travail était d'un comique irrésistible. J'avoue que je commençais à craindre que l'homme ne

fût fou, bien qu'il eût l'air parfaitement sain d'esprit; et il ne m'était pas désagréable de penser, vu la proximité d'un fleuve profond et rapide, que j'étais bon nageur. Il poursuivit cependant sans donner le moindre signe d'aliénation mentale :

« Quant à vos pièces de monnaie, elles sont curieuses, mais point très anciennes; elles paraissent toutes dater du règne de la reine Victoria; vous pourriez en faire don à un musée peu favorisé. Le nôtre, ici, possède suffisamment de ces pièces sans parler d'autres plus anciennes en assez grand nombre et beaucoup de celles-ci très belles, alors que vos monnaies du XIX^e siècle sont si piteusement laides! ne trouvez-vous pas? Nous avons une pièce du temps d'Édouard III, représentant le roi dans un vaisseau, avec des léopards et des fleurs de lys minuscules qui courent tout le long du plat-bord, un travail d'une délicatesse!... Moi, voyez-vous, dit-il avec un sourire non dénué de suffisance, j'aime à travailler dans l'orfèvrerie et les métaux précieux; cette boucle que j'ai là, c'est moi qui l'ai faite, dans mes débuts. »

Sans doute gardais-je un peu mes distances, en raison des craintes que je nourrissais à l'endroit de sa raison. Il s'arrêta court et me dit aimablement :

« Mais je m'aperçois que je vous ennuie, et je m'en excuse. Car, à vrai dire, je me rends compte que vous êtes bel et bien un étranger, et que vous devez venir d'un pays entièrement différent de l'Angleterre. Mais il est clair aussi qu'il ne convient pas de vous donner sur notre pays une indigestion de renseignements, et que mieux vaut vous les faire absorber à petites doses. Au surplus, vous m'obligeriez grandement en me permettant de vous faire visiter ce monde où nous sommes et qui vous est inconnu, puisque c'est sur moi que vous êtes d'abord tombé. En vérité, ce serait de votre part pure bonté d'âme, car presque n'importe qui ferait un aussi bon guide que moi-même, et beaucoup me seraient supérieurs. »

À coup sûr, il ne donnait nullement l'impression de sortir de l'asile de Colney Hatch. Et d'ailleurs, je me dis qu'il me serait facile de me débarrasser de lui, s'il

s'avérait qu'il n'était pas en possession de toutes ses facultés. Je répondis donc :

« Votre offre est on ne peut plus aimable, mais il m'est difficile de l'accepter à moins... »

J'allais dire : « à moins que vous ne me permettiez de vous offrir une rétribution convenable », mais, craignant de réveiller en lui Colney Hatch, je modifiai ma phrase et dis :

« Je crains de vous enlever à votre travail, ou à vos distractions.

— Oh ! répondit-il, qu'à cela ne tienne. Vous me procurez ainsi l'occasion de rendre service à un de mes amis qui brûle d'exercer mon emploi. C'est un tisserand du Yorkshire qui, entre son métier et ses mathématiques, — c'est-à-dire, comme vous le voyez, deux occupations sédentaires, — s'est quelque peu surmené. Et, étant très lié avec moi, c'est à moi qu'il s'est tout naturellement adressé pour lui procurer une occupation de plein air. Si vous pensez pouvoir vous accommoder de moi, je vous prie donc de me prendre pour guide.

– Il est vrai, ajouta-t-il aussitôt, que j'avais promis d'aller rendre visite à de bons amis, en amont d'ici, pour les foins. Mais il s'en faut encore d'une bonne semaine qu'ils nous attendent. D'ailleurs vous savez, vous pourriez y venir avec moi, et rencontrer ainsi des personnes fort agréables, sans parler des observations que vous seriez à même de faire sur nos mœurs, dans le comté d'Oxford. Vous ne sauriez rien trouver de mieux, si vous avez envie de voir le pays. »

Je ne pus moins faire que de le remercier, quelle que dût être l'issue de l'aventure. Avec enthousiasme, il ajouta :

« Voilà donc l'affaire réglée. Je vais appeler mon ami. Il réside comme vous à la maison d'hôte, et s'il n'est pas levé encore, il devrait l'être, un beau matin d'été comme celui-ci ! »

Sur ce, il prit à sa ceinture une petite trompe d'argent, et en tira deux ou trois notes aiguës mais agréables ; et bientôt, de la maison située sur l'emplacement de mon ancienne demeure dont nous aurons à reparler plus loin, sortit un second jeune homme qui sans se presser dirigea vers nous ses pas.

Il n'avait pas la même apparence de santé que mon ami le batelier, ni sa vigueur, étant de chevelure roussote, de teint plutôt pâle et de faible corpulence ; mais son visage ne laissait pas que de porter cette expression de bonheur et d'affabilité que j'avais remarquée chez son ami. En le voyant approcher, le sourire aux lèvres, je me rendis compte avec plaisir que je ne pouvais pas m'en tenir à ma théorie de Colney Hatch en ce qui regardait le batelier, car jamais deux aliénés n'eurent pareil comportement en présence d'un homme raisonnable. Son costume était de même coupe de celui du premier, bien que de couleurs un peu plus vives, le surcot étant d'un vert tendre avec un rameau d'or brodé sur la poitrine et la ceinture en filigrane d'argent.

Il me dit bonjour fort civilement et salua gaiement son ami :

« Alors, Dick, où en sommes-nous ce matin ? Est-ce que je prends mon travail, ou plutôt, le tien ? J'ai rêvé cette nuit que nous partions à la pêche en amont sur la rivière.

— Entendu, Bob, dit mon rameur. Tu prends ma place, et si c'est trop fatigant,

il y a George Brightling qui est en quête d'un emploi et qui habite à portée tout près de toi. Seulement, voilà : nous avons ici un étranger qui veut bien me distraire aujourd'hui en me prenant pour guide pour lui faire visiter notre campagne, et tu peux t'imaginer que je ne vais pas laisser échapper l'occasion ; le mieux sera donc que tu commences ton métier de batelier séance tenante. De toute façon, je ne t'aurais pas fait longtemps languir, car on compte sur moi pour faire les foins dans quelques jours. »

Le nouveau venu se frotta allègrement les mains, et se tournant vers moi, me dit d'un ton d'amitié :

« Voisin, vous avez de la chance tous les deux, Dick et vous, et vous allez ce jour vous donner du bon temps, – tout comme moi, d'ailleurs. Mais vous ne ferez pas mal de venir tout de suite l'un et l'autre avec moi manger quelque chose, de peur qu'au milieu de vos amusements, vous n'oubliez de dîner. Je suppose que vous êtes arrivé hier soir à la maison d'hôte, alors que j'étais déjà couché ? »

BAIGNADE MATINALE

J'acquiesçai de la tête, ne me souciant pas d'entrer dans de longues explications qui n'auraient abouti à rien et dont, à vrai dire, je n'aurais plus moi-même été très sûr... Ensemble, nous tournâmes nos pas vers la porte de la maison d'hôte.

Chapitre III

Petit déjeuner à la maison d'hôte

JE M'ATTARDAI UN PEU derrière mes deux compagnons pour mieux contempler cette maison située, comme je vous l'ai dit, sur l'emplacement de mon ancienne demeure.

C'était un bâtiment construit en longueur, et qui tournait le dos à la route, avec, s'ouvrant dans la façade à pignons qui regardait de notre côté, de longues fenêtres à sommets ajourés, et descendant jusqu'à petite distance du sol; de fort belle allure, tout en brique rouge, avec un toit de plomb et en haut du mur, courant au-dessus des fenêtres, une frise à personnages en terre cuite, d'une belle exécution et conçue avec une force, une vigueur que je n'avais jamais jusqu'à ce jour rencontrées dans une œuvre

moderne. J'en reconnus tout de suite les sujets, lesquels m'étaient, à la vérité, particulièrement familiers.

Toutefois je n'eus que quelques minutes pour toutes ces observations, car déjà nous nous trouvions à l'intérieur, debout dans une vaste salle pavée de mosaïque de marbre et avec un plafond à charpente apparente. Il n'y avait pas de fenêtre du côté opposé au fleuve, mais, à hauteur du sol, des arceaux qui menaient aux différentes chambres et dont l'un encadrait une échappée de jardin, et, au-dessus d'eux, une longue bande de mur couverte de peintures vives (à la fresque, me parut-il) représentant des sujets analogues à la frise de la façade extérieure; tout ce qu'il y avait là était beau et de matériau massif, généreusement; et bien que le bâtiment ne fût pas très vaste (peut-être de dimensions légèrement inférieures à celles de Crosby Hall), il donnait cette joyeuse impression d'air et d'espace que produit invariablement, sur un homme libre de soucis et habitué à se servir de ses yeux, toute architecture vraiment réussie.

En ce plaisant endroit que je savais être, bien entendu, la grande salle de la maison d'hôte, trois jeunes femmes s'affairaient gracieusement. Comme c'étaient les premières personnes de leur sexe que je voyais en cette matinée mouvementée, je les observai, naturellement, avec la plus grande attention et les trouvai pour le moins aussi admirables que les jardins, l'architecture et les représentants du sexe masculin. De leur costume, — que je notai, bien entendu, — je dirai que leur corps était décentement voilé de draperies, non pas fagoté dans des articles de mode ; qu'elles étaient vêtues comme il sied à des femmes, non pas capitonnées ainsi que des fauteuils comme le sont la plupart des élégantes de notre époque. Bref, leur costume tenait à la fois de l'antique et de la coupe plus simple des vêtements du ^{xiv}^e siècle, sans être, évidemment, une copie de l'un ni de l'autre ; le tissu en était léger et de couleurs claires, approprié à la saison. Quant aux femmes elles-mêmes, elles faisaient plaisir à voir, tant leur expression était affable et heureuse, leur corps bien pris et solide, leur

apparence robuste et saine. Toutes trois étaient, pour le moins, de mine avenante, et l'une d'elles franchement belle avec des traits réguliers. Elles s'avancèrent vers nous d'un air à la fois joyeux et dénué de toute affectation de timidité, et toutes trois me serrèrent la main comme à un ami rentrant d'un long voyage. Je ne pus m'empêcher de remarquer toutefois qu'elles regardaient mes vêtements d'un drôle d'air : je portais en effet mes habits de la veille, — et je n'ai jamais été, au surplus, un modèle d'élégance vestimentaire.

Un ou deux mots de Robert le Tisserand, et elles s'empressèrent pour nous servir, — et bientôt vinrent nous prendre par la main pour nous conduire à une table dressée dans le coin le plus agréable de la salle à manger, où nous attendait notre petit déjeuner ; lorsque nous nous fûmes assis, l'une d'elle sortit précipitamment par l'une des chambres dont j'ai parlé, pour en revenir bientôt chargée d'une énorme gerbe de roses bien supérieures en grosseur et en qualité à tout ce que Hammersmith avait coutume de produire, — pareilles à la récolte d'un

vieux jardin de campagne. De là, elle se hâta de nouveau vers l'office et en ressortit avec une coupe de verre d'un travail délicat, dans laquelle elle arrangea ses fleurs au centre de notre table. L'une des autres, qui s'était de son côté éloignée en courant, revint alors portant une grande feuille de chou, remplie de fraises, quelques-unes à peine mûres, et nous dit en les disposant sur la table :

« Voilà ; j'y avais pensé avant de me lever ce matin, mais à regarder notre visiteur qui montait dans votre bateau, Dick, je l'avais oublié. Si bien que je n'ai pas pu tout à fait devancer les merles : il y en a cependant quelques-unes d'aussi belles que tout ce qu'on peut trouver, ce matin, n'importe où à Hammersmith. »

Robert lui donna quelques petites tapes amicales sur la tête ; et nous nous mîmes à manger notre petit déjeuner, très simple en vérité mais délicieusement préparé et servi avec le goût le plus délicat. Le pain était particulièrement savoureux, et nous en avions de différentes sortes ; depuis les grosses miches de campagne, bises, compactes, de

saveur sucrée, que je préférais quant à moi, jusqu'aux minces baguettes de croûte de froment comme j'en ai mangé à Turin.

Comme je portais à ma bouche les premières bouchées, mon regard rencontra une inscription gravée en lettres d'or sur la boiserie, derrière ce que nous appelions dans un réfectoire d'Oxford la Table Haute, et un mot que je connaissais bien m'incita à la lire du commencement à la fin. Elle était ainsi conçue :

« Hôtes et voisins, sur l'emplacement de cette maison d'hôte s'éleva jadis la Salle de Conférences du Groupe Socialiste de Hammersmith. À sa mémoire, levez votre verre ! Mai 1962. »

Je ne saurais vous dire ce que je ressentis à cette lecture et je suppose que mon émotion se refléta sur mon visage, car mes deux amis me regardèrent avec curiosité, et pour quelques instants le silence régna entre nous.

Mais bientôt, le Tisserand, dont il s'avérait qu'il ne possédait pas les excellentes manières du Batelier, me demanda quelque peu lourdement :

« Ami, nous ne savons comment vous appeler ; serait-il indiscret de vous demander votre nom ? »

– Ma foi, répondis-je, je nourris moi-même quelques doutes à ce sujet. Mettons donc que vous m'appellerez Guest ou Hôte ; Guest étant, vous le savez, un nom de famille, auquel vous pourrez ajouter, si cela vous chante, le prénom de William. »

Dick approuva d'un signe de tête amical. Mais une ombre d'inquiétude passa sur le visage du Tisserand, qui reprit :

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas de ma question, mais vous plairait-il de nous dire d'où vous venez ? J'ai, pour d'excellentes raisons – des raisons d'ordre littéraire –, la curiosité de cette sorte de choses. »

Il était évident que Dick lui donnait des coups de pieds sous la table ; mais il n'en montrait, quant à lui, guère de confusion et attendait ma réponse avec une certaine impatience. Pour ma part, j'étais sur le point de lâcher « De Hammersmith », quand je m'avisai du fouillis de malentendus où pareille réponse nous entraînerait ;

je pris donc le temps de préparer un mensonge bien combiné et renforcé d'une parcelle de vérité, et je dis :

« Il y a si longtemps, voyez-vous, que j'ai quitté l'Europe, que les choses me paraissent maintenant étrangères. Mais je suis né et j'ai été élevé au bord d'Epping Forest ; à savoir à Walthamstowe et à Woodford.

– Joli endroit, en tout cas, intervint Dick, fameux pays depuis que les arbres ont eu le temps de repousser après les grandes démolitions de 1955. »

Lors, l'incorrigible tisserand de reprendre : « Mon cher voisin, puisque vous avez jadis connu la Forêt, ne pourriez-vous me dire jusqu'à quel point sont vrais les racontars qu'au XIX^e siècle on étêtait tous les arbres ? »

C'était là me prendre par mon goût pour l'archéologie et l'histoire naturelle, et je tombai dans le panneau sans plus songer ni au lieu ni à l'heure. Je commençai donc, cependant que l'une des jeunes femmes, la plus belle des trois, qui avait été occupée à joncher le sol de brins de lavande et autres plantes odoriférantes, s'approcha

pour écouter et se tint debout derrière moi, posant sur mon épaule sa main qui tenait une brindille de ce que j'appelais autrefois « baume¹ ». Son doux et pénétrant parfum me rappela les jours de ma petite enfance dans notre jardin potager de Woodford, et les grosses prunes bleues qui poussaient en espalier derrière le carré d'herbes aromatiques, – association de souvenirs que ne peut manquer de comprendre n'importe quel jeune garçon. Je commençai donc :

« Lorsque j'étais enfant, et encore bien des années après, – à l'exception d'une parcelle qui entourait le « Pavillon d'Elisabeth » et d'une autre partie aux environs de High Beech, la Forêt se composait presque entièrement de charmes étêtés auxquels se mêlaient des fourrés de houx. Mais quand la municipalité de Londres la prit en charge, il y a quelque vingt-cinq ans, elle abolit l'étêtage et l'élagage qui figuraient parmi les anciens droits communaux, et on laissa pousser les arbres librement. Mais il y a maintenant des années que je n'ai pas

1. La balsamite ou « baume des jardins ». (*N.d.T.*)

revu ces lieux, sauf une seule fois, le jour où la Ligue avait organisé une excursion à High Beech. Je fus alors consterné de voir à quel point cet endroit s'était construit et avait changé ; et nous avons entendu dire, l'autre jour, que les Philistins allaient le transformer en un parc paysager !... Mais ce que vous me disiez, l'interdiction de construire et votre politique de rénovation forestière sont d'excellentes nouvelles ; seulement, vous savez... »

À ce point de mon discours je me rappelai soudain la date indiquée par Dick, et m'arrêtai net, assez confus. L' impatient tisserand, loin de remarquer cette confusion, se hâta de dire, comme s'il avait eu obscurément conscience de son infraction aux lois de la bienséance :

« Mais, dites donc, quel âge avez-vous ? »

Dick et la jolie fille éclatèrent tous deux de rire comme si la conduite de Robert avait été excusable en raison même de son énormité et Dick, tout en riant, lui dit :

« Tout doux, Bob, tout doux ! Pareil interrogatoire à l'endroit d'un hôte est inadmissible. Vraiment, tu t'abîmes à trop

étudier. Tu me rappelles ces savetiers radicaux qu'on voit dans les ridicules romans d'autrefois, disposés, au dire des auteurs, à fouler aux pieds toutes les convenances dans leur poursuite de la connaissance utilitaire. Ma parole, je commence à croire que tes mathématiques et que ta manie de fouiner parmi tes stupides vieux bouquins d'économie politique (Ha, ha!...) t'ont à ce point brouillé la tête que tu ne sais plus te tenir. Vraiment, il est grand temps que tu prennes quelque emploi de plein air, et me balaies toutes ces toiles d'araignées qui t'encombrent la cervelle. »

Le tisserand ne répondit que par un rire bon enfant; la jeune femme s'approcha de lui et, lui tapotant la joue, dit en riant :

« Le pauvre garçon ! Il faut le prendre comme il est... »

Je me sentais, quant à moi, assez intrigué, mais joignis mon rire au leur, moitié pour faire comme tout le monde, moitié par plaisir de voir cette heureuse insouciance et cette bonne humeur; et sans laisser à Robert le temps de me faire les excuses qu'il préparait, je dis :

« Mais, voisins (car j'avais, à mon tour, attrapé ce vocable), je ne vois pas le moindre inconvénient à répondre à vos questions lorsque je suis en mesure de le faire. Interrogez-moi donc autant qu'il vous plaira, cela m'amuse. Je vous dirai, si cela doit vous faire plaisir, tout ce que je sais d'Epping Forest à l'époque de mon enfance. Quant à mon âge, eh bien ! je ne suis pas une jolie femme, – et pourquoi en ferais-je mystère ? Je vais sur mes cinquante-six ans. »

Malgré le récent sermon sur la bien-séance, le tisserand ne put réprimer un long sifflement d'étonnement, et les deux autres s'amusèrent à ce point de sa *naïveté*² qu'une expression d'hilarité passa sur leur visage bien qu'ils se retinssent par politesse d'éclater de rire. Pour moi, mes regards interdits allaient de l'un à l'autre, et je demandai enfin :

« Dites-moi, je vous en prie, ce qui cloche dans ma réponse ; vous savez que je ne demande qu'à m'instruire ; et riez, de grâce, riez... seulement, dites-moi. »

2. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

Ma foi, pour ce qui est de rire, ils rirent de bon cœur et je fis de nouveau chorus pour les mêmes raisons qu'avant. Mais la jolie jeune femme dit enfin d'un ton câlin :

« Eh oui, eh oui... il n'est guère poli, le pauvre garçon. Mais autant vous dire, après tout, ce qu'il a dans l'idée : c'est que vous paraissent un peu bien vieux pour votre âge. Bien entendu, ce n'est pas étonnant, si vous avez voyagé, et de plus, évidemment, d'après tout ce que vous nous avez dit, dans des pays socialement arriérés. On a souvent dit, et sans aucun doute avec raison, qu'on vieillit vite à vivre avec des gens malheureux. Il paraît aussi que le Sud de l'Angleterre est excellent pour qui veut conserver sa bonne mine... »

Et, rougissante, elle ajouta :

« Quel âge me donnez-vous ?

– Ma foi, réjondis-je, j'ai toujours entendu dire qu'une femme a l'âge qu'elle paraît. Aussi, soit dit sans vouloir ni vous froisser ni vous flatter, je vous donnerais vingt ans. »

Elle fit entendre un rire joyeux et dit :

« Voilà qui m'apprendra à quêter des compliments, puisque je me vois main-

tenant obligée de vous avouer la vérité, à savoir que j'ai quarante-deux ans.»

J'ouvris de grands yeux et une fois de plus provoquai la musique de son rire. Mais j'avais beau regarder, le souci n'avait pas tracé la moindre ride sur son visage ; sa peau était lisse comme l'ivoire, ses joues pleines et rondes, ses lèvres rouges à l'égal des roses qu'elle avait apportées, ses bras splendides (elle avait retroussé ses manches pour travailler), fermes et de forme parfaite de l'épaule au poignet. Elle rougit légèrement sous mon regard, bien qu'il fût clair qu'elle m'avait pris, de son côté, pour un homme de quatre-vingts ans ; aussi dis-je pour mettre fin à cette gêne :

« Eh bien donc, vous voyez, la preuve est faite une fois de plus que le vieux diction a raison ; et je n'aurais pas dû vous laisser me provoquer à vous poser une question malhonnête. »

Elle se remit à rire et dit :

« Ah ça, mes enfants, jeunes et vieux, il faut que je retourne maintenant à mon ouvrage. Nous allons avoir beaucoup à faire ici, et je tiens à terminer de bonne heure,

car j'ai commencé hier un vieux livre très joli et je voudrais le continuer ce matin. Ainsi donc, au revoir pour le moment. »

Elle nous fit un signe de la main et à pas légers se dirigea vers l'autre bout de la salle, emportant avec elle (comme dit Walter Scott) une bonne moitié du soleil qui éclairait notre table. Dick demanda après son départ :

« Et maintenant, Hôte, ne désirez-vous pas poser à notre ami que voici une question ou deux. Ce n'est que justice que vous ayez votre tour.

– J'aurai grand plaisir à y répondre, répliqua le tisserand.

– Quelques questions que je vous pose, dis-je, elles ne seront pas trop difficiles ; mais puisqu'il paraît que vous êtes tisserand, j'aimerais vous interroger sur votre métier auquel je m'intéresse, ou du moins m'intéressais.

– Oh ! dit-il, je crains de ne pouvoir vous être, là-dessus, d'un grand service. Je ne fais que le genre de tissage le plus mécanique, et, au contraire de Dick, que voici, je ne suis en réalité que bien médiocre artisan.

D'ailleurs, outre le tissage, je m'occupe un peu de composition et d'impression à la machine, bien que je ne m'y connaisse pas beaucoup en dehors de l'impression ordinaire. D'autre part, l'impression à la machine tend à disparaître à mesure que décroît la déplorable manie de faire des livres. J'ai dû, en conséquence, me tourner vers d'autres choses conformes à mes goûts, et me suis mis aux mathématiques. Et de même, je suis en train d'écrire une sorte d'étude archéologique sur l'histoire, pour ainsi dire pacifique et domestique, de la fin du XIX^e siècle, – bien plus pour le plaisir de tracer un tableau de notre pays dans les temps qui précédèrent les débuts du conflit, que pour toute autre raison. Et voilà pourquoi je vous posais toutes ces questions sur la Forêt d'Epping; vous m'avez passablement intrigué, je l'avoue, si intéressants qu'aient été vos renseignements. Mais j'espère bien que nous aurons dans l'avenir des occasions d'en reparler, lorsque nous n'aurons pas notre ami Dick avec nous. Je sais qu'il est enclin à me considérer un peu comme un rat de bibliothèque et à me mépriser parce

que je ne suis pas très adroit de mes mains : c'est de mode, aujourd'hui. De ce que j'ai lu de la littérature du XIX^e siècle (et j'en ai lu pas mal) il ressort clairement à mes yeux que c'est là une sorte de revanche contre la sottise de cette époque qui méprisait tout individu *capable* au contraire de se servir de ses mains. Mais Dick, mon vieux, *ne quid nimis*, n'exagérons rien.

– Voyons, répliqua Dick, est-ce une chose à craindre ? Ne suis-je pas l'homme le plus tolérant du monde ? Est-ce que je ne me tiens pas pour satisfait tant que tu ne veux pas m'obliger à apprendre les mathématiques, ni à me plonger dans l'étude de ta nouvelle science de l'esthétique, mais que tu me laisses faire un peu d'esthétique appliquée avec mon or et mon argent, mon chalumeau et mon mignon petit marteau. Mais voyez donc ! voici que nous arrive, mon pauvre Hôte, un autre poseur de questions. Fichtre Bob, il va falloir m'aider à le protéger maintenant.

– Par ici, Boffin ! s'écria-t-il au bout d'un moment. Nous voici, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. »

Je regardai par-dessus mon épaule et vis quelque chose qui étincelait et resplendissait dans le rayon de soleil tombant en travers de la salle. Me retournant en plein je pus contempler à loisir un magnifique personnage qui, sans se presser, traversait la pièce : un homme dont le surcot était si prodigalement, et si élégamment d'ailleurs, orné de broderies, que les rayons du soleil se reflétaient sur sa personne comme s'il avait été revêtu d'une armure d'or. L'homme lui-même était grand, brun, remarquablement beau, et, bien que son visage fût empreint de la même amabilité que les autres, il se mouvait avec cet air de hauteur que la grande beauté est apte à communiquer aux hommes et aux femmes également. Il vint s'asseoir à notre table, la figure souriante, étendit ses longues jambes et laissa pendre son bras par-dessus le dossier de sa chaise, avec ce geste de gracieuse nonchalance que peuvent se permettre, sans la moindre affectation, les personnes grandes et bien faites. C'était un homme au printemps de sa vie, mais paraissant heureux comme un enfant à qui l'on viendrait de donner un

nouveau jouet. Il s'inclina vers moi avec grâce, et dit :

« Il est clair que vous êtes l'hôte dont Annie vient de me parler : arrivé de quelque lointain pays où l'on ne sait rien de nous ni de notre manière de vivre. Aussi, j'ose dire que vous ne verrez aucun inconvénient à répondre à quelques questions. Car voyez-vous... »

Dick, ici, intervint :

« Non, Boffin, je t'en prie. Cela suffit, pour le moment. Je sais que tu veux le bonheur et le confort de notre hôte ; et comment cela serait-il possible si on lui impose l'ennui de répondre à toutes sortes de questions, alors qu'il ne voit pas clair encore parmi les nouvelles façons et les nouvelles gens qui l'entourent ? Non, non : je vais l'emmener chez quelqu'un où il pourra lui-même poser des questions, et où l'on y répondra ; à savoir, chez mon arrière-grand-père, à Bloomsbury ; je suis sûr que tu n'y trouveras rien à redire. Ainsi donc, au lieu d'ennuyer les gens, ce que tu as de mieux à faire c'est d'aller chez James Allen et de m'avoir une voiture, car je conduirai

moi-même ; et veux-tu dire à Jim de me prêter son vieux cheval gris, car je suis plus à l'aise pour mener un bachot qu'une charrette. Allons, debout, camarade, et n'aie aucun regret : notre hôte ne s'envolera pas, et tu le retrouveras toi avec tes histoires. »

Je regardai Dick avec de grands yeux : car je m'étonnais de l'entendre parler avec cette désinvolture, pour ne pas dire cette brusquerie, à un personnage d'aussi noble apparence ; je n'imaginais en effet que ce M. Boffin, malgré son homonyme bien connu du roman de Dickens, devait être pour le moins un sénateur, parmi ces étranges gens. Cependant, il se leva et dit :

« Ça va, vieux pousseur d'avirons, tout ce que tu voudras ; je n'ai pas grand-chose à faire aujourd'hui ; et bien que (avec un salut protecteur de mon côté) le plaisir que j'aurai à causer avec notre savant visiteur doive s'en trouver remis, je reconnais qu'il convient de lui faire rencontrer ton digne bisaïeul le plus tôt possible. Peut-être, au surplus, après qu'il aura reçu réponse à ses questions, sera-t-il en mesure de mieux répondre aux miennes. »

Sur quoi, il fit demi-tour et d'un grand pas allongé, quitta la salle. Lorsqu'il fut pour de bon parti, je dis :

« Est-ce mal de demander ce qu'est ce M. Boffin ? Dont le nom, soit dit en passant, me rappelle maintes bonnes heures passées à lire Dickens. »

Dick se mit à rire :

« Oui, comme à nous, dit-il. Je vois que vous avez saisi l'allusion. Son vrai nom n'est pas Boffin, bien entendu, mais Henry Johnson ; c'est par plaisanterie que nous l'appelons Boffin, d'une part parce qu'il est ramasseur d'ordures, et aussi parce qu'il s'obstine à s'habiller de cette façon un peu voyante et à se mettre sur le dos plus d'or qu'un baron du Moyen Âge. Et pourquoi pas, si cela lui fait plaisir ? Seulement nous, voyez-vous, qui sommes ses intimes, nous l'en plaisantons, naturellement. »

Je gardai, sur ces mots, quelques instants le silence. Mais Dick poursuivit :

« C'est un excellent garçon et qu'on ne peut pas ne pas aimer. Mais il a une faiblesse. Il persiste à perdre son temps à écrire des romans rétrogrades et se pique

d'y mettre, comme il dit, de la couleur locale. Et comme il pense que vous arrivez d'un coin perdu du globe, où les gens sont malheureux et par conséquent intéressants pour le romancier, il croit pouvoir peut-être vous tirer quelques renseignements. Oh, pour cela, il n'ira pas par quatre chemins. Toutefois, dans l'intérêt de votre propre tranquillité, prenez garde.

– Quant à moi, Dick, affirma le tisserand d'un air têtu, je trouve que ses romans sont très bien.

– Naturellement, répondit Dick, qui se ressemble s'assemble ; mathématiques et romans d'antiquités sont à peu près du même tonneau. Mais le voici qui revient. »

Et en effet, le Cantonnier Doré nous hélait de la porte ; nous nous levâmes donc tous trois et fûmes sous le porche, devant lequel nous attendait, attelée à un robuste cheval gris, une voiture qui força mon attention. Elle était légère et commode, mais sans rien de cette écoeurante vulgarité que j'avais appris à associer avec les voitures de notre époque, en particulier celles dites « élégantes » : elle était aussi gracieuse

NOUVELLES DE NULLE PART

et de lignes aussi agréables qu'un chariot du Wessex. Nous y prîmes place, Dick et moi. Les jeunes femmes qui étaient venues sous le porche pour nous dire au revoir nous saluèrent de la main, le tisserand nous fit un signe de tête amical, le boueur s'inclina avec toute la grâce d'un troubadour; Dick secoua les rênes, et nous nous mîmes en route.

Chapitre IV

Le voyage : traversée d'un marché

LAISSANT immédiatement de côté la Tamise, nous roulions bientôt sur la grand-route qui traverse Hammersmith. Mais si nous n'étions pas partis du fleuve, il m'aurait été impossible de deviner où nous nous trouvions car King Street avait disparu et la route courait parmi de vastes prairies ensoleillées et des champs cultivés pareils à des jardins. La Creek, que nous n'avions pas tardé à traverser, avait été dégagée de ses canalisations et en franchissant son pont gracieux nous pûmes voir ses eaux, grossies encore par la marée, gaiement couvertes d'embarcations de toutes tailles. Il y avait des maisons disséminées, les unes le long de la route, d'autres parmi les champs avec d'agréables chemins d'accès, et chacune

d'elles entourée d'un fertile jardin. Toutes étaient de lignes gracieuses et d'allure aussi solide qu'il se pouvait, mais d'aspect rustique, ressemblant à la demeure de fermiers cossus; certaines, comme celles du bord de la Tamise, construites en brique rouge, mais la plupart en mortier avec charpentes apparentes et qui, en vertu même de ce mode de construction, ressemblaient tellement aux maisons du Moyen Âge de matériaux identiques qu'elles me donnaient bel et bien l'impression de vivre au XIV^e siècle; impression que confirmaient les costumes des gens que nous croisions ou dépassions sur notre chemin, et dont l'habit n'était rien moins que « moderne ». Presque tous étaient vêtus de couleurs vives, mais surtout les femmes, qui étaient d'aspect si agréable, ou même si franchement belles que j'avais peine à me retenir d'appeler sur elles l'attention de mon compagnon. Je vis bien quelques visages pensifs, dont je remarquai la noblesse d'expression, mais sur nul d'entre eux le moindre reflet de tristesse; et la plupart (et nous croîsâmes bon nombre de gens) étaient franchement et ouvertement joyeux.

Je crus reconnaître le Broadway d'après la topographie des routes qui y convergeaient encore. Au nord de cette route s'élevait une rangée de bâtiments et des cours, peu élevés mais de construction soignée et joliment ornementés et qui formaient ainsi un frappant contraste avec la simplicité voulue des maisons des alentours ; tandis que par-dessus cette première ligne de constructions se dressaient les raides versants de la toiture en plomb, les arc-boutants et le sommet des murs d'une vaste halle à l'architecture exubérante et riche dont il n'y a pas grand-chose à dire sinon qu'elle me parut combiner les plus précieuses qualités du gothique nord-européen, et celles du mauresque et du byzantin, sans jamais copier aucun de ces trois styles. De l'autre côté, c'est-à-dire du côté sud de la route, s'élevait un bâtiment octogonal à haute toiture et qui rappelait par ses lignes le baptistère de Florence, sauf qu'il était entouré d'un auvent circulaire qui lui faisait, de toute évidence, des arcades ou un cloître ; lui aussi d'une ornementation extrêmement délicate.

Toute cette masse architecturale qui surgissait si soudainement sur notre chemin, parmi la plaisante campagne, n'était pas seulement elle-même d'une exquise beauté ; mais elle portait en elle l'expression d'une vie si généreuse et si riche que j'en ressentis une allégresse qui dépassait tout ce que j'avais connu jusqu'à ce jour. Je me mis bel et bien à rire de bonheur dans ma barbe. Mon ami, paraissant me comprendre, me regardait, de son siège, avec un intérêt empreint de contentement et d'affection. Nous avions fait halte parmi une assemblée de charrettes dont les occupants, hommes, femmes et enfants, gaiement vêtus, étaient l'image même de la santé : de toute évidence charrettes maraîchères, chargées qu'elles étaient des plus appétissants produits de la campagne.

« Inutile, dis-je, de vous demander si c'est ici le marché ; je le vois bien. Mais quel marché est-ce donc là, d'une telle splendeur ? Et quelle est cette halle magnifique, et quel est le bâtiment du côté sud ?

— Oh, dit-il, ce n'est que le marché de Hammersmith ; je suis heureux qu'il vous plaise tant, car nous en sommes vraiment

fiers. Bien entendu la grande salle intérieure nous sert de salle de réunion pour l'hiver; car en été, nous tenons le plus souvent nos assemblées dans les champs, là-bas au bord de la Tamise, en face de Barn Elms. Le bâtiment à notre droite est le théâtre; j'espère qu'il vous plaît.

— Je ne serais qu'un sot s'il ne me plaisait pas. »

Il rougit légèrement en ajoutant :

« J'en suis heureux également, car j'y ai travaillé; c'est moi qui ai fait le grand portail, de bronze damasquiné. Peut-être viendrons-nous le regarder plus tard dans la journée, mais pour le moment, mieux vaut continuer. Quant au marché, ce n'est point aujourd'hui jour de grande presse; aussi le verrons-nous mieux une autre fois, où il y aura plus de monde. »

Je le remerciai et dis :

« Sont-ce là les authentiques paysans? Quelles ravissantes filles il y a parmi eux! »

Comme je parlais, mes yeux s'arrêtèrent sur le visage d'une femme très belle, élancée, les cheveux bruns et le teint clair, vêtue d'une jolie robe vert tendre en l'honneur de

la saison et de la chaleur du jour : elle me sourit d'un air affable, et à Dick, me parut-il, plus aimablement encore. Je me tus donc un instant, mais bientôt poursuivis :

« Je vous pose cette question parce que je ne vois personne qui ait l'air d'être de la campagne, comme je me serais attendu à en voir sur un marché, – j'entends, comme vendeurs.

– Je ne comprends pas, dit-il, quelle sorte de gens vous pourriez vous attendre à rencontrer, ni tout à fait ce que vous entendez par des *gens de la campagne*. Nous avons ici nos voisins et c'est le genre de personnes qu'on trouve dans la vallée de la Tamise. Il y a dans notre île des régions plus rudes et plus pluvieuses que la nôtre et dont les habitants portent un costume plus grossier ; ils sont eux-mêmes d'apparence plus rude, plus dure que nous. Certains préfèrent ces dehors aux nôtres, disent qu'ils ont plus de caractère, – c'est là l'expression d'usage. Enfin, des goûts et des couleurs... quoi qu'il en soit, les croisements entre leur race et la nôtre donnent généralement de bons résultats », ajouta-t-il d'un air pensif.

Je l'écoutais bien que détournant mes regards vers la jolie fille qui disparaissait à ce moment par le portail avec son grand panier de petits pois précoces, et j'éprouvais cet obscur sentiment de regret qui vous saisit lorsqu'on vient d'apercevoir dans la rue un intéressant ou ravissant visage qu'en toute probabilité on ne verra jamais plus dans la vie ; et pour un temps, je me tins coi. Enfin :

« Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas aperçu, dans les parages, de malheureux, — pas un seul. »

Il fronça les sourcils, parut intrigué, et dit :

« Mais non, évidemment ; si quelqu'un est mal portant il sera probablement resté à la maison, ou, au mieux, il se traîne dans son jardin. Mais je ne sais pas de malade pour le moment. Pourquoi vous attendriez-vous à rencontrer sur la route des gens mal portants ?

— Mais non, dis-je, je ne veux pas dire des malades, mais des malheureux, des pauvres — vous savez bien, de ces êtres rudes et grossiers.

– Non, dit-il avec un joyeux sourire. Vraiment, je ne sais pas. La vérité, c'est qu'il vous faut sans perdre de temps venir trouver mon arrière-grand-père, qui vous comprendra mieux que moi. Allons, Grison ! »

Sur ce, il secoua les rênes et nous reprîmes notre petit train joyeux vers l'est.

Chapitre V

Les enfants sur la route

PASSÉ BROADWAY, les maisons de part et d'autre de la route s'espacèrent. Bientôt nous franchissions une jolie petite rivière qui coulait dans une étendue toute piquetée d'arbres pour arriver bientôt à un autre marché avec ce qu'il convient d'appeler sa halle municipale. Bien que rien à l'entour ne me parût familier, j'avais quelque idée de l'endroit où nous nous trouvions et ne fus pas surpris d'entendre mon hôte annoncer brièvement : « Le marché de Kensington ».

Immédiatement après, ce fut une rue courte bordée d'une double rangée de maisons ; ou plutôt, de chaque côté de la rue, un long bâtiment unique construit en mortier et charpente apparente avec, sur le devant, une suite d'arcades abritant le trottoir.

Et Dick de me dire :

« Nous voici dans Kensington proprement dit. La population est encline à se rassembler ici en assez grand nombre, attirée par la poésie de la forêt ; les naturalistes y viennent beaucoup eux aussi. Car elle est, déjà ici, tout à fait sauvage, du moins ce qu'on en a laissé. En effet, elle ne s'étend pas très loin au sud ; vers le nord et vers l'ouest, elle va d'ici jusqu'au-delà de Paddington et redescend légèrement vers Notting Hill, de là, elle remonte jusqu'à Primrose Hill et ainsi de suite ; une bande assez étroite atteint, après avoir traversé Kingsland, Stoke Newington et Clapton, pour se déployer ensuite sur les hauteurs qui dominant les marais de la Lea ; de l'autre côté de ces marais, comme vous le savez, la forêt d'Epping lui tend la main. Cette partie à laquelle nous arrivons maintenant se nomme Kensington Gardens : mais pourquoi "jardins", je l'ignore. »

J'avais une assez grande envie de dire : « Mais moi, je sais » ; cependant, il y avait autour de moi tant de choses qui m'étaient, celles-là, inconnues, quoi que pût supposer

mon compagnon, que je jugeai préférable de me taire.

La route, aussitôt, s'enfonçait dans une forêt magnifique, qui s'étendait à droite et à gauche, mais de toute évidence beaucoup plus loin du côté nord, où même les chênes et les châtaigniers étaient d'imposantes dimensions ; cependant que les arbres à croissance plus rapide (parmi lesquels platanes et sycomores tenaient à mon avis une place trop importante) étaient très grands et d'un beau développement.

Il faisait extrêmement bon sous l'ombre pommelée de taches de lumière, car le jour devenait passablement chaud et la fraîcheur des ombrages, en apaisant mes esprits surexcités, me plongeait dans un état de douce rêverie : aussi, aurais-je aimé que cette promenade dans la fraîcheur embaumée ne se terminât jamais. Mon compagnon paraissait partager mes sentiments, il laissait le cheval ralentir de plus en plus son allure, tout au plaisir d'aspirer les parfums de verdure où dominait la senteur de la fougère écrasée sur le bord du chemin.

Si romantiques que fussent les bois de Kensington, ils n'étaient pas cependant déserts. Nous croisions de nombreux groupes de promeneurs qui se dirigeaient soit dans un sens, soit dans l'autre, ou qui flânaient à la lisière des arbres. Parmi eux se trouvaient nombre d'enfants, depuis l'âge de six ans ou huit ans, jusqu'à seize ou dix-sept. Ils me parurent être des spécimens particulièrement beaux de leur race, et de toute évidence s'amusaient autant qu'il se peut faire ; certains flânaient autour de petites tentes dressées sur le gazon, près desquelles brûlaient parfois des feux, avec des marmites suspendues à la bohémienne. Dick m'expliqua qu'il y avait quelques maisons éparses dans la forêt, et à la vérité nous en aperçûmes une ou deux. Il dit qu'elles étaient toutes petites pour la plupart, de celles qui s'appelaient autrefois des « cottages », à l'époque où il y avait encore des esclaves dans le pays, mais qu'elles ne manquaient pas d'agrément et qu'elles convenaient assez bien pour vivre dans les bois.

« Elles doivent être abondamment fournies en enfants », dis-je en montrant toute

cette jeunesse qu'on voyait un peu partout sur le chemin.

« Oh ! dit-il, ils ne viennent pas tous des maisons voisines, des maisons forestières, mais de toute la région. Ils viennent en groupe jouer dans les bois des semaines d'affilée pendant l'été, couchant sous la tente, comme vous voyez. Nous les y encourageons volontiers ; ils apprennent à se tirer d'affaire et s'habituent à observer la vie animale ; et puis, voyez-vous, moins ils restent à croupir dans les maisons, mieux ça vaut pour eux. À vrai dire, je vous avouerai que beaucoup d'adultes vont passer l'été dans les bois ; la plupart cependant fréquentent les grandes forêts comme celle de Windsor, ou la forêt de Dean, ou les grandes étendues inhabitées du Nord. Indépendamment des autres joies que cela leur procure, ils y trouvent l'occasion de faire un peu de gros travail qui, j'ai le regret de le dire, se fait plutôt rare depuis cinquante ans. »

Il s'interrompt, puis reprit :

« Je vous raconte tout cela, parce que je vois bien que, si je parle, ce doit être pour

répondre aux questions que vous avez dans l'esprit, même si vous ne les formulez pas. Mais mon aïeul vous renseignera plus amplement. »

Je vis que je me trouvais en danger de perdre pied de nouveau ; aussi, pour mettre fin à une situation embarrassante, et pour dire quelque chose, je constatai :

« Eh bien, ces jeunes gaillards n'en seront que plus dispos quand l'été sera fini et qu'il leur faudra retourner sur les bancs de l'école.

– Les bancs de l'école ? dit-il ; en vérité, qu'entendez-vous par là ? Je ne vois pas ce que ces mots peuvent avoir à faire avec les enfants. Nous parlons bien de bancs de harengs et d'écoles de peinture, et dans le même sens que la première de ces expressions, on pourrait parler de bancs de jeunes enfants ; mais à part cela, ajouta-t-il en riant, je dois m'avouer battu.

– Diable ! pensai-je, je ne puis ouvrir la bouche sans créer quelque nouvelle complication. »

Je n'éprouvais nul désir de reprendre mon ami sur son étymologie ; et je pensai

que le mieux était de ne rien dire des fermes d'élevage que j'avais été accoutumé à appeler des écoles, puisqu'aussi bien je pouvais me rendre compte qu'elles avaient disparu ; je répondis donc après quelques instants d'embarras :

« J'employais ce terme pour désigner un système d'éducation.

– D'éducation, dit-il d'un ton pensif. Je sais assez de latin pour savoir que ce mot doit venir de *educere*, faire sortir ; et je l'ai souvent entendu prononcer ; mais je n'ai jamais trouvé personne capable de m'expliquer clairement ce qu'il veut dire. »

On devine à quel point mes nouveaux amis baissèrent dans mon estime, lorsque j'entendis cet aveu sans détour ; et je dis, d'un air supérieur :

« Eh bien donc, par éducation on désigne un système d'enseignement pour la jeunesse.

– Et pourquoi pas pour la vieillesse également ? dit-il, une lueur d'amusement dans les yeux. Mais, poursuivit-il, je puis vous assurer que nos enfants s'instruisent, qu'ils soient ou non soumis à un

système d'enseignement. Sachez que vous ne trouverez pas un seul enfant, garçon ou fille, parmi tous ceux que vous voyez ici, qui ne sache nager. Et tous, ils ont appris à monter à la diable les petits poneys de la forêt – tenez, en voici un, justement. Ils savent tous faire la cuisine. Pour les garçons, les plus grands savent faucher ; beaucoup savent faire un toit de chaume et des petits travaux de menuiserie ; ou bien encore ils savent tenir une boutique. Je puis vous assurer qu'ils ont appris une foule de choses.

– Oui, mais leur éducation intellectuelle, les disciplines de l'esprit ? lui dis-je, traduisant obligeamment mes paroles.

– Hôte, dit-il, peut-être n'avez-vous pas appris à faire toutes ces choses dont je viens de vous parler ; si tel est le cas, n'allez pas vous imaginer qu'elles n'exigent aucune habileté et ne font pas activement travailler l'esprit ; vous changeriez d'avis si vous voyiez un jeune gars du Dorset refaire un toit de chaume, par exemple. Mais il me paraît que vous voulez parler de ce qu'on apprend dans les livres : pour cela, rien de

plus simple. La plupart des enfants, voyant traîner des livres autour d'eux, trouvent le moyen de savoir lire quand ils atteignent l'âge de quatre ans ; je me suis laissé dire, cependant, qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Quant à l'écriture, nous ne les encourageons pas à griffonner trop tôt (bien que rien ne puisse les en empêcher tout à fait), car ils prennent ainsi l'habitude d'une vilaine écriture ; et à quoi bon tant de pattes de mouche, quand il est si facile de faire de l'impression ordinaire. Comprenez-moi bien : nous aimons la belle écriture, et beaucoup de gens, quand ils font un livre, tiennent à le transcrire eux-mêmes tout au long, ou bien ils le font copier : j'entends les livres dont on n'a besoin que de quelques exemplaires – des poèmes et autres choses de ce genre, vous comprenez... Enfin, je m'égare loin de mes moutons. Il faut m'en excuser, car je m'intéresse tout particulièrement à cette question de l'écriture, étant moi-même calligraphe.

– Bon, dis-je, mais les enfants ? Quand ils savent lire et écrire, n'apprennent-ils pas autre chose, les langues par exemple ?

– Évidemment, dit-il ; quelquefois même avant de savoir lire, ils parlent le français, c'est-à-dire la plus proche de nous parmi les langues qui se parlent de l'autre côté de l'eau ; et ils ne tardent pas à savoir aussi l'allemand, qui se parle sur le continent, dans un très grand nombre de communes et d'universités. Telles sont les différentes langues qui se pratiquent dans nos îles, en même temps que l'anglais et le gallois, ou encore l'irlandais qui est une autre forme de gallois. Et les enfants ont vite fait de s'y mettre, car tous leurs aînés les connaissent ; de plus, nos hôtes d'outre-Manche amènent souvent leurs enfants avec eux ; les gosses vont ensemble et ainsi se fait par frottement l'échange de leurs langues maternelles.

– Et les langues anciennes ? demandai-je.

– Oh ! oui, dit-il, ils apprennent pour la plupart le latin et le grec en même temps que les langues modernes pour peu qu'ils ne se contentent pas d'apprendre celles-ci au petit bonheur.

– Et l'histoire, dis-je ; comment enseignez-vous l'histoire ?

– Eh bien, dit-il, quand quelqu'un sait lire, il lit ce qu'il lui plaît, naturellement. Et il lui est facile de trouver quelqu'un pour lui indiquer les meilleurs ouvrages à lire sur tel ou tel sujet, ou pour lui expliquer ce qu'il ne comprend pas dans les livres qu'il lit.

– Fort bien, lui dis-je, et qu'apprennent-ils encore ? Car je suppose que tout le monde n'étudie pas l'histoire ?

– Oh ! non, dit-il ; il y en a qui n'en ont pas le goût ; en fait je ne crois pas qu'elle plaise à beaucoup. J'ai entendu dire par mon arrière-grand-père que c'est surtout dans les périodes de troubles, de conflits et de désordre que les gens ont du goût pour l'histoire ; et, dit mon ami avec un aimable sourire, ce n'est pas notre cas à présent, vous savez. Non, beaucoup étudient comment sont faits les objets, et les relations de cause à effet, et nous accroissons ainsi la somme de nos connaissances, ce qui n'est pas forcément un bien ; et d'autres, comme on vous l'a dit de l'ami Bob, là-bas, passent leur temps à étudier les mathématiques. Il ne sert à rien de forcer les goûts.

– Mais vous n’allez pas me dire que les enfants apprennent toutes ces choses ?

– Cela dépend, dit-il, ce que vous entendez par enfants. Il faut vous rappeler aussi combien ils sont différents les uns des autres. En règle générale, ils ne lisent guère, à l’exception de livres de contes, jusqu’à l’âge de quinze ans ; nous n’encourageons pas les études livresques pendant le jeune âge ; bien qu’il se trouve des enfants qui témoignent de très bonne heure d’un goût décidé pour les livres ; ce qui ne leur vaut peut-être rien, mais il ne sert à rien de les contrarier ; et le plus souvent, cela leur passe assez vite et ils se rangent avant leur vingtième année. Les enfants, voyez-vous, ont surtout l’habitude d’imiter leurs aînés, et lorsqu’ils voient la plupart des personnes qui les entourent s’employer à des ouvrages vraiment divertissants, comme de construire une maison, paver une rue, jardiner, et autres occupations du même genre, c’est ce qu’ils désirent faire, eux aussi ; je ne crois donc pas que nous ayons à craindre d’avoir trop de gens nourris de connaissance livresque. »

Que pouvais-je répondre ? Je demeurai coi, de peur de complications nouvelles. D'ailleurs j'occupais activement mes yeux, tout en me demandant, tandis que le cheval allait son petit train, quand nous arriverions à Londres même et à quoi ressemblait maintenant cette ville.

Mais mon compagnon ne pouvait renoncer entièrement à son sujet, et il continua d'un air pensif :

« Après tout, je ne sache pas qu'ils en souffrent beaucoup, même ceux qui grandissent pour étudier dans des livres. Quant à ceux-là, c'est plaisir de les voir si heureux de faire un travail que peu de gens recherchent. Et puis, ces lettrés sont en général d'un commerce si agréable ; si aimable et d'humeur si égale ; si modestes et en même temps si désireux d'apprendre à chacun tout ce qu'ils savent. Vraiment, ceux que j'ai rencontrés me sont prodigieusement sympathiques. »

Ces discours me parurent si étranges que j'étais sur le point de lui poser une autre question, quand, arrivant en ce moment en haut de la montée, j'aperçus au bas d'une

éclaircie parmi les bois qui s'étendaient sur la droite, un monument majestueux dont la silhouette m'était familière ; et je m'écriai :

« L'abbaye de Westminster !

– Oui, répondit Dick, l'abbaye de Westminster – ce qui en reste.

– Quoi ? Mais qu'en avez-vous donc fait ? demandai-je avec terreur.

– Oh ! nous, ce que nous en avons fait, nous... dit-il ; pas grand-chose, sauf de la nettoyer. Mais, comme vous le savez, tout l'extérieur fut abîmé il y a plusieurs siècles ; quant à l'intérieur, il subsiste dans toute sa beauté, depuis le grand nettoyage qui le débarrassa, il y a plus de cent ans, de tous ces affreux monuments élevés aux imbéciles et aux coquins, qui l'encombraient autrefois, comme dit mon arrière-grand-père. »

Un peu plus loin, je regardai de nouveau vers la droite, et dis d'une voix mal assurée :

« Mais voilà le palais du Parlement ! Est-ce qu'il sert encore ? »

Il éclata de rire et fut quelque temps avant de pouvoir prendre sur soi ; et alors,

en me donnant une grande claque dans le dos, il me dit :

« Je comprends, voisin. Vous vous étonnez à juste titre que nous le conservions. Je suis au courant, et mon grand-père m'a donné à lire des livres au sujet du jeu bizarre auquel on s'y livrait. S'il sert ? Mon Dieu, oui ; on s'en sert comme de marché auxiliaire et de dépôt de fumier ; il s'y prête bien, étant situé au bord de l'eau. Je crois qu'il y eut un projet pour le démolir, tout au début de notre époque ; mais il existait, à ce qu'on m'a dit, une bizarre association, une société d'archéologues, qui avait autrefois rendu quelques services et qui se mit à pousser des cris à l'idée de cette destruction, comme elle avait fait pour un certain nombre d'autres bâtiments que la plupart des gens considéraient comme des choses sans valeur, voire même comme une gêne pour le public ; et cette société faisait preuve d'une telle énergie et trouvait tant de bonnes raisons qu'elle obtenait généralement gain de cause ; et je dois dire qu'à tout prendre, j'en suis heureux pour ma part ; car voyez-vous, en mettant les

choses au pire, ces stupides vieilles bâtisses servent de repoussoir aux belles choses que nous construisons aujourd'hui. Vous en verrez d'autres dans ces parages. La maison où habite mon arrière-grand-père, par exemple, ou encore un vaste édifice du nom de Saint-Paul. Et puis, voyez-vous, en cette affaire, nous n'avons pas besoin de regarder à quelques misérables monuments leur place au soleil; nous pouvons toujours construire ailleurs; nous n'avons pas non plus à craindre que cesse de se renouveler notre réserve d'ouvrages agréables; il y aura toujours moyen d'ajouter du travail, encore et encore davantage, à une nouvelle construction sans pour cela la rendre prétentieuse. Par exemple, j'éprouve, quant à moi, un tel plaisir à avoir mes aises à *l'intérieur* d'une maison que j'y sacrifierais presque, s'il le fallait, l'espace extérieur. Et puis, il y a, naturellement, l'ornementation, qu'il est, il faut bien en convenir, facile d'exagérer dans les simples demeures particulières, mais qui ne court guère ce danger dans une salle de réunion, un marché, etc. Je dois vous avouer cependant que

mon arrière-grand-père me reproche souvent d'avoir la tête un peu fêlée sur ce sujet de la belle construction ; mais vraiment je crois que l'énergie humaine ne saurait nulle part mieux s'employer, car je ne vois de ce côté aucune limite à notre activité, tandis que de beaucoup d'autres, il semble qu'il soit possible de l'atteindre. »

Chapitre VI

Petites emplettes

COMME il disait ces mots, nous débouchâmes soudain de la forêt pour nous trouver dans une courte rue bordée de belles maisons bien construites, que mon compagnon me dit aussitôt être Picadilly; de ces maisons, j'aurais appelé les rez-de-chaussée des boutiques, n'eût été que ces gens, autant que je pouvais en juger, ignoraient tout de l'art d'acheter et de vendre. Les marchandises étaient étalées à des devantures des plus joliment aménagées, comme pour donner envie d'entrer, et les passants s'arrêtaient pour les regarder, ou entraient et sortaient, des paquets sous le bras, tout comme dans de vrais magasins. De chaque côté de la rue, une rangée d'élégantes arcades offrait un abri aux

piétons comme dans certaines vieilles cités italiennes. À mi-chemin environ, un vaste édifice d'un genre qui maintenant ne me surprenait plus, m'indiqua que c'était là encore une sorte de centre, et qui avait en propre ses bâtiments publics.

« Voyez-vous, dit Dick, nous avons ici un autre marché construit sur un principe différent de la plupart ; les étages supérieurs de ces bâtiments servent de Maisons d'Hôte ; en effet, de tout le pays, on se laisse volontiers entraîner à venir ici de temps en temps, car, comme vous pourrez bientôt vous en rendre compte, l'affluence y est grande : et il y a des gens qui aiment la foule, bien que je ne puisse dire que je suis de ceux-là. »

Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant combien les traditions sont dures à mourir. Nous avions là le spectre de Londres qui continuait à s'affirmer comme centre, – centre intellectuel pour autant que je pusse savoir. Je ne dis rien cependant, sauf pour lui demander de conduire très lentement, les objets qu'on voyait aux étalages me paraissant extrêmement jolis.

«Oui, dit-il, c'est un marché où l'on trouve beaucoup de jolies choses, et qui est en général réservé aux articles de choix : le marché du Parlement, où sont exposés choux, navets et autres produits similaires ainsi que la bière et les vins de qualité courante étant si près d'ici.»

Puis il me regarda curieusement et proposa :

«Peut-être aimeriez-vous faire quelques emplettes, comme on dit?»

Je regardai ce que je pouvais voir de mes vilaines nippes de gros drap bleu que j'avais eu mainte occasion de comparer avec les gais atours des citoyens que nous avions croisés en chemin ; et je me dis que si, comme c'était probable, je devais bientôt être exhibé comme objet de curiosité pour l'amusement de cette population éminemment frivole, j'aurais aimé avoir un peu moins l'air d'un supercargue en chômage. Mais malgré tout ce qui m'était déjà arrivé, ma main prit une fois de plus le chemin de ma poche où, à ma grande consternation, elle ne rencontra pas le moindre objet de métal, à l'exception de deux clés rouillées ;

et il me revint que dans le feu de la conversation à la maison d'hôte de Hammersmith, j'avais sorti mon argent de ma poche pour le montrer à la jolie Annie, et l'avais oublié sur la table. Ma mine s'allongea de moitié et Dick, me fixant du regard, me dit avec quelque vivacité :

« Eh bien, Hôte, qu'est-ce qu'il y a encore ? Une guêpe vous pique ? »

– Non, dis-je, mais j'ai oublié...

– Eh bien, dit-il, quoi que ce soit que vous ayez oublié, il vous sera facile d'en trouver au marché ; ne vous mettez pas martel en tête. »

J'avais repris mes esprits et, me rappelant les stupéfiantes coutumes de ce pays, ne me souciais point de m'attirer une seconde conférence d'économie politique ou sur les monnaies du règne d'Édouard III ; je me bornai donc à dire :

« Mes habits... Ne pourrait-on... C'est que, vous comprenez... Que peut-on faire, à votre avis ? »

Il ne me parut aucunement disposé à se moquer, mais me répondit avec une extrême gravité :

« Oh ! ne changez pas encore vos vêtements. Vous comprenez, mon grand-père s'occupe d'archéologie et il voudra vous voir dans l'état même où vous êtes. Et, vous savez, je ne veux pas vous infliger un sermon, mais ce ne serait certainement pas très bien de votre part que de priver les gens du plaisir d'étudier votre costume en allant vous mettre comme tout le monde. Vous le sentez, n'est-ce pas ? » dit-il d'un ton pénétré.

Je ne me sentais nullement tenu de me poser en épouvantail au sein de ce peuple épris de beauté, mais je compris que je venais de donner contre quelque préjugé indéracinable, et que ce ne serait pas chose à faire que de me quereller avec mon nouvel ami. Je me contentai donc de dire :

« Mais bien sûr, bien sûr... évidemment.

– Allons, dit-il aimablement, autant vous faire voir à quoi ressemble le dedans de ces boutiques ; pensez à quelque chose que vous désireriez avoir.

– Pourrai-je avoir, dis-je, du tabac et une pipe ?

– Mais naturellement, dit-il. À quoi pensais-je donc, pour ne pas vous l'avoir

demandé plus tôt ? Voyez-vous, Bob ne cesse de me répéter que nous autres, non-fumeurs, nous sommes des égoïstes, et je crains fort qu'il n'ait raison. Mais venez : voici justement l'endroit qu'il nous faut. »

Ce disant, il tira sur les rênes et sauta de la voiture, et je le suivis. Une femme très belle, magnifiquement vêtue de soie brochée, passait lentement, regardant les devantures tout en marchant. Dick l'interpella :

« Demoiselle, voudriez-vous avoir l'obligeance de tenir notre cheval un instant pendant que nous entrons ? »

Elle acquiesça d'un signe de tête, avec un sourire affable, et se mit à flatter le cheval de sa jolie main.

« Quelle superbe créature ! dis-je à Dick en entrant.

– Qui cela ? Notre vieux Grison ? dit-il avec un sourire narquois.

– Non, non, dis-je. La Belle aux Cheveux d'Or.

– Et ma foi, c'est vrai qu'elle est belle, dit-il. Heureusement qu'il y en a suffisamment comme elle pour que chaque pays puisse avoir sa payse, – autrement je

crois que nous nous battrions pour nous les arracher. À la vérité, dit-il avec un air d'extrême gravité, je n'irais pas jusqu'à dire que cela n'arrive pas quelquefois, encore aujourd'hui. L'amour, vous savez, n'est pas chose très rationnelle, et l'esprit de contradiction et l'entêtement sont moins rares que ne le pensent certains de nos moralistes. »

Il ajouta d'une voix plus sombre encore :

« Eh oui, il n'y a pas plus d'un mois, un malheur est arrivé du côté de chez nous qui finit par coûter la vie à deux hommes et à une femme et par quoi notre soleil fut quelque temps pour ainsi dire obscurci. Ne me posez pas de questions là-dessus pour l'instant : plus tard, peut-être vous raconterai-je... »

Nous étions alors à l'intérieur du magasin ou de la boutique, qui avait des rayons le long des murs et un comptoir, tout cela très bien tenu, quoique sans ostentation prétentieuse et, à cette différence près, assez semblable à ce à quoi j'étais habitué. À l'intérieur se tenaient deux enfants, – un petit garçon d'une douzaine d'années, à la peau hâlée, assis un livre à la main, et une jolie

fillette d'environ un an son aînée, qui elle aussi lisait, assise derrière le comptoir ; ils étaient de toute évidence, frère et sœur.

« Bonjour, petits voisins, dit Dick. Mon ami que voici voudrait du tabac et une pipe ; que pouvez-vous faire pour lui ?

– Mais certainement », dit la fillette, avec un mélange de vivacité et de réserve qui ne laissait pas que d'être divertissant.

Le petit garçon leva les yeux et fixa son regard sur mon costume d'un autre monde, mais bientôt rougit et détourna les yeux, comme s'il avait eu conscience d'avoir commis une incorrection.

« Mon cher voisin, dit la fillette avec cette expression d'extrême solennité des enfants qui jouent à tenir boutique, quelle sorte de tabac voulez-vous ?

– Du Latakié », dis-je, avec la sensation de prendre part à un jeu d'enfants, et me demandant s'il en résulterait quelque chose de plus substantiel qu'une illusion.

Mais la fillette prit un mignon petit panier sur un rayon qui était à côté d'elle, alla prendre dans un bocal une certaine quantité de tabac et en emplit le panier

qu'elle posa devant moi sur le comptoir, de sorte que je pus constater de visu comme par l'odorat que c'était de l'excellent Latakié.

« Mais vous ne l'avez pas pesé, dis-je, et... combien dois-je en prendre ?

– Ma foi, dit-elle, je vous conseille de bourrer votre blague, car il se peut que vous ne trouviez pas de Latakié, là où vous allez. Où est votre blague ? »

Je me fouillai nerveusement et tirai enfin le morceau d'indienne qui me servait de blague à tabac. Mais la fillette le regarda quelque peu dédaigneusement et me dit :

« Mon cher voisin, je peux vous offrir quelque chose de bien mieux que cette guenille de coton. »

D'un pas léger elle traversa la boutique et revint bientôt, chuchotant au passage quelques mots à l'oreille du petit garçon qui approuva d'un signe de tête, se leva, et sortit. La fillette me présenta, entre le pouce et l'index, une blague de maroquin rouge ornée de broderies de vives couleurs, et dit :

« Tenez, je vous en ai choisi une, et c'est celle-là que vous allez prendre : elle est jolie et il y tiendra une bonne quantité de tabac. »

Ce disant, elle se mit à la bourrer et la posa près de moi en annonçant :

« Et maintenant, la pipe. Vous me permettrez également de la choisir : nous venons d'en recevoir trois, très jolies. »

De nouveau, elle disparut et revint tenant à la main une pipe à gros fourneau, laborieusement sculptée dans un bois dur et montée en or serti de petites pierres précieuses... Bref, un aussi joli et brillant colifichet que j'eusse jamais vu ; quelque chose comme de l'ouvrage japonais de haute qualité, mais en mieux.

« Grand Dieu ! dis-je en la voyant, ceci est beaucoup trop splendide pour moi, ou pour n'importe quelle autre personne que l'Empereur universel lui-même. D'ailleurs, je la perdrais : je perds toutes mes pipes. »

L'enfant eut l'air un peu décontenancée et me dit :

« Elle ne vous plaît pas, voisin ?

– Oh, mais si ! dis-je ; bien sûr qu'elle me plaît.

– Eh bien donc, prenez-la, dit-elle, et ne vous inquiétez pas de la perdre. Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Quelqu'un ne peut

manquer de la trouver et s'en servira ; et vous, vous pourrez vous en procurer une autre. »

Je la lui pris des mains pour la regarder et, ce faisant, oubliant toute prudence, je dis :

« Mais comment vais-je bien faire pour payer une chose pareille ? »

Comme je prononçais ces mots, Dick me mit la main sur l'épaule ; et, me retournant et mes yeux rencontrant les siens, j'y vis une expression comique qui me mit en garde contre toute autre manifestation d'une moralité commerciale périmée ; je rougis donc et me tus, tandis que la fillette se contentait de me regarder de l'air de la plus profonde gravité, comme si j'avais été un étranger mal à l'aise dans la langue du pays : car il était clair qu'elle n'y comprenait rien.

« Je vous remercie de tout mon cœur, dis-je enfin avec effusion en mettant la pipe dans ma poche, non sans me demander avec quelque appréhension si tout cela ne finirait pas devant les juges.

— Oh, tout à votre service, dit la petite bonne femme en se donnant des airs de grande dame du plus piquant effet. C'est

un si grand plaisir de servir d'adorables vieux messieurs comme vous ; surtout lorsqu'on voit tout de suite qu'ils viennent de bien loin par-delà les mers...

– Oui, mon enfant, dis-je, j'ai beaucoup voyagé. »

Comme je faisais ce mensonge de pure politesse, le petit garçon rentra avec un plateau sur lequel je vis un long flacon et deux verres d'une grande beauté.

« Voisins, dit la fillette (qui soutenait seule la conversation, son frère étant de toute évidence extrêmement timide), veuillez, je vous prie, vider un verre à notre santé avant de partir, car ce n'est pas tous les jours que nous avons des visiteurs tels que vous ! »

Sur ce, le garçonnet posa le plateau sur le comptoir et solennellement versa un vin couleur de paille dans les longues flûtes. Je bus sans me faire prier, car la chaleur du jour m'avait donné soif : allons, pensais-je, je suis encore de ce monde, et les raisins du Rhin n'ont pas encore perdu leur bouquet. Car si je bus jamais d'excellent steinberg, ce fut bien ce matin-là ; et je pris mentalement bonne note de demander à Dick comment on s'y

prenait pour faire de bon vin, alors qu'il n'existait plus d'ouvriers contraints de boire de l'infâme tord-boyaux au lieu de ces bons vins qu'ils fabriquaient pour les autres.

« Ne boirez-vous pas un verre à notre santé ? mes chers petits voisins, demandai-je.

– Je ne bois pas de vin, dit la fillette, j'aime mieux la limonade ; mais, à votre santé !

– Et moi le soda au gingembre, dit le petit gars.

– Bon, bon, pensai-je, les goûts des enfants non plus n'ont guère changé. »

Là-dessus nous leur souhaitâmes le bonjour et sortîmes de la boutique.

À ma grande déception, ainsi que par un de ces changements à vue qui se produisent dans les rêves, un grand vieillard tenait maintenant notre cheval, au lieu de la belle jeune femme. Il nous expliqua que la demoiselle n'avait pas pu attendre et qu'il avait pris sa place ; et il nous fit un clin d'œil et se mit à rire en voyant s'allonger nos visages, de sortes que nous ne pûmes moins faire que de rire, nous aussi.

« Où allez-vous comme cela ? demanda-t-il à Dick.

– À Bloomsbury, répondit Dick.

– Si vous ne tenez pas particulièrement à être seuls, je monterai avec vous, dit le vieillard.

– Parfait, dit Dick ; dites-moi quand vous voudrez descendre, et j'arrêterai. Allons, en route ! »

Nous voici donc repartis ; et je demandai s'il était d'usage que les enfants servent la clientèle dans les marchés.

« Assez souvent, dit-il, quand il ne s'agit pas de denrées trop lourdes, mais ce n'est nullement une règle invariable. Les enfants aiment s'amuser de cette façon, et cela leur fait du bien, car ils manient ainsi toutes sortes de marchandises et s'instruisent à leur sujet, apprennent comment elles sont faites, d'où elles proviennent, etc. D'ailleurs, c'est un travail si facile qu'il est à la portée de n'importe qui. Il paraît qu'au début de notre époque il y avait beaucoup de personnes affligées d'une maladie héréditaire qu'on appelait la Paresse, parce qu'elles descendaient directement de ceux qui, aux

temps mauvais, contraignaient les autres à travailler pour eux – ceux-là, vous savez bien, qu'on appelle dans les livres d'histoire les Maîtres d'esclaves, ou les Employeurs. Or, ces malheureux atteints de la Paresse, passaient absolument tout leur temps à tenir boutique, tant ils étaient bons à peu de choses. Je crois, à vrai dire, qu'il fut un temps où on les contraignit effectivement à cette sorte de travail, parce qu'ils enlaidissaient à tel point, les femmes surtout, et donnaient naissance à des enfants si laids, lorsque leur mal n'était pas traité énergiquement, que leurs voisins ne pouvaient supporter leur vue. Quoi qu'il en soit, je suis heureux de dire que tout cela est maintenant bien fini ; ou bien la maladie a disparu, ou bien elle n'existe plus que sous des formes si bénignes qu'un traitement purgatif y met fin en quelques jours. On la nomme parfois les Diabes Bleus, ou la Rogne. Drôles de noms, ne trouvez-vous pas ?

– Certes, dis-je, méditant profondément. Mais le vieillard intervint :

« Mais parfaitement, voisin, tout cela est vrai ; j'ai vu de ces pauvres femmes après

qu'elles étaient devenues vieilles ; mais mon père en avait connu dans leur jeunesse, et il disait qu'elles n'avaient pas du tout l'air de jeunes femmes ; elles avaient les mains comme des paquets d'allumettes et de misérables petits bras pareils à des baguettes de tambour ; et la taille comme un sablier, et les lèvres minces et le nez pointu, et les joues pâles ; et elles faisaient toujours semblant d'être offusquées de tout ce qu'on pouvait leur dire ou leur faire. Rien d'étonnant si elles mettaient au monde des laiderons – personne ne pouvait s'éprendre d'elles, les pauvres malheureuses, que des hommes de leur propre espèce. »

Il se tut et parut méditer sur sa vie passée ; puis il dit :

« Et savez-vous, voisins, qu'il fut un temps où cette maladie de la paresse nous a encore causé des inquiétudes ? Un temps où nous nous sommes donné beaucoup de mal à essayer de guérir ceux qui en étaient atteints ; n'avez-vous pas lu ce que disent là-dessus les livres de médecine ?

– Non, répondis-je, car c'est à moi qu'il s'adressait.

– Eh bien, dit-il, on croyait alors que c'était un reste de cette ancienne maladie du Moyen Âge, la lèpre : il paraît qu'elle était alors extrêmement contagieuse, car un grand nombre de ses victimes vivaient complètement retranchées du monde, et étaient servies par une catégorie spéciale de malades étrangement costumés pour être reconnaissables. En particulier, ils portaient des culottes en velours de laine, de cette étoffe qu'on appelait peluche, il y a des années. »

Tout cela me paraissait du plus grand intérêt, et j'aurais aimé le faire parler encore. Mais Dick commençait à être impatient de tant d'histoire ancienne ; de plus, je le soupçonne d'avoir tenu à me conserver dans mon état de fraîcheur première pour son arrière-grand-père. Et ainsi, il finit par éclater de rire et par nous dire :

« Excusez-moi, voisins, c'est plus fort que moi. L'idée qu'il peut y avoir des gens qui n'aiment pas travailler ! C'est par trop ridicule ! Mais même toi, mon pauvre vieux, tu aimes travailler... à l'occasion, dit-il en caressant affectueusement le

cheval de son fouet. Quelle étrange maladie ! Et qu'on avait bien raison de l'appeler la Rogne ! »

Et il recommença à rire de façon plus bruyante encore ; trop bruyante, à mon avis, pour sa courtoisie habituelle ; et je me mis de mon côté à rire pour faire comme lui – mais du bout des dents seulement ; car je ne voyais, quant à moi, rien de drôle dans cette idée de ne pas aimer le travail, vous pensez bien.

Chapitre VII

Trafalgar Square

DE NOUVEAU je m'employai à regarder autour de moi, car nous avions complètement laissé derrière nous le marché de Picadilly, et nous étions dans un quartier de maisons élégantes, décorées profusément, que j'aurais appelées villas si elles avaient été laides et prétentieuses, ce qui était loin d'être le cas. Chaque maison s'élevait au milieu d'un jardin bien entretenu et regorgeant de fleurs. Les merles chantaient à qui mieux mieux dans les arbres des jardins, lesquels, à l'exception d'un laurier de-ci de-là et de quelques bouquets de tilleuls à l'occasion, semblaient n'être que des arbres fruitiers : il y avait beaucoup de cerisiers, tous chargés de fruits à cette saison ; et plusieurs fois, comme nous passions devant un

de ces jardins, des paniers de fruits magnifiques nous furent offerts par des enfants et par des jeunes filles. Au milieu de tous ces jardins, de toutes ces maisons, il m'était évidemment impossible de reconnaître le tracé des anciennes rues ; mais les grandes artères me parurent être les mêmes qu'autrefois.

Bientôt nous débouchions dans un vaste espace ouvert, qui descendait en pente douce vers le sud et dont on avait utilisé l'ensoleillement pour y planter un verger qui, autant que j'en pouvais juger, consistait surtout en abricotiers : au milieu s'élevait un riant petit édifice de bois peint et orné de dorures et qui paraissait être une buvette. Du côté sud de ce verger partait une longue route, sur laquelle une haute allée de vieux poiriers projetait ses ombres en damier et au bout de laquelle s'apercevaient les hautes tours du palais du Parlement ou marché au Fumier.

Une étrange sensation s'empara de moi ; je fermai les yeux à l'éclat du soleil qui brillait sur ce monde gracieux de jardins et j'eus un instant la fantasmagorique vision d'un autre jour que j'avais connu. Un vaste espace entouré de grandes maisons

affreuses, avec une affreuse église dans un coin, et derrière moi, un affreux machin à couples; la chaussée encombrée d'une foule suante et surexcitée que dominaient des omnibus bondés de spectateurs. Au centre, un grand square dallé, avec des fontaines, et qu'occupaient seuls quelques hommes vêtus de bleu et un nombre respectable de statues de bronze particulièrement laides (l'une d'elle placée au sommet d'une haute colonne). Ladite place gardée jusqu'au bord de la chaussée par une quadruple rangée de géants vêtus de bleu, et, barrant la rue du côté sud, les casques d'une troupe de soldats à cheval, tout blancs dans la grisaille de l'après-midi glacé de novembre...

Je rouvris mes yeux à la lumière du soleil et regardai autour de moi; et je m'écriai, parmi le murmure des feuilles et le parfum des fleurs :

« Trafalgar Square !

– Oui, répondit Dick, qui de nouveau avait tiré sur les rênes; en effet. Je ne m'étonne pas que vous trouviez ce nom ridicule : mais, après tout, ce n'était l'affaire de personne en particulier de le changer et

le nom d'une vieille sottise ne mord pas. Et pourtant, il m'arrive parfois de penser que nous aurions pu lui donner un nom qui aurait commémoré la grande bataille qui y fut livrée en 1952 – événement mémorable, si toutefois les historiens ne mentent pas.

– Ce qu'ils font en général, ou du moins faisaient, dit le vieux. Par exemple, comprenez-vous rien à ceci, voisins ? J'ai lu dans un livre – oh ! un livre idiot qui s'appelle *l'Histoire de la social-démocratie*, de James – le récit confus d'une bataille qui eut lieu ici, aux environs de 1887 (je ne vaud rien pour les dates). Des gens, raconte cette histoire, s'apprêtaient à tenir ici une réunion de quartier ou quelque chose de ce genre, et le gouvernement de Londres, ou le Conseil, ou le Comité, ou je ne sais quelle autre vague association de sauvages crétins, attaquèrent à main armée ces citoyens (comme on les appelait). Tout cela paraît trop ridicule pour être vrai, mais d'après cette version de l'histoire, l'affaire n'eut aucune suite – aucune –, ce qui est bien, à coup sûr, trop ridicule pour être vrai.

– Eh bien ! dis-je, votre M. James a cependant raison sur ce point, et c'est absolument vrai ; sauf toutefois qu'il n'y eut pas de bataille : mais tout simplement des gens inoffensifs et pacifiques, qu'attaquèrent des brutes armées de matraques.

– Et on a laissé faire ? » demanda Dick, avec, pour la première fois de la journée, une expression déplaisante sur sa bonne figure.

Je répondis en rougissant :

« Il fallait bien laisser faire ; nous n'y pouvions rien. »

Le vieillard me regarda d'un œil perçant et dit :

« Vous me paraissez bien renseigné sur toutes ces choses, voisin ! Est-il exact que l'affaire n'eut aucune suite ?

– Les suites qu'elle eut, dis-je, c'est que beaucoup de gens furent, en conséquence, mis en prison.

– Quoi, les matraqueurs ? dit le vieillard. Pauvres diables !

– Que non, que non ! dis-je. Les matraqués. »

Le vieillard dit alors, non sans sévérité :

« Ami, m'est avis que vous avez lu

quelque dégoûtant ramassis de mensonges, et que vous vous y êtes trop facilement laissé prendre.

– Je vous assure, dis-je, que ce que je vous ai dit est la pure vérité.

– Bon, bon... C'est votre opinion, je n'en doute pas, dit le vieux. Mais je ne vois pas comment vous pouvez être si affirmatif.»

Ne pouvant le lui expliquer, je tins ma langue. Cependant Dick, qui, les sourcils froncés, paraissait perdu dans ses cogitations, prit enfin la parole et dit avec douceur, mêlée d'un peu de tristesse :

« Que c'est étrange de penser qu'il y a eu des hommes, qui étaient des hommes comme nous, qui vivaient dans ce beau et heureux pays, qui avaient comme nous, je suppose, leurs sentiments et leurs affections, et qui pourtant étaient capables d'aussi terribles choses !

– Certes, dis-je d'un ton doctoral, mais, après tout, ces jours-là étaient eux-mêmes en grand progrès sur ceux qui les avaient précédés. N'avez-vous rien lu de l'époque médiévale et de la cruauté de sa législation criminelle ? Et de la façon dont les hommes de ce temps-

là paraissaient prendre un véritable plaisir à torturer leurs semblables ; que dis-je, faisaient bel et bien de leur Dieu judaïque par-dessus tout un bourreau et un geôlier ?

– Oui, répondit Dick, il existe aussi de bons livres sur cette période et j'en ai lu un certain nombre. Mais quant aux grands progrès du XIX^e siècle, où donc les voyez-vous ? Après tout, les gens du Moyen Âge agissaient selon leur conscience, comme l'indique votre remarque (parfaitement juste) sur leur Dieu ; et ils étaient prêts à subir eux-mêmes le traitement qu'ils infligeaient à autrui ; tandis que les gens du XIX^e siècle étaient des hypocrites qui avaient des prétentions humanitaires mais qui ne cessaient pas de torturer ceux à qui ils osaient traiter ainsi en les enfermant dans des prisons sans autre raison que leurs victimes étaient ce qu'eux-mêmes, les geôliers, les avaient forcés à devenir. Ah ! c'est affreux d'y penser !

– Mais peut-être, dis-je, ne savaient-ils pas ce qu'étaient ces prisons ? »

Dick parut indigné, pour ne pas dire furieux.

« Ce n'en est que plus scandaleux, dit-il, alors que ni vous ni moi nous ne l'ignorons après toutes ces années. Croyez-moi, voisin, ils ne pouvaient pas ne pas savoir quelle indignité constitue pour un État la meilleure des prisons. Et leurs prisons à eux n'étaient pas loin d'être parmi les pires !

— Mais, dis-je, n'avez-vous donc plus de prisons du tout ? »

À peine ces paroles avaient-elles passé mes lèvres que je comprenais quelle bévue j'avais commise ; car Dick devint tout rouge et fronça les sourcils, et le vieillard parut étonné et peiné ; et bientôt, Dick dit avec colère, tout en paraissant faire un effort pour se dominer :

« Malheureux ! Comment pouvez-vous poser pareille question ? Ne vous ai-je pas dit que nous savions ce que signifie une prison, d'après l'irréfutable témoignage de livres dignes de foi, et avec l'aide de notre imagination ? Et n'avez-vous pas tout particulièrement attiré mon attention sur l'air de bonheur qu'ont tous les gens sur les routes et dans les rues ? Et comment pourraient-ils

paraître heureux s'ils savaient que leurs prochains sont enfermés dans des prisons, tandis qu'ils accepteraient, eux, tranquillement la chose ? Et s'il y avait des gens en prison, cela ne saurait se cacher comme on peut dissimuler quelque rare homicide d'occasion ; car il n'y a pas, dans ce cas, préméditation, ni complicité d'une foule de gens prenant délibérément parti pour le criminel, comme cela se passe quand il s'agit de ces prisons. Des prisons, en vérité ! Non, non, et non ! »

Il se tut, puis, tout en reprenant peu à peu son calme, me dit d'une voix cordiale :

« Mais pardonnez-moi ! Je n'avais nul besoin de m'échauffer de la sorte à ce sujet, puisqu'il n'existe plus aujourd'hui de prisons : je crains que vous ne vous fassiez une mauvaise opinion de moi, de m'avoir vu m'emporter. Vous qui venez de pays lointains, vous ne pouvez pas savoir, naturellement... Et maintenant, j'ai bien peur de vous avoir mis mal à l'aise. »

C'était vrai en un sens ; mais il était si généreux dans son indignation, qu'il ne m'en était que plus sympathique, et je dis :

« Non vraiment, tout cela est de ma faute, pour m'être montré si stupide. Mais parlons d'autre chose, et dites-moi ce que peut bien être cette majestueuse bâtisse qu'on distingue tout juste là-bas sur la gauche, au bout de ce bouquet de platanes.

– Oh ! dit-il, c'est un vieux bâtiment construit avant le milieu du ^{xx}^e siècle, et cela, vous vous en rendez compte, dans un style fantastique et bizarre qui n'est pas du plus heureux effet ; mais il y a de belles choses à l'intérieur, et surtout des tableaux dont certains sont très anciens. On l'appelle la Galerie Nationale ; je me suis parfois demandé ce que signifiait ce nom ; quoi qu'il en soit, aujourd'hui, tout endroit où l'on conserve des tableaux en permanence comme sujets de curiosité se nomme une galerie nationale, peut-être d'après celle-ci. Bien entendu, il en existe un assez grand nombre sur toute l'étendue du pays. »

Je ne tentai pas de l'éclairer, ayant le sentiment que l'entreprise serait trop difficile ; mais je sortis ma superbe pipe et me mis à fumer, et le vieux cheval reprit son petit bonhomme de chemin. Et je dis tout en roulant :

« Cette pipe est un colifichet d'une fabrication bien soignée ! et vous paraissez être si raisonnables dans ce pays, et votre architecture est si belle que je m'étonne un peu de vous voir vous employer à des objets aussi insignifiants. »

Je sentis, au moment même où je les prononçais, combien ces paroles manquaient de gratitude après le si beau cadeau que j'avais reçu. Mais Dick ne parut pas remarquer mon impolitesse, et il dit :

« Ma foi, c'est plus que je ne saurais dire ; cette pipe est jolie en vérité, et puisque personne n'est obligé de fabriquer de ces objets, à moins d'en avoir envie, je ne vois pas pourquoi on n'en fabriquerait pas, en admettant qu'on ait envie de le faire. Bien entendu, si nous manquions de sculpteurs, ils seraient tous employés à l'architecture, comme vous dites, et on ne fabriquerait pas alors de ces "colifichets" (le terme est bien joli) ; mais il y a tant de gens qui savent sculpter, en fait, presque tout le monde – et le travail devenant un peu rare, ou menaçant de le devenir, on ne décourage pas les petits ouvrages de ce genre. »

Il réfléchit quelques instants et parut un peu troublé ; mais son visage s'éclaira vite et il dit :

« Après tout, vous devrez bien admettre que cette pipe est une fort jolie chose, avec ses petits bonshommes sous les arbres, si adroitement et si joliment taillés – un peu chargé peut-être pour une pipe, mais... mais quoi, c'est joli, très joli.

– Elle a peut-être un peu trop de valeur pour l'usage qu'on en fait, dis-je.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, je ne vous suis pas. »

J'étais sur le point d'essayer tant bien que mal de le lui faire comprendre, quand nous arrivâmes devant le portail d'un grand bâtiment irrégulier, à l'intérieur duquel semblait s'effectuer quelque espèce de travail...

« Quel est ce bâtiment ? dis-je vivement, car cela faisait plaisir de voir, parmi toutes ces nouveautés, quelque chose qui ressemblait un peu à ce que je connaissais. Cela me paraît être une usine.

– Oui, dit-il, je crois savoir ce que vous voulez dire ; et c'est cela précisément ; mais,

de nos jours, nous ne les appelons pas des usines, mais des Ateliers Collectifs, c'est-à-dire des ateliers où des gens se réunissent, qui désirent travailler ensemble.

– Je suppose, dis-je, qu'on y utilise quelque sorte de force motrice ?

– Non, non, dit-il, pourquoi les gens se réuniraient-ils pour utiliser la force motrice alors qu'ils peuvent l'avoir à domicile, ou tout près de chez eux, par groupes de deux ou de trois, ou, à vrai dire, n'importe qui individuellement. Non, les gens se réunissent dans ces ateliers collectifs dans le but d'y effectuer certains travaux manuels pour lesquels il est nécessaire ou pratique de travailler à plusieurs ; ce genre de travail est souvent très agréable. Là-dedans, par exemple, on fait de la poterie et de la verrerie – tenez, on voit le sommet des hauts-fourneaux. Et ma foi, c'est commode de disposer de fours, et de fourneaux et de pots de dimensions suffisantes, ainsi que de matériaux en quantité ; toutefois, naturellement, il existe un assez grand nombre de ces ateliers. Il serait ridicule, en effet, qu'un homme qui se sent du goût pour tourner un

vase ou souffler du verre, se voie obligé, soit de résider dans une région particulière, soit de renoncer à l'occupation qui lui plaît.

– Je ne vois pas sortir de fumée des hauts-fourneaux, dis-je.

– De la fumée ? demanda Dick. Pourquoi verriez-vous de la fumée ? »

Je me tus et il poursuivit :

« L'intérieur est agréable, bien qu'aussi simple que ce que vous voyez à l'extérieur. Quant aux métiers qu'on y exerce, ce doit être un bien agréable ouvrage que de modeler la terre ; et bien que cela fasse un peu transpirer de souffler le verre, il y a des gens à qui cela plaît vraiment beaucoup, et je n'en suis pas surpris outre mesure ; cela donne une telle sensation de puissance, une fois qu'on a acquis l'habileté nécessaire, de manier la matière incandescente. Bref, dit-il en souriant, cela nous assure une réserve d'agréable travail, car, si grand soin que vous preniez de ces objets, ils ne peuvent manquer, un jour ou l'autre, de se casser : de sorte qu'il y a toujours beaucoup à faire. »

Je réfléchis en silence.

Nous arrivions à ce moment devant une équipe qui travaillait à réparer la route, ce qui nous retarda un peu ; mais je ne le regrettais pas ; car tout ce que j'avais vu jusqu'ici me faisait l'effet de jeux d'écoliers en vacances ; je désirais voir comment ces gens s'y prendraient en présence d'une besogne vraiment indispensable. Ils venaient de se reposer, et se remettaient à l'ouvrage, lorsque nous approchâmes ; de sorte que ce fut le cliquetis des pioches qui me tira de ma rêverie. Ils étaient environ une douzaine de jeunes et forts gaillards qui par leur aspect faisaient penser aux membres d'une équipe d'aviron, telles que j'en avais connu de mon temps à Oxford, et ne paraissaient pas davantage préoccupés de la besogne en cours ; leurs vêtements de dessus étaient déposés sur le bord de la route en un tas bien ordonné, sous la garde d'un enfant de six ans, qui avait un bras passé autour du cou d'un énorme dogue, lequel se prélassait dans une bienheureuse paresse comme si cette journée d'été avait été créée à sa seule intention. Et comme je regardais la pile de vêtements, j'y pus voir luire l'éclat des broderies d'or et de

soie, et j'en conclus que certains parmi ces ouvriers avaient des goûts analogues à ceux du Cantonnier Doré de Hammersmith. Tout près était déposé un bon gros panier qui donnait des idées de pâté froid et de bouteilles de vin ; une demi-douzaine de jeunes femmes faisaient cercle autour des travailleurs, et les regardaient faire ; c'est qu'ils méritaient bien, eux et leur ouvrage, qu'on fit cercle autour d'eux, car ils cognaient dur tout en faisant preuve de beaucoup d'adresse, et constituaient bien la plus belle douzaine d'admirables gaillards parfaitement proportionnés qui se puisse rencontrer un jour d'été. Ils riaient et bavardaient joyeusement entre eux et avec les femmes, mais leur chef d'équipe, levant bientôt les yeux, s'aperçut qu'il nous faisait attendre ; il posa donc son pic et cria : « Repos, camarades. Voici des voisins qui voudraient passer. » Sur quoi, tout le monde s'arrêta et, s'approchant autour de nous, aidèrent notre vieux cheval, en soulevant les roues, à franchir la route à demi défoncée, puis, en hommes occupés à une agréable besogne, se hâtèrent de se remettre à l'ouvrage, ne prenant que le temps de nous

souhaiter, en souriant, le bonjour; de sorte que le bruit des pioches avait recommencé lorsque Grison reprit son cheminement. Dick jeta un regard par-dessus son épaule et dit :

« Ils jouent de bonheur, aujourd'hui, c'est vraiment du beau sport que de faire la course à qui abattra en une heure le plus de besogne avec sa pioche; et je vois que nos amis connaissent leur affaire. Il ne suffit pas d'être fort pour mener rapidement ce genre de travail, n'est-ce pas, mon cher hôte ?

— Je crois bien, répondis-je, mais à vrai dire, je ne m'y suis jamais essayé.

— Vraiment ? dit-il gravement. C'est bien dommage, il me semble; il n'y a rien de tel pour durcir les muscles, et c'est un ouvrage qui me plaît. J'admets toutefois qu'il est plus agréable la deuxième semaine que la première. Non pas que j'y sois expert; les camarades, je me le rappelle, me plaisaient alors que je faisais certains travaux : "Bravo, le chef de nage !" entonnaient-ils; "Du nerf, le nageur de tête !"

— Pas très fin, comme plaisanterie, dis-je.

TRAFALGAR SQUARE

– Ma foi, tout vous paraît drôle quand on est occupé à quelque chose qui vous plaît, et qu'on a autour de soi de bons et joyeux compagnons ; on se sent heureux, alors, vous savez... »

Je retombai dans ma silencieuse méditation.

Chapitre VIII

Un vieil ami

Nous tournions maintenant dans un joli petit chemin où les branches de grands platanes faisaient presque une voûte au-dessus de nos têtes ; mais derrière, s'élevaient des maisons basses assez proches les unes des autres.

« Nous sommes dans Long Acre, me dit Dick ; il a donc dû y avoir autrefois ici un champ de blé. Comme c'est curieux que les lieux changent à ce point, tout en conservant leurs noms d'autrefois ! Voyez comme les maisons sont serrées. Et, le croiriez-vous, on continue de construire !

— Oui, dit le vieillard, mais selon moi, on a dû construire sur le champ de blé avant le milieu du ^{xix}^e siècle. J'ai entendu dire que ce quartier était l'un des plus peuplés de la

ville. Mais c'est ici que je descends, voisins ; je dois rendre visite à un ami qui habite ici dans les jardins derrière Long Acre. Adieu, Hôte, et bonne chance ! »

Et il sauta de la voiture et s'éloigna à grandes enjambées vigoureuses, comme eût pu faire un jeune homme.

« Quel âge donneriez-vous à notre voisin ? dis-je à Dick lorsque nous l'eûmes perdu de vue ; car je voyais bien qu'il était âgé, et il paraissait sec et dur comme du vieux chêne : un genre de vieillard auquel je n'étais pas habitué.

— Oh ! je dirais dans les quatre-vingt-dix, répondit Dick.

— Vous devez vivre bien vieux, dans ce pays ! dis-je.

— Oui, répondit Dick. Il est certain que nous avons battu les septante années du vieux livre juif des *Proverbes*. Mais c'est qu'il avait été écrit pour la Syrie, pays sec et très chaud où la vie va plus vite que dans nos climats tempérés. Toutefois, je ne crois pas que cela ait une grande importance, pourvu qu'on soit, pendant qu'elle dure, heureux et en bonne santé. Mais, Hôte,

nous voici maintenant si près de chez mon aïeul qu'il me paraît préférable de garder désormais pour lui toutes vos questions. »

Je fis un signe d'assentiment; et sur ce, nous tournâmes à gauche, dans une rue qui descendait en pente douce parmi de délicieuses roseraies plantées sur l'emplacement de ce que je crus être Endell Street. Nous poursuivîmes notre chemin et Dick tira un instant sur les guides en arrivant au croisement d'une longue route à peu près droite, avec de rares maisons éparses des deux côtés. Il indiqua de la main la droite et la gauche en disant :

« De ce côté, Holborn; de l'autre Oxford Road. Ce quartier formait autrefois une importante partie de la cité surpeuplée qui avait débordé de l'enceinte du bourg romain, puis médiéval; de nombreux seigneurs du Moyen Âge avaient, nous dit-on, de grandes résidences de part et d'autre de Holborn. J'ose dire que vous vous rappelez que celle de l'évêque d'Ely est mentionnée dans la pièce de Shakespeare, *Richard III*; et il en reste encore quelques vestiges. Cependant, cette route a perdu de

son importance maintenant que l'ancienne cité a disparu, les murailles et le reste.»

Il secoua les rênes, et moi je souris légèrement à la pensée que le *xix^e* siècle, dont on avait parlé en termes si pompeux, comptait pour si peu dans la mémoire de cet homme qui lisait Shakespeare et qui n'avait pas oublié le Moyen Âge.

Traversant la route, nous nous engageâmes dans un petit chemin étroit et court, bordé de jardins, et débouchâmes à nouveau sur une large route au bord de laquelle s'allongeait une vaste construction à pignons qui lui tournait le dos, et qui, je ne tardai pas à m'en rendre compte, n'était qu'un autre groupe de bâtiments publics. En face, s'étendait un large espace de verdure que ne clôturait nulle muraille ni grille d'aucune sorte. Je regardai à travers les arbres, et je vis derrière eux un portique à colonnes que je connaissais bien... Et qui n'était, en fait, rien de moins que ce vieil ami le British Muséum. Cela me coupa un peu le souffle de le trouver là, parmi toutes ces choses nouvelles que j'avais vues, mais je me tus pour laisser parler Dick. Il me dit :

« Là-bas, c'est le Musée Britannique où mon arrière-grand-père habite le plus souvent. Je ne vous en parlerai donc guère. Le bâtiment de gauche est le marché du Musée et m'est avis que nous ferons bien d'y entrer une minute ou deux ; car Grison va vouloir un peu de repos et son avoine ; et je suppose que vous allez rester avec mon aïeul la plus grande partie de la journée ; et aussi, à vrai dire, il se peut que je trouve là une personne que j'ai le plus grand désir de voir, et avec qui j'aurai peut-être un long entretien. »

Il rougit et poussa un soupir, qui n'était pas, pensai-je, l'expression d'une joie sans mélange. Aussi, je me tus, naturellement, et il fit tourner le cheval sous une arche qui conduisait dans un vaste rectangle dallé, avec un grand sycomore aux quatre coins et une fontaine jaillissante en son milieu. Près de la fontaine se tenaient quelques boutiques foraines, abritées par des auvents de toile à rayures de vives couleurs, autour desquelles des gens, en majorité des femmes et des enfants, circulaient paisiblement, regardant les produits qui y étaient exposés. Le rez-de-chaussée du bâtiment qui entourait

le rectangle était occupé par des arcades, ou un cloître très large, et dont je ne pouvais assez admirer l'architecture fantasque et puissante à la fois. Là encore, des gens flânaient ou bien lisaient, assis sur les bancs.

Dick me dit d'un ton d'excuse :

« Ici comme ailleurs, il ne se passe pas grand-chose aujourd'hui ; le vendredi vous verriez cet endroit rempli de gens et d'animation, et l'après-midi il y a d'ordinaire un concert autour de la fontaine. J'ose dire, toutefois, que nous aurons pas mal de monde à notre repas de midi. »

Nous traversâmes le rectangle et, passant sous une arche, entrâmes, à l'extrémité opposée, dans une belle et vaste écurie, où nous installâmes promptement notre vieux bidet et lui donnâmes sa bienheureuse pâtée, – puis, tournant les talons, traversâmes à nouveau le marché, – Dick portant sur son visage, me semblait-il, une expression quelque peu soucieuse. Je remarquai que les gens ne pouvaient s'empêcher de me regarder un peu longuement ; ce qui, compte tenu de mes vêtements comparés aux leurs, n'avait rien d'extraordinaire ; mais lorsque leur

regard rencontrait le mien, ils me saluaient d'un signe de grande amitié.

Nous entrâmes tout droit dans l'avant-cour du musée où, sauf que la grille avait disparu et que les arbres déployaient de toutes parts leurs rameaux tout remplis de murmures, rien ne paraissait avoir changé; les mêmes pigeons tournoyaient autour du bâtiment et s'accrochaient aux ornements du fronton, comme je les avais vus faire jadis.

Dick semblait être devenu un peu lointain, mais il ne peut s'empêcher de me donner un renseignement d'ordre architectural et dit :

« Ce vieux bâtiment est passablement laid, n'est-ce pas ? On a souvent voulu le démolir pour le reconstruire : et peut-être finirons-nous par y arriver si le travail se fait vraiment rare. Mais mon arrière-grand-père vous le dira, cela n'irait pas tout seul. Car il y a là de merveilleuses collections d'antiquités de toutes sortes, sans parler d'une énorme bibliothèque riche en livres d'une extrême beauté et, pour beaucoup, de la plus grande utilité comme documents authentiques, textes originaux d'ouvrages

anciens, et ainsi de suite ; le tracas, les soucis, le danger même qu'entraînerait ce déménagement ont protégé le bâtiment lui-même. D'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas une mauvaise chose que de posséder quelques témoignages de ce que nos ancêtres considéraient comme de la belle architecture. Car celui-ci représente une grande somme de labeur et de matériaux.

— Je m'en rends compte, dis-je, et je suis tout à fait de votre avis. Mais ne ferions-nous pas bien, maintenant, de nous hâter d'aller voir votre arrière-grand-père ? »

En fait, je ne pouvais m'empêcher de m'apercevoir qu'il faisait un peu traîner les choses en longueur.

« Oui, me dit-il, nous allons entrer dans une minute. Mon aïeul est trop âgé pour abattre beaucoup de besogne au musée où, pendant des années, il eut la garde de la bibliothèque ; mais il y passe encore une grande partie de sa vie ; je crois vraiment, ajouta-t-il en souriant, qu'il se considère encore comme faisant partie de la bibliothèque, où la bibliothèque comme faisant partie de lui-même, je ne sais lequel des deux. »

NOUVELLES DE NULLE PART

Il hésita encore un peu, puis, rougissant, me prit par la main, et en disant :

« Allons, en route ! »

Il me conduisit vers une des portes qui menaient aux vénérables appartements officiels.

Chapitre IX

De l'amour

« **E**T AINSI votre aïeul ne se soucie guère des beaux bâtiments, dis-je, comme nous pénétrions dans la morne demeure classique ; laquelle était à la vérité aussi nue que possible, à l'exception de quelques grands pots de violacées distribués çà et là ; elle était toutefois très propre et agréablement badigeonnée à la chaux.

– Oh ! je ne sais pas, répondit Dick d'un air quelque peu distrait. Il vieillit, c'est certain, car il a plus de cent cinq ans, et sans doute un déménagement ne lui sourit-il guère. Mais il pourrait, bien entendu, habiter une plus jolie maison s'il en avait envie ; pas plus que n'importe qui il n'est obligé de vivre toujours au même endroit. Par ici, Hôte. »

Et il monta devant moi les escaliers et, ouvrant une porte, nous pénétrâmes dans une pièce spacieuse, à l'ancienne mode, simple comme tout le reste de la maison, munie des quelques meubles indispensables, sans prétention aucune et peut-être même rudimentaires, mais massifs et abondamment sculptés, bien conçus mais d'une exécution grossière. Dans le coin le plus éloigné de la pièce, à un bureau placé près de la fenêtre, un petit vieillard était assis dans un large fauteuil de chêne bien garni de coussins. Il portait une sorte de veste de sport en serge gros-bleu, usée jusqu'à la corde, des culottes de même étoffe et de gros bas de laine grise. Il se leva d'un bond et s'écria d'une voix remarquablement forte pour un vieillard de son âge :

« Bienvenu, Dick, mon garçon ; Clara est ici et sera enchantée de te voir ; ainsi, réjouis-toi.

– Clara ici ? répéta Dick. Si j'avais su, je n'aurais pas amené... Du moins, je veux dire, j'aurais... »

Il balbutiait, tout confus – et confus, de toute évidence, parce qu'il tenait à ne

rien dire qui pût me faire sentir que j'étais de trop. Mais le vieillard, qui ne m'avait pas vu tout d'abord, vint à son secours en s'avançant vers moi et en me disant d'un ton affable :

« Je vous en prie, pardonnez-moi : je ne m'étais pas aperçu que Dick, dont la carrure suffirait à cacher n'importe qui, avait amené un ami. Je vous souhaite la bienvenue du fond du cœur. D'autant plus que vous allez, je l'espère un peu, contribuer à distraire un vieil homme en lui donnant des nouvelles d'outre-mer : car je puis voir que vous venez de l'autre côté de l'eau, et de lointains pays. »

Il me regarda d'un air pensif, presque inquiet, en même temps qu'il me disait d'une voix changée :

« Puis-je vous demander d'où vous venez ? Car c'est tellement évident que vous êtes étranger. »

Je répondis d'un ton lointain :

« Je vivais autrefois en Angleterre, et m'y voici maintenant de retour ; j'ai couché hier soir à la maison d'hôte de Hammersmith. »

Gravement, il s'inclina mais parut, me sembla-t-il, un peu déçu de cette réponse. Quant à moi, je le dévisageais avec plus d'insistance peut-être que n'en autorisait la politesse. Car à vrai dire son visage, tout ratatiné qu'il fût comme une pomme séchée, me paraissait étrangement familier, comme si je l'avais déjà vu, – dans un miroir peut-être, me dis-je.

« Eh bien, dit le vieillard, d'où que vous veniez, vous êtes maintenant chez des amis. Et je puis constater que mon jeune parent Richard Hammond m'a tout l'air de vous avoir amené ici chez moi pour que je fasse quelque chose pour vous. N'est-il pas vrai, Dick? »

Dick, qui devenait de plus en plus distrait et ne cessait de jeter vers la porte des regards d'inquiétude, parvint à dire :

« Eh bien ! oui, grand-père ; notre hôte découvre que les choses ici ont fortement changé et ne peut le comprendre ; ni moi non plus, de sorte que j'ai pensé à vous l'amener, puisque vous en savez plus que n'importe qui sur ce qui s'est passé au cours de ces deux cents dernières années. Qu'est-ce que c'est ? »

Et il se retourna de nouveau vers la porte. Des pas se firent entendre au dehors, la porte s'ouvrit et nous vîmes entrer une jeune femme d'une grande beauté, qui, à la vue de Dick, s'arrêta net, rougit soudain comme une rose, mais le regarda néanmoins bien en face. Dick la regarda fixement et fit mine d'étendre la main vers elle, tout son visage frémissant d'émotion. Le vieillard ne les abandonna pas longtemps à leur timidité et à leur embarras, mais dit avec ce sourire de gaieté qui est propre aux vieilles gens :

« Dick, mon garçon, et vous aussi, ma chère Clara, je crois bien que nous vous gênons, nous autres vieux; en effet, m'est avis que vous avez un tas de choses à vous dire. Vous devriez monter chez Nelson, au-dessus d'ici; je sais qu'il n'est pas chez lui; et il vient de couvrir ses murs de vieux livres du Moyen Âge; le décor sera joli même pour vous et pour votre renouveau de bonheur. »

La jeune femme tendit la main à Dick, et, prenant la sienne, le conduisit hors de la pièce, les yeux fixés droit devant elle; mais il

était facile de voir que sa rougeur était celle du bonheur, et non pas de la colère : car l'amour est en réalité bien plus farouche que le courroux... Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, le vieillard, continuant de sourire, se tourna vers moi et me dit :

« Franchement, mon cher hôte, vous me rendrez le plus grand service si vous êtes venu mettre en branle ma vieille langue. Mon goût pour le bavardage ne m'a pas quitté, ou plutôt me possède de plus en plus ; et bien qu'on ait plaisir à voir ces jeunes gens s'agiter et jouer ensemble avec le même sérieux que si l'univers tout entier dépendait de leurs baisers (ce qui n'est pas absolument faux), je ne crois pas que mes histoires des temps passés les intéressent outre mesure. La dernière moisson, le dernier-né, la dernière sculpture sur la place du marché, voilà les événements historiques qui leur suffisent. Il en était, je crois, autrement dans ma jeunesse, car nous étions alors moins bien assurés de la paix et d'une continuelle prospérité que nous ne le sommes aujourd'hui. Allons, allons ! Sans vouloir vous mettre à la

question, permettez-moi de vous demander une chose : dois-je vous traiter comme un enquêteur qui n'est pas entièrement ignorant des modes de vie de chez nous, ou bien comme un étranger venu de régions où les assises mêmes de la vie diffèrent des nôtres ? Savez-vous quelque chose de nous, ou bien absolument rien ? »

Il me fixait d'un regard pénétrant et plein d'un étonnement qui paraissait grandir à mesure qu'il parlait. Je répondis d'une voix étouffée :

« De votre vie moderne, je ne sais rien que ce qu'ont pu m'apprendre mes yeux depuis Hammersmith jusqu'ici et quelques questions que j'ai posées à Richard Hammond et que pour la plupart il avait peine à comprendre. »

Le vieillard sourit à ces mots.

« Alors, dit-il, il va falloir que je vous parle comme...

– Comme si j'étais un être venu d'une autre planète », répondis-je.

Le vieillard, qui, à propos, s'appelait Hammond comme son petit-fils, sourit et hocha la tête, et, avançant vers moi son

siège, me fit asseoir dans un lourd fauteuil de chêne, et me dit en me voyant fixer mon regard sur ses curieuses sculptures :

« Oui, je suis très attaché au passé, à *mon* passé, vous comprenez. Ces meubles eux-mêmes appartiennent à une époque antérieure à mes années d'enfance ; c'est mon père qui les avait fait faire ; s'ils avaient été fabriqués au cours de ce dernier demi-siècle, ils seraient d'une exécution beaucoup plus habile ; mais je ne crois pas que je les en aimerais mieux. Tout était presque à reprendre au commencement, en ce temps-là, c'étaient des jours de vie intense, exaltante. Mais vous voyez comme je suis loquace ; posez-moi des questions, posez-moi des questions sur n'importe quoi, mon cher hôte ; puisque je ne puis m'empêcher de bavarder, qu'au moins mon bavardage vous profite... »

Je me tus un instant, puis lui dis, non sans quelque appréhension :

« Excusez-moi si je manque aux convenances ; mais je m'intéresse tant à Richard pour l'amabilité dont il a fait preuve à mon égard, alors que je lui étais parfaitement étranger, que j'aimerais vous poser une question à son sujet.

– Mais, dit le vieux Hammond, s'il n'avait pas été aimable, comme vous dites, envers quelqu'un qui lui était totalement étranger, il aurait passé pour un garçon tout à fait extraordinaire, et les gens auraient été portés à se détourner de lui. Mais allez, allez ! Ne craignez pas de questionner.

– Cette belle jeune femme, dis-je, va-t-il l'épouser ?

– Ma foi oui, dit-il ; ils ont été une fois déjà mariés ensemble et il me paraît évident qu'ils vont s'épouser de nouveau.

– Vraiment ! répondis-je, me demandant quel était le sens de tout cela.

– Voici toute l'histoire, dit le vieil Hammond ; elle n'est pas longue et, je l'espère maintenant, finira bien. Ils ont vécu deux ans ensemble une première fois ; ils étaient tous deux très jeunes ; puis, elle s'est mis en tête qu'elle aimait un autre homme. Elle quitta donc ce *pauvre* Dick. Je dis bien, ce pauvre Dick, car il n'avait, lui, trouvé personne d'autre. Mais cela ne dura pas : une année à peu près, pas davantage. Elle revint alors me trouver (elle a toujours eu l'habitude de venir raconter ses ennuis au vieux

bonhomme que je suis) et me demanda comment allait Dick, et s'il était heureux, etc., etc. Et donc, je compris de quoi il retournait et je lui répondis qu'il était extrêmement malheureux et qu'il n'allait pas bien du tout – ce qui, du moins pour ce dernier point, était faux. Vous devinez maintenant la suite. Clara est venue aujourd'hui avoir un long entretien avec moi, mais Dick fera bien mieux son affaire. En fait, s'il ne s'était trouvé venir me voir aujourd'hui, il m'aurait fallu le mander.

– Grand Dieu ! dis-je ; et ont-ils des enfants ?

– Oui, dit-il, deux. Ils sont en ce moment chez une de mes filles, où, en réalité, Clara a passé le plus clair de son temps. Je ne voulais pas la perdre de vue, car j'étais convaincu qu'ils reprendraient la vie commune ; et Dick, qui est le meilleur garçon du monde, avait vraiment pris la chose à cœur. C'est que, voyez-vous, il n'avait pas, lui, d'autre amour où se réfugier. Si bien que j'ai pris l'affaire en main comme cela m'était déjà arrivé auparavant, dans des cas analogues.

– Oui, dis-je, évidemment ; vous teniez à éviter un procès en divorce ; mais je suppose qu'il faut souvent en arriver là.

– Dans ce cas, vous supposez mal, répondit-il. Je sais bien qu'autrefois existait cette folie qui avait nom d'action en divorce ; mais réfléchissez : ces procès étaient tous des disputes pour des questions d'intérêts ; et je crois bien, mon cher Hôte, poursuivait-il en souriant, que, même venant d'une autre planète, un seul regard superficiel sur notre monde vous aura suffi pour constater que ces conflits d'intérêts ne peuvent plus exister parmi nous aujourd'hui. »

Et à la vérité, le voyage que nous avions fait de Hammersmith à Bloomsbury et tous les signes que j'avais observés d'une existence heureuse et paisible, même sans parler de mes emplettes dans la boutique, auraient suffi pour m'apprendre que « les droits sacrés de la propriété », d'après l'idée que nous nous en faisons, étaient bien morts. Je gardai donc le silence, cependant que le vieillard reprenait le fil de son discours :

« Or donc, dit-il, les discussions d'intérêts n'ayant plus cours, que reste-t-il, en

la matière, qui puisse être tranché par une sentence de justice ? Imaginez un peu, un tribunal qui aurait pour fonction de sanctionner un contrat d'ordre passionnel ou sentimental ? S'il était besoin de démontrer par l'absurde la vanité de vouloir imposer par la force le respect d'un contrat quelconque, une telle sottise y suffirait. »

À nouveau, il garda quelques instants le silence, puis il reprit :

« Vous devez comprendre une fois pour toutes que nous avons changé tout cela ; ou plutôt que notre point de vue a changé à mesure que nous avons nous-mêmes changé au cours de ces deux cents dernières années. Nous ne nous faisons pas la moindre illusion, et ne croyons pas pouvoir éliminer toutes les difficultés inhérentes aux relations entre sexes. Nous n'ignorons pas que nous devons regarder en face la douleur inévitable lorsqu'un homme et une femme confondent les rapports de la passion naturelle avec ceux du sentiment et avec cette amitié qui, lorsque tout se passe bien, aide à supporter le réveil qui suit les illusions passagères ; mais nous ne commettons pas la folie d'ajouter

des dégradations sans fin à cette souffrance en nous engageant dans de sordides querelles à propos de moyens de subsistance ou de position sociale, et pour savoir qui aura le droit de tyranniser les enfants qui sont nés de l'amour ou du désir.»

De nouveau il se tut, et de nouveau reprit :

« L'amour adolescent qu'on prend pour une flamme héroïque destinée à ne cesser qu'avec la vie et qui pourtant s'éteint de bonne heure dans le désenchantement ; le désir inexplicable, qui s'empare de l'homme d'âge plus mûr, de remplir à lui seul la vie d'une femme dont il idéalise sa beauté et sa gentillesse ordinaire et humaine, jusqu'à faire d'elle l'image d'une perfection surhumaine et l'unique objet de sa passion ; ou enfin la raisonnable aspiration d'un homme fort et réfléchi de devenir le plus intime ami d'une femme belle et sage, symbole même de la beauté et de la splendeur du monde que nous aimons si profondément : de même que nous exultons de goûter les joies et les transports que font naître en nous ces sentiments,

de même nous nous résignons à subir les douleurs qui les accompagnent assez souvent elles aussi ; nous rappelant ces vers du poète ancien (je cite approximativement, de mémoire, l'une des nombreuses traductions qu'en a faites le XIX^e siècle) :

*Les dieux ont façonné le malheur
[et la douleur des hommes,
Pour qu'ensuite, à jamais,
[l'homme les conte et les chante.*

Et ma foi... en tout cas, il y a peu de chance que nous manquions jamais de ces contes ou que nous trouvions jamais un remède à toutes nos misères. »

Il garda un moment le silence et je m'abstins de l'interrompre. Il reprit enfin :

« Mais sachez bien que nous autres, hommes et femmes des nouvelles générations, vigoureux et sains de corps, nous menons une existence facile. Nous passons notre vie à lutter avec la nature dans les limites du raisonnable, n'exerçant pas seulement un côté de notre être, mais tous, et prenons le plus vif plaisir à toutes les

formes de la vie de ce monde. Aussi nous faisons-nous un point d'honneur de ne pas tout rapporter à nous-mêmes et de ne pas croire que la terre doive cesser de tourner parce qu'un homme souffre un petit peu ; et nous tenons en conséquence pour ridicule, ou si vous aimez mieux, pour criminel, de s'exagérer ces affaires de sentiment et de sensibilité ; nous ne sommes pas plus portés à exagérer nos chagrins sentimentaux qu'à chérir nos souffrances physiques, et nous reconnaissons qu'il est au monde d'autres plaisirs que ceux de l'amour. Rappelez-vous aussi que nous vivons plus longtemps et que par conséquent la beauté des hommes, non plus que celle des femmes, n'est pas chez nous aussi éphémère qu'aux jours où l'on portait le poids de maux qu'on s'infligeait à soi-même. Ainsi nous avons secoué toutes ces misères d'une façon que les sentimentalistes d'un autre temps auraient peut-être considérée comme méprisable et mesquine, mais que nous tenons pour salutaire et virile. Il s'ensuit d'autre part que de même que nous avons renoncé à faire de nos affaires d'amour des affaires commerciales,

de même nous avons renoncé à cultiver un genre de *folie* absolument artificiel. La sottise qui nous vient de la nature, l'inexpérience de la jeunesse, ou le piège où se laisse prendre l'homme d'un âge plus mûr, il nous faut bien nous en accommoder, et nous n'en avons pas trop honte ; mais de pratiquer une sensibilité ou une sentimentalité de commande, — mon ami, je suis vieux et peut-être désenchanté, mais je crois du moins que nous nous sommes affranchis de *quelques-unes* des folies du monde qui nous a précédés. »

Il s'arrêta, comme attendant de moi quelques paroles ; mais je ne soufflai mot, et il poursuivit :

« Si nous souffrons des tyrannies et de l'inconstance que la nature nous impose, ou de notre propre manque d'expérience, du moins avons-nous cessé de faire des grimaces et de mentir à leur sujet. Si la séparation doit survenir entre deux êtres qui avaient cru ne jamais devoir se séparer, soit : mais on n'a plus besoin de préserver les apparences de l'union, quand sa réalité n'est plus ; pas plus que nous ne forçons ceux-là

qui s'en sentent incapables de professer des sentiments éternels qu'il n'est pas en leur pouvoir d'éprouver en réalité ; c'est ainsi que si cette monstruosité qu'était le plaisir vénal n'est plus aujourd'hui possible, il a de même perdu toute raison d'être. Ne vous méprenez pas. Vous n'avez pas paru, tout à l'heure, scandalisé lorsque je vous ai dit qu'il n'existait plus de tribunaux chargés de faire respecter des contrats d'ordre sentimental ou passionnel ; mais l'homme est si étrangement fait que vous allez peut-être bien vous scandaliser si je vous dis qu'il n'existe aucun code d'opinion publique pour se substituer à cette contrainte – et risquer de s'avérer tout aussi tyrannique, tout aussi déraisonnable. Je ne dis pas qu'on ne porte pas parfois sur la conduite de son prochain des jugements sans doute inévitables. Mais ce que je dis, c'est que nous n'avons pas de système de règles conventionnelles et inflexibles au nom desquelles sont jugés les gens ; pas de lit de Procuste pour y torturer ou estropier leur esprit et leur existence ; pas d'hypocrites excommunications qu'*imposent* à ceux qui les prononcent, soit leurs propres habitudes

routinières, soit la menace qu'ils sentent peser sur eux d'un interdit mineur s'ils se relâchent dans leur hypocrisie. Est-ce que cette fois je vous scandalise ?

– N... on, mais non, dis-je d'un ton mal assuré. Tout est si différent !

– En tout cas, dit-il, il est une chose au moins dont je crois pouvoir répondre : quelque sentiment que l'on trouve chez nous, il est réel – et à la portée de tous ; non point le privilège de quelques personnes exceptionnellement raffinées. Et de même, je suis à peu près certain, comme je vous l'ai indiqué il y a quelques instants, que la somme de souffrance soit pour les hommes, soit pour les femmes, est bien inférieure à ce qu'elle était autrefois. Mais excusez ma prolixité sur ce sujet. Vous m'avez demandé, vous savez, de vous traiter comme un être venu d'une autre planète.

– En vérité, je vous en remercie beaucoup, dis-je. Et maintenant, puis-je vous demander quelle est la situation des femmes dans votre société ? »

Il se mit à rire de fort bon cœur pour un homme de son âge et dit :

« Ce n'est pas sans raison que j'ai la réputation d'être un historien sérieux. Je crois que je comprends vraiment le Mouvement pour l'Émancipation des Femmes qui eut lieu au XIX^e siècle. Je doute qu'il y ait de nos jours un autre homme vivant qui puisse en dire autant.

– Et alors ? dis-je, légèrement agacé par cette gaieté.

– Et alors, dit-il, vous vous rendez compte, naturellement, que toute cette controverse est aujourd'hui éteinte. Les hommes n'ont plus l'occasion de tyranniser les femmes, ni les femmes celle de tyranniser les hommes : choses qui, l'une et l'autre, étaient de mise dans l'ancien temps. Les femmes font ce qu'elles savent le mieux, et ce qu'elles aiment le mieux faire, et les hommes n'en sont ni jaloux, ni vexés. C'est là un tel lieu commun que j'ai presque honte de le dire.

– Oh ! dis-je, et la législation ? Est-ce qu'elles y prennent part ?

Hammond sourit et répondit :

« Mieux vaut, je crois, attendre, pour avoir une réponse à cette question, que

nous abordions le sujet de la législation. Il pourrait bien vous réserver, lui aussi, des surprises.

— Fort bien ! dis-je. Mais à propos de cette question des femmes. J'ai pu voir, à la maison d'hôte, que les femmes servaient les hommes : cela paraît bien un peu réactionnaire, n'est-ce pas ?

— Vous trouvez ? dit le vieil homme. Peut-être pensez-vous que les travaux ménagers sont une occupation sans importance, et indigne de respect. C'était là, je crois, l'opinion des femmes « avancées » du XIX^e siècle et des hommes qui les soutenaient. Si c'est également la vôtre, je vous recommande de réfléchir à un vieux conte populaire norvégien intitulé : « Comment le mari fit marcher la maison », ou quelque chose d'approchant. Le résultat de cet arrangement fut qu'après de multiples tribulations, l'homme et la vache de la maison se retrouvèrent suspendus aux deux bouts d'une même corde, l'homme accroché plusieurs pieds en l'air à l'intérieur de la cheminée et la vache se balançant entre le toit (qui, à la façon du pays, était fait de mottes

de gazon et descendait très bas) et le sol : une sale affaire pour la vache, à mon humble avis. Bien entendu, pareille mésaventure ne saurait arriver à une personne de votre valeur», ajouta-t-il en riant sous cape.

J'encaissai, assez mal à l'aise, cette caustique raillerie. À la vérité, sa façon de traiter la seconde partie de ma question me paraissait quelque peu irrévérencieuse.

« Allons, mon ami, allons, dit-il, ne savez-vous pas que c'est un grand plaisir pour une femme intelligente que de bien mener sa maison et de façon que ses habitants aient l'air heureux autour d'elle et lui en sachent gré ? Et puis, vous savez, tout le monde aime être commandé par une jolie femme : mais voyons, c'est une des formes les plus agréables du flirt. Vous n'êtes pas si vieux que vous ne puissiez vous le rappeler. Eh ! mais, c'est que je me le rappelle fort bien, moi ! »

Et de nouveau le vieux drôle se mit à glousser de gaieté et finit par éclater de rire franchement.

« Excusez-moi, dit-il au bout d'un moment, je ne ris nullement des choses

auxquelles vous pourriez être en train de penser, mais de cette mode ridicule du XIX^e siècle, très répandue parmi les riches soi-disant cultivés, et qui prescrivait de feindre d'ignorer par quels stades devait passer leur dîner quotidien au cours de sa préparation, ce sujet étant indigne de leur sublime intelligence. Inutiles crétins ! Mais voyons : je suis un "homme de lettres", comme on appelait jadis les étranges animaux de mon espèce, et cependant moi-même assez bon cuisinier.

– Mais, moi aussi, dis-je.

– Eh bien alors, dit-il, je crois que vous êtes capable de me comprendre mieux que vous ne le paraîtriez, à en juger par vos paroles et par vos silences.

– Peut-être, dis-je, avez-vous là raison. Mais qu'on fasse en toutes occasions porter son intérêt sur les occupations triviales de la vie, voilà qui me dépasse. Je vous poserai tout à l'heure une question ou deux à ce propos. Mais je veux revenir à la situation des femmes parmi vous. Vous avez étudié cette affaire de l'émancipation des femmes au XIX^e siècle. Ne vous souvient-il pas que

certaines de ces femmes « supérieures » voulaient affranchir les plus intelligentes des personnes de leur sexe du fardeau de la maternité ? »

Le vieillard reprit tout son sérieux.

« Je me souviens en effet, dit-il, de cette étrange et vaine aberration, conséquence, ainsi que toutes les autres folies de cette époque, de la révoltante tyrannie de classe qui régnait alors. Et qu'en pensons-nous maintenant, demanderez-vous ? Ami, la réponse est facile. Comment la maternité pourrait-elle ne pas être parmi nous l'objet de la plus grande révérence ? Bien sûr, il va de soi que les souffrances naturelles et inévitables, inséparables de la maternité, tissent un lien de plus entre l'homme et la femme, stimulent davantage encore l'amour et l'affection qui les unissent – et que c'est là une vérité universellement reconnue. Pour ce qui est du reste, rappelez-vous que toutes les charges *artificielles* de la maternité sont aujourd'hui éliminées. Une mère ne connaît plus de sordide inquiétude pour l'avenir de ses enfants. Il se peut, à la vérité, qu'ils tournent plus ou

moins bien ; ils peuvent décevoir ses plus hautes espérances ; ces inquiétudes entrent dans la trame des joies et des douleurs dont est tissée la vie humaine. Mais du moins la crainte lui est-elle épargnée (crainte qui était dans la plupart des cas une certitude) que des interdits artificiels ne viennent rabaisser ses enfants au-dessous du rang de l'homme et de la femme ; elle sait que leur vie et leurs actes seront à la mesure de leurs propres talents. Autrefois, il est clair que la « Société » s'entendait avec son Dieu judaïque et avec « l'Homme de Science » de ce temps-là pour faire retomber sur les enfants les fautes de leurs parents. Mais comment inverser le cours des choses, comment arracher à l'hérédité son aiguillon, tel est depuis longtemps parmi nous le constant souci des hommes qui réfléchissent. En sorte que, voyez-vous, la femme de santé normale (et presque toutes nos femmes sont saines et pour le moins avenantes), respectée comme mère et comme éducatrice de nos enfants, désirée comme femme, chérie comme compagne, rassurée sur l'avenir de ses enfants,

a bien plus l'instinct de la maternité que ne le pouvaient les misérables esclaves, génitrices d'esclaves, des temps passés ; ou que leurs sœurs de la bourgeoisie, élevées dans la feinte ignorance des réalités naturelles, éduquées dans une atmosphère de pruderie et de prurit mêlés.

— Vous parlez avec chaleur, dis-je, mais je vois que vous êtes dans le vrai.

— Certes, dit-il, et je veux vous donner une preuve de tous les bienfaits que nous a valus notre émancipation. Qu'avez-vous pensé de la mine de tous les gens que vous avez rencontrés aujourd'hui sur votre chemin ?

— Jamais je n'aurais cru qu'il pût y avoir tant de gens de belle apparence dans un pays civilisé. »

Il claironna quelque peu sa victoire en vieux coq qu'il était.

« Eh quoi ! sommes-nous restés civilisés ? dit-il. Ma foi, en ce qui concerne notre belle mine, le sang anglais et danois qui dans l'ensemble prédomine en ce pays, ne fut pas, autrefois, générateur de beauté. Mais je crois que nous avons fait quelques

progrès. Je connais un homme qui possède une abondance de portraits reproduits d'après des photographies du XIX^e siècle. Et il suffit de les parcourir et de les comparer aux visages des gens ordinaires de notre temps pour se convaincre facilement que la beauté est chez nous en progrès. Et il est des gens qui estiment qu'il n'est pas chimérique de rattacher cette amélioration de notre aspect physique à la liberté et au bon sens dont nous faisons preuve en ces matières dont nous venons de parler : ils sont convaincus qu'un enfant né d'un amour normal et sain entre un homme et une femme, même si ce sentiment est passager, a de meilleures chances en tout, et plus particulièrement en ce qui regarde la beauté physique, que le fruit du respectable mariage d'argent ou du morne désespoir de la misérable esclave de l'ancien régime. La joie engendre la joie, disent-ils. Qu'en pensez-vous ?

— Je partage assez cette opinion », dis-je.

Chapitre X

Questions et réponses

« **O**R çÀ, dit le vieillard en changeant de position dans son fauteuil, continuez à me poser vos questions, Hôte. J'ai mis du temps à répondre à la première.

– Je désirerais, dis-je, un ou deux éclaircissements sur vos idées en matière d'éducation ; bien que j'aie pu déduire de ce que m'a dit Dick que vous laissez vos enfants pousser tout seuls sans rien leur enseigner ; bref, que vous avez épuré votre système d'éducation au point de n'en avoir plus.

– En ce cas, dit-il, vous avez déduit de travers. Mais naturellement, je saisis votre façon de voir concernant l'éducation : le point de vue d'autrefois, au temps où la "lutte pour la vie", comme on disait alors

(c'est-à-dire la lutte pour s'assurer, les uns, une ration d'esclave, les autres, la part du lion parmi les privilèges dévolus aux maîtres de ces esclaves), réduisait pour le plus grand nombre "l'éducation" à une parcimonieuse aumône de vagues connaissances : quelque chose qu'on faisait ingurgiter à quiconque débutait dans la pratique de la vie, bon gré mal gré, quel que fût l'appétit qu'il en eût ; et quelque chose qui avait été préalablement mâché et digéré d'avance plusieurs fois de suite par une foule de gens qui s'en souciaient comme d'une guigne, à seule fin de le servir à d'autres qui ne s'en souciaient pas davantage. »

J'arrêtai en riant la colère qui montait en lui et dis :

« Eh bien ! en tout cas, ce n'est pas là l'éducation que vous avez reçue, vous ; rien ne vous empêche donc de vous calmer un petit peu.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-il en souriant ; je vous sais gré de me reprendre pour ma mauvaise humeur ; je m'imagine toujours vivre à l'époque, quelle qu'elle soit, dont on se trouve parler. Exprimons-nous donc plus

posément : vous vous attendiez à nous voir jeter nos enfants dans des écoles lorsqu'ils atteignent un âge arbitrairement considéré comme l'âge convenable, quelles que soient leurs aptitudes et leurs dispositions individuelles – et une fois dans ces écoles, les soumettre, avec un égal mépris des réalités, à un programme convenu “d'études”. Mais, mon ami, ne voyez-vous pas qu'une telle méthode implique le refus de tenir compte du phénomène de la *croissance*, tant corporelle que mentale ? Personne ne pouvait passer sans dommage par un tel laminoir ; et seuls échappaient à l'écrasement ceux chez qui s'était particulièrement développé l'esprit de révolte. Heureusement, cet esprit a de tout temps existé chez la plupart des enfants, sans quoi je ne sais pas que nous eussions jamais pu atteindre notre présente condition. Et voyez maintenant à quoi tout cela revient. Jadis, tout cela était le résultat de la *pauvreté*. Au XIX^e siècle, en effet, la société était si misérablement pauvre, par l'effet du système de vol organisé sur lequel elle était fondée, qu'une véritable éducation était impossible pour qui que ce fût.

Toute la théorie de cette prétendue éducation était qu'il fallait faire entrer quelques connaissances dans l'esprit de l'enfant, fût-ce au moyen de la torture, et cela avec un accompagnement de verbiage qu'on savait ne servir à rien du tout, – sans quoi ledit enfant resterait toute sa vie dans l'ignorance. L'aiguillon de la pauvreté ne laissait pas de temps pour autre chose. Tout cela est passé, rien ne nous presse plus, la connaissance est là à portée de sa main pour chacun, quand sa propre inclination le porte à la rechercher. En cela comme en tout le reste, la richesse nous est venue : nous avons aujourd'hui les moyens de nous offrir le temps de grandir.

– Oui, répondis-je, mais à supposer que l'enfant, que l'adolescent, que l'homme fait ne recherche jamais la connaissance, ne se développe jamais dans le sens désirable ; à supposer par exemple qu'il répugne à apprendre l'arithmétique ou les mathématiques ; vous ne pouvez plus l'y contraindre une fois qu'il aura grandi ; ne peut-on le contraindre pendant qu'il grandit encore, et ne le devrait-on pas ?

– Voyons, dit-il, vous a-t-on contraint à apprendre l'arithmétique et les mathématiques ?

– Un petit peu, dis-je.

– Et quel âge avez-vous maintenant ?

– Mettons cinquante-six ans, dis-je.

– Et qu'est-ce que vous rappelez aujourd'hui de cette arithmétique et de ces mathématiques ? demanda le vieillard avec un sourire quelque peu railleur.

– Rien du tout, je regrette de le dire. »

Hammond eut un petit rire silencieux, mais ne commenta pas autrement cet aveu ; et j'abandonnai le sujet de l'éducation, me rendant compte qu'on ne pouvait, de ce côté, rien faire de lui.

Après un moment de réflexion, je lui dis :

« Vous parliez, il y a quelque temps, de diriger un ménage ; cela a un peu frappé mon oreille comme un rappel de l'ancien temps, j'aurais cru que vous auriez vécu davantage en commun.

– Les Phalanstères, hein ? répliqua-t-il. Eh bien, nous vivons selon nos goûts, et nos goûts nous portent à vivre avec certains compagnons ou compagnes auxquels

nous sommes habitués. Une fois de plus, rappelez-vous que la pauvreté est bien morte et que le phalanstère fouriériste et tous les systèmes analogues n'avaient d'autre but que d'assurer, comme c'était naturel en ce temps-là, une protection contre la misère pure et simple. Seuls des gens pouvaient concevoir pareil mode de vie, qu'entouraient les formes les plus affreuses de la pénurie. Mais vous devez comprendre encore que, même si la vie de famille est de règle parmi nous, même si les habitudes diffèrent passablement d'une maison à l'autre, personne ne ferme sa porte à aucune personne de caractère accommodant et qui est disposée à mener la même vie que les membres de la famille ; toutefois, celui-là serait, bien entendu, déraisonnable, qui, tombant dans une maison, aurait la prétention d'obliger les autres à changer leurs habitudes pour lui complaire ; étant donné qu'il peut aller mener ailleurs la vie qui lui plaît. Là-dessus toutefois je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, puisque vous devez remonter avec Dick la vallée de la Tamise et que vous

constaterez vous-même par expérience la façon dont ces choses sont ordonnées chez nous. »

Après un moment de silence, je dis :

« Mais vos grandes villes ? Londres, que... dont j'ai lu qu'elle était la moderne Babylone de notre civilisation, Londres semble avoir disparu.

– Ça, ma foi, dit le vieil Hammond, peut-être ressemble-t-elle plus aujourd'hui à l'antique Babylone que ne lui ressemblait votre "Moderne Babylone" du ^{xix}^e siècle. Mais passons. Après tout, il y a une assez grosse population dans la zone qui s'étend d'ici à Hammersmith, et vous n'avez pas vu encore les parties les plus denses de la ville.

– Dites-moi, en ce cas, demandai-je, comment sont les quartiers de l'est ?

– Il fut un temps, répondit-il, où, montant un bon cheval et partant de cette porte que voici, on aurait pu aller au grand trot pendant une heure et demie sans sortir de la partie la plus dense de Londres, laquelle consistait surtout en ce qu'on appelait alors les *slums*, c'est-à-dire des lieux de torture pour des hommes et des femmes innocents,

ou, pire encore, un infâme bouillon, où se multipliaient et se développaient hommes et femmes dans un état de dégradation tel que cette torture pouvait leur apparaître comme la condition normale et naturelle de la vie.

– Je sais, je sais, dis-je avec un peu d’impatience. Mais c’était là le passé. Parlez-moi du présent. De tout cela, reste-t-il quelque chose ?

– Pas la moindre trace, dit-il, mais nous n’en avons pas entièrement perdu le souvenir, et je m’en félicite. Une fois l’an, le 1^{er} mai, nous organisons une fête solennelle dans ces communes de l’est de Londres pour célébrer le “Déblaiement de la Misère”, comme nous disons. Ce jour-là, nous avons de la musique et des danses, et des jeux joyeux, et de gais festins, sur l’emplacement même de quelques-uns des plus affreux taudis de jadis, dont nous avons gardé le traditionnel souvenir. En cette occasion, il est d’usage que les plus jolies filles chantent quelques-unes des vieilles chansons révolutionnaires : de celles qui furent autrefois la plainte, combien désespérée, des révoltés ; et cela sur les lieux

mêmes où journellement et pendant tant d'années furent commis ces terribles crimes de meurtre de classe. Pour un homme qui, comme moi, s'est livré avec tant de zèle à l'étude du passé, c'est un curieux et émouvant spectacle que celui d'une belle jeune fille, gracieusement vêtue et couronnée de fleurs cueillies dans la prairie voisine, debout au milieu de tous ces gens heureux, sur quelque tertre où s'élevait jadis l'horrible caricature de ce que doit être une maison – quelque tanière où des hommes et des femmes vivaient dans l'ordure, encaqués comme des harengs, menaient une existence qui ne pouvait paraître supportable qu'à des êtres dépouillés, je vous l'ai dit, par la dégradation où ils étaient tombés, de tout attribut humain ; et d'entendre ces terribles paroles de lamentation et de menace sur les belles lèvres pures d'une jeune fille ignorante de leur signification ; de l'entendre chanter par exemple le *Chant de la chemise*, de Thomas Hood ; et de se dire que, cependant qu'elle chante, elle ne peut comprendre ce dont il s'agit – cette tragédie devenue inconcevable également pour

elle et pour ceux qui l'écoutent. Pensez-y, si vous le pouvez, et à l'admirable beauté qu'a prise la vie pour nous...

– En vérité, dis-je, il m'est difficile de me le représenter ! »

Et je demeurai à contempler l'éclat de ses yeux, le renouveau de vie qui paraissait briller sur son visage, et je me demandais comment il pouvait encore, à son âge, songer au bonheur de l'humanité, ou, à vrai dire, à tout autre chose que son prochain repas.

« Expliquez-moi en détail, dis-je, quels quartiers s'étendent aujourd'hui à l'est de Bloomsbury.

– Il n'y a, dit-il, que quelques maisons d'ici jusqu'à la périphérie de l'ancienne cité. Mais dans la cité elle-même réside une population très dense. Nos aïeux, lorsqu'ils entreprirent le déblaiement des *slums*, n'étaient nullement pressés de démolir les maisons de ce qu'on appelait, à la fin du XIX^e siècle, le quartier des affaires, et qui par la suite fut connu sous le nom de la "Cour aux Escrocs". Ces maisons, voyez-vous, bien qu'elles fussent horriblement serrées les unes

contre les autres, étaient spacieuses, et bien construites et propres, car elles ne servaient pas d'habitations, mais seulement d'officines aux spéculateurs; c'est pourquoi les misérables occupants des taudis qu'on avait démolis vinrent s'y fixer jusqu'à ce qu'on eût, en cette époque, le temps de songer à leur trouver quelque chose de mieux; ainsi donc, ces bâtiments furent démolis si insensiblement, que leurs occupants s'habituaient à vivre dans ce quartier sur beaucoup moins d'espace que partout ailleurs; en conséquence, c'est encore aujourd'hui le quartier le plus fortement peuplé de Londres et peut-être de ces îles tout entières; mais c'est un endroit agréable, en partie en raison de la splendeur de l'architecture qui surpasse ce qu'on trouve ailleurs. Toutefois, cet encombrement, dans la mesure où l'on peut parler d'encombrement, ne va pas au-delà d'une rue du nom d'Aldgate, dont il se peut que vous ayez entendu parler. À partir de là, les maisons sont largement disséminées dans les prairies, qui sont magnifiques en particulier aux abords de cette délicieuse rivière, la Lea (où le vieil Isaac Walton allait à la pêche,

figurez-vous), vers les villages de Stratford et d'Old Ford, noms qui, naturellement, vous sont inconnus, encore que les Romains aient été actifs autrefois en ces lieux.»

« Inconnus ! me dis-je. Combien étrange ! que moi qui vis détruire tout ce que ces prairies des bords de la Lea avaient encore conservé de charme entende maintenant parler de ce charme complètement recouvré ! »

« Si vous descendez vers le bord du fleuve, poursuit Hammond, vous arrivez aux docks, qui furent construits au XIX^e siècle, et sont encore en usage, bien que moins encombrés qu'ils ne l'étaient alors, car nous décourageons autant que possible la centralisation, et nous avons, il y a belle lurette, renoncé à la prétention d'être le premier marché du monde. Aux alentours s'élèvent un grand nombre de maisons, lesquelles, toutefois, ne sont pas occupées en permanence par leurs habitants ; ce que je veux dire, c'est que ceux qui les utilisent font la navette, la région étant trop basse et trop marécageuse pour être agréable à habiter. Passés les docks,

à l'est et vers l'intérieur, ce ne sont plus que pâturages plats, autrefois marécages, à l'exception de quelques jardins; et les demeures permanentes y sont peu nombreuses; à peine quelques cabanes et abris pour les hommes qui viennent s'occuper des grands troupeaux de bétail qui y sont au pacage. Toutefois, étant donné la présence des bêtes et des gens, et les toits de tuile rouge disséminés dans la plaine, et les grandes meules de foin, ce n'est pas une mauvaise façon de passer un jour de congé que de prendre un poney bien sage et d'aller s'y promener sur son dos par un bel après-midi d'automne; et de laisser son regard s'étendre sur le fleuve et sur les bateaux qui le remontent et le redescendent, puis, plus loin jusqu'à Shooter's Hill et aux plateaux du Kent, et de là, par un détour, vers le grand océan de verdure que font les marais de l'Essex, sous l'immense courbe du ciel et sous le soleil dont les rayons se déversent en un grand flot de lumière sereine sur ces vastes étendues. Il est un coin qui s'appelle Kenning Town, et plus loin, Silver Town, où les jolies prairies prennent leur plus joli

aspect : sans aucun doute, ce furent autrefois des *slums*, et passablement misérables. »

Ces noms produisirent sur mon oreille un effet déplaisant, mais je ne pouvais lui en expliquer la raison. Je lui demandai donc :

« Et comment est-ce au sud de la Tamise ? »

Il répondit :

« À peu près la même chose que du côté de Hammersmith. Au nord, le terrain se relève fortement et on y trouve une jolie ville, bien construite, du nom de Hampstead, qui termine dignement Londres de ce côté-là. Elle domine l'extrémité nord-est de la forêt que vous avez traversée. »

Je souris.

« Et voilà pour ce qui fut autrefois Londres, dis-je. Parlez-moi maintenant des autres villes de ce pays. »

Il dit :

« En ce qui concerne les grandes agglomérations enfumées que furent autrefois, nous le savons, les centres manufacturiers, elles ont, ainsi que le désert de brique et de mortier que fut Londres, disparu ; seulement, comme ce n'étaient là que des centres

purement “manufacturiers” et qui ne servaient pas autrement que comme lieux de spéculation, elles ont laissé moins que Londres des traces de leur existence. Bien entendu, la grande transformation qui est intervenue dans l’emploi de la force motrice a facilité les choses, et leur dislocation en tant que centres se serait sans doute plus ou moins produite, même si nous n’avions pas changé aussi radicalement notre mode de vie ; mais, étant ce qu’elles étaient, aucun sacrifice ne nous aurait coûté pour nous débarrasser de ces “régions industrielles”, comme on les appelait. Au surplus, toute la houille et tous les minéraux qu’il nous faut sont extraits et expédiés là où le besoin s’en fait sentir, avec le minimum de saleté, de désordre et d’ennuis dans la vie des paisibles citoyens. On serait tenté de croire, d’après ce que l’on a lu de l’état de ces régions au XIX^e siècle, que ceux qui en étaient les maîtres tourmentaient, souillaient, dégradaient, de propos délibéré. Cependant, il n’en était rien ; au même titre que la fausse éducation dont nous parlions tout à l’heure, c’était là la conséquence de leur effroyable

pauvreté. Il leur fallait tout subir, bien plus, faire semblant d'y prendre plaisir; tandis qu'aujourd'hui, nous nous conduisons en êtres raisonnables et nous refusons de charger notre dos de choses dont nous n'avons pas besoin. »

J'avoue que je ne fus pas fâché d'interrompre par une question ce panégyrique de son époque.

« Et, lui dis-je, les petites villes ? Je suppose que vous avez fait place absolument nette ?

— Mais non, dit-il, mais non. Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. On a très peu démoli au contraire, quoique beaucoup reconstruit dans les villes de moindre importance. Les faubourgs, en réalité — lorsqu'il y en avait —, se sont fondus dans la campagne environnante, et on a introduit dans le centre l'aise et l'espace; mais les villes subsistent encore, avec leurs rues, leurs places, leurs marchés; si bien que c'est grâce à ces petites villes que nous pouvons nous faire aujourd'hui quelque idée de ce à quoi pouvaient ressembler les agglomérations de l'ancienne civilisation; du moins sous leur meilleur jour.

– Prenons Oxford, par exemple, dis-je.

– Oui, dit-il. Je suppose qu'Oxford était très belle, même au XIX^e siècle. Elle présente aujourd'hui ce grand intérêt d'avoir conservé une masse très importante de bâtiments de l'ère pré-commerciale et c'est une ville magnifique; il y en a beaucoup d'autres cependant qui sont devenues presque tout aussi belles.

– Et pourrais-je vous demander en passant, dis-je, si c'est encore un centre intellectuel?

– Encore? dit-il en souriant. Mais la ville est revenue à quelques-unes de ses plus belles traditions; vous pouvez par là vous imaginer combien elle s'est éloignée de la situation qu'elle avait au XIX^e siècle. C'est l'étude authentique, la connaissance cultivée pour elle-même – bref, l'art de la connaissance –, qui s'y pratiquent – non pas les études à des fins commerciales, comme autrefois. Vous ignorez peut-être qu'au XIX^e siècle, Oxford et sa cité-sœur d'un moins grand intérêt, Cambridge, devinrent très nettement commercialisées; l'une et l'autre (Oxford plus spécialement)

se mirent à produire une classe particulière de parasites qui se parait du nom d'élite intellectuelle; ils étaient en réalité passablement cyniques, comme l'étaient à cette époque les classes soi-disant cultivées, mais ils affectaient d'exagérer encore ce cynisme, dans le but de paraître malins et au courant des pratiques du monde. La bourgeoisie de l'argent (qui n'avait aucun contact avec la classe ouvrière) les traitait avec cette sorte de tolérance dédaigneuse que le baron du Moyen Âge témoignait à son bouffon; encore qu'ils ne fussent nullement d'un commerce aussi agréable que les bouffons d'autrefois, étant en fait les raseurs attitrés de la communauté. On se moquait d'eux, on les méprisait, ... on les payait. C'était tout ce qu'ils demandaient. »

« Grand Dieu ! pensais-je, comme l'histoire est apte à prendre le contre-pied des jugements des contemporains. Seuls les pires d'entre eux étaient tombés si bas, sans doute. Mais je dois bien admettre qu'ils étaient pour la plupart des poseurs, et aimaient sans contredit l'argent. » Et je dis à haute voix, plutôt à moi-même qu'à Hammond :

« Ma foi, comment pouvaient-ils valoir mieux que l'époque qui les avait produits ?

– C'est très vrai, dit-il. Mais ils avaient des prétentions plus hautes.

– En vérité ? demandai-je en souriant.

– Vous me poussez de retranchement en retranchement, dit-il en souriant de son côté. Permettez-moi du moins de dire que c'étaient là de piteux héritiers pour les aspirations de l'Oxford du "barbare Moyen Âge".

– Oui, passons... , lui dis-je.

– D'ailleurs, ajouta Hammond, ce que j'ai dit là est vrai pour l'ensemble. Mais, poursuivez votre questionnaire.

– Nous avons parlé de Londres, dis-je, des régions industrielles et des villes ordinaires ; et les villages ?

– Sachez, dit Hammond, que vers la fin du XIX^e siècle, les villages furent presque détruits, sauf lorsqu'ils devenaient des dépendances des zones industrielles ou formaient eux-mêmes une sorte de zone industrielle secondaire. On laissa les maisons se délabrer, et bel et bien tomber en ruines. On coupa les arbres pour les quelques shillings que pouvaient rapporter

les malheureux fagots ; la construction devint d'une platitude et d'une laideur indescriptibles. La main-d'œuvre était rare ; et les salaires cependant tombaient. Tous les simples arts de la vie villageoise, qui avaient autrefois ajouté aux humbles plaisirs des gens de la campagne, se perdirent ; les produits des champs, qui passaient entre les mains du fermier, n'atteignaient point sa bouche. Un état de pauvreté incroyable, une ladrerie misérable se répandirent sur les champs et sur les terres, qui, malgré les grossières et sommaires méthodes d'exploitation de l'époque, prodiguaient si généreusement leurs bienfaits. Aviez-vous la moindre idée de tout cela ?

— Je l'ai entendu dire, répondis-je. Mais qu'advint-il alors ?

— La transformation, dit Hammond, qui en tout cela eut lieu tout au début de notre époque fut extraordinairement rapide. Les gens se portèrent en foule dans les villages et se jetèrent, pour ainsi dire, sur les terres abandonnées, comme des bêtes sur leur proie ; en très peu de temps les villages de l'Angleterre eurent une population

plus nombreuse qu'ils n'en avaient jamais eu depuis le ^{xiv}^e siècle et continuèrent à croître rapidement. Naturellement, cette invasion des campagnes posa des problèmes difficiles à résoudre et aurait causé beaucoup de misère si l'esclavage des monopoles de classe avait régné encore. Mais les choses étant ce qu'elles étaient, la situation eut bientôt fait de se rétablir. Les gens découvrirent à quoi ils étaient aptes, et renoncèrent à vouloir se pousser dans des métiers où ils ne pouvaient que courir à l'échec. La ville envahit la campagne ; mais les envahisseurs, comme les guerriers des anciennes invasions, cédèrent à l'influence du milieu et se métamorphosèrent en paysans ; et à leur tour, devenus plus nombreux que les citadins, ils exercèrent eux aussi sur ceux-ci leur influence ; de sorte que la différence entre la ville et la campagne diminua de plus en plus ; et c'est en réalité le monde paysan vivifié par la pensée et par la vivacité des citadins qui a produit cette forme d'existence, faite de bonheur, de loisir, et d'enthousiasme aussi, dont vous avez eu un avant-goût. Encore

une fois, beaucoup d'erreurs furent commises, mais nous avons eu le temps de les rectifier. Bien des choses restaient encore à faire au temps de ma jeunesse. Les idées très primitives de la première moitié du XIX^e siècle, alors que les gens étaient encore accablés par la terreur de la pauvreté et ne fixaient pas suffisamment leurs regards sur les joies quotidiennes du présent, gâchaient en grande partie ce que l'ère industrielle nous avait laissé de beauté matérielle ; et je reconnais que les hommes furent longs à se relever des blessures qu'ils s'étaient infligées à eux-mêmes, même après leur affranchissement. Mais si lente que fût la guérison, elle finit bien par venir ; et mieux vous apprendrez à nous connaître, plus claire sera pour vous l'évidence que nous sommes heureux ; que nous vivons entourés de beauté, sans crainte de devenir efféminés ; que nous trouvons beaucoup de choses à faire, et somme toute, les faisons avec joie. Que peut-on demander de plus à la vie ? »

Il se tut comme s'il avait cherché les mots qui sauraient traduire sa pensée. Puis il dit :

« Et voici où nous en sommes. L'Angleterre fut autrefois un pays de petits espaces défrichés au sein des forêts et des landes, avec quelques villes éparses qui servaient de forteresses pour l'armée féodale, de marchés pour la population, de lieu de rassemblement pour les artisans. Elle devint ensuite un pays d'horribles et énormes ateliers et d'officines de spéculateurs plus répugnantes encore, qu'entouraient les terres mal entretenues d'une ferme misérable, mise au pillage par les maîtres de ces ateliers. Elle est maintenant un jardin où rien ne se perd, où rien ne s'abîme, avec tout ce qu'il faut de maisons d'habitation, de remises et d'ateliers répandus sur tout le pays ; tout cela bien tenu, propre, délicieux. Car, en vérité, trop grande serait notre honte, si nous acceptions que la fabrication, même sur une vaste échelle, comportât ne fût-ce que l'apparence de la désolation et de la misère. Mais voyons, mon ami, la dernière des ménagères dont nous venons de parler nous rappellerait à l'ordre.

— Vous n'avez évidemment, dis-je, qu'à vous louer de cet aspect de la transformation.

Mais bien que je doive bientôt visiter certains de ces villages, dites-moi en quelques mots, je vous en prie, à quoi ils ressemblent, ne serait-ce que pour me préparer.

– Peut-être, dit-il, avez-vous vu quelque assez bon tableau de ces villages tels qu'ils étaient avant la fin du XIX^e siècle. Il en existe.

– J'ai vu plusieurs toiles de ce genre.

– Eh bien, dit Hammond, nos villages ressemblent en quelque sorte aux meilleures de ces scènes, avec l'église ou la salle de réunion des villageois comme bâtiment principal. Rappelez-vous toutefois qu'il ne s'y trouve nulle trace de pauvreté ; non plus que le pittoresque des ruines dont, soit dit en passant, l'artiste se servait souvent pour dissimuler son ignorance du dessin architectural. Ces choses nous déplaisent, même lorsqu'elles ne sont pas l'indice de la misère. Comme les gens du Moyen Âge, nous aimons que tout soit propre et coquet, net et riant, ainsi que le désire toute personne qui a quelque peu le sens de la valeur architecturale ; car on sait, alors, qu'on peut

se donner ce qu'on désire, et on ne tolère aucun sot caprice de la nature dans les rapports qu'on a avec elle.

– Et en plus des villages, y a-t-il des maisons isolées en pleine campagne ?

– En grand nombre, répondit Hammond. En fait, sauf sur les landes incultes et dans les forêts, ou parmi les coteaux sablonneux (Hindhead, dans le Surrey par exemple), il est difficile de jamais être hors de vue d'une maison ; et quand les maisons sont très éloignées les unes des autres, elles sont très grandes, et rappellent les anciens collèges plus que les maisons ordinaires d'autrefois. Cela par désir de la compagnie, car ces demeures peuvent contenir beaucoup d'habitants, dont tous ne sont pas nécessairement des fermiers ; bien que tout le monde aide aux travaux des champs en certaines occasions. La vie qu'on mène dans ces grandes demeures campagnardes est des plus agréables ; d'autant plus que quelques-uns parmi les meilleurs des hommes d'étude de notre temps y résident, et qu'il en résulte une grande diversité d'intelligences et de caractères, qui y égaient et stimulent les relations humaines.

– Tout cela me cause quelque surprise, dis-je. En somme, le pays doit être passablement peuplé ?

– Certainement, dit-il. La population est à peu près la même qu'à la fin du XIX^e siècle ; elle est mieux répartie, voilà tout. Et aussi, bien entendu, nous avons contribué à peupler d'autres pays qui désiraient nous avoir et qui ont fait appel à nous.

– Une chose, dis-je, me paraît jurer avec votre emploi du mot « jardin » pour ce pays. Vous avez parlé de landes et de forêts, et j'ai moi-même vu la lisière de votre forêt d'Essex et de Middlesex. Pourquoi conserver ce genre de choses dans un jardin ? N'est-ce pas là un ruineux gaspillage ?

– Ami, dit-il, nous aimons ces régions où la nature est vierge, et, en ayant les moyens, nous nous les offrons ; sans compter que, en ce qui regarde les forêts, nous avons besoin de beaucoup de bois, et je suppose qu'il en sera de même pour nos enfants et les enfants de nos enfants. Pour ce qui est du *jardin*, il paraît qu'on avait autrefois dans les jardins des massifs d'arbustes et des rochers rapportés ; et bien que

n'aimant pas les rochers lorsqu'ils sont artificiels, je vous assure que quelques-unes des rocailles naturelles qui ornent notre jardin valent le coup d'œil. Faites, cet été, un voyage dans le Nord, allez visiter celles du Cumberland et du Westmoreland, où, soit dit en passant, vous verrez également de l'élevage du mouton, ce qui prouve qu'il y a moins de gaspillage que vous ne croyez ; moins de gaspillage, à mon avis, que lorsqu'on bâtit des serres pour faire venir des fruits hors de saison. Allez jeter un coup d'œil sur les pâturages à moutons, sur les hautes pentes d'entre Ingleborough et Pen-y-Gwent et vous me direz si vous trouvez que nous gâchons le pays en ne le couvrant pas d'usines pour fabriquer des objets dont nul n'a besoin, ce à quoi s'occupait avant tout le ^{xix}^e siècle.

– Je tâcherai d'y aller, dis-je.

– Cela vous sera facile », répondit-il.

Chapitre XI

Du gouvernement

« **E**T MAINTENANT, dis-je, voici le moment de vous poser certaines questions ; ingrate, je le crains, sera la tâche d'y répondre, et difficile celle d'expliquer. Mais je prévoyais depuis quelque temps que j'aurais, bon gré mal gré, à vous les poser. Quelle sorte de gouvernement avez-vous ? Le républicanisme a-t-il fini par triompher ? Ou bien êtes-vous arrivés à la dictature pure et simple que certains prédisaient, au XIX^e siècle, devoir être l'ultime aboutissement de la démocratie ? Cette question ne me paraît pas tellement absurde, à la vérité, étant donné que vous avez fait de votre palais du Parlement un marché au fumier. Ou bien alors, où logez-vous votre Parlement actuel ? »

En réponse à mon sourire, le vieillard se mit à rire à gorge déployée et dit :

« Bah ! bah ! le fumier n'est pas la pire sorte de corruption ; la fertilité peut en résulter, tandis que seule la disette résultait de cette corruption d'une autre sorte, celle dont ces murs abritaient autrefois les plus solides soutiens. Or, mon cher hôte, laissez-moi vous dire qu'il serait malaisé de loger notre Parlement actuel en un lieu unique, étant donné que c'est notre peuple tout entier qui est notre Parlement.

— Je ne vous suis pas, dis-je.

— Non, dit-il, je m'en doute. Et je vais maintenant devoir vous scandaliser en vous disant que nous n'avons plus rien de ce que vous appelleriez, vous, enfant d'une autre planète, un gouvernement.

— Ceci ne me scandalise pas autant que vous le croiriez, dis-je, car j'ai quelque connaissance des gouvernements. Mais dites-moi, comment vous y prenez-vous et comment en êtes-vous arrivés à cette situation ?

— Il est vrai, dit-il, que nous avons dû prendre pour la direction de nos affaires

certaines dispositions au sujet desquelles vous pourrez tout à l'heure me poser quelques questions ; il est vrai aussi que tout le monde n'est pas toujours d'accord sur le détail de ces dispositions ; mais il est vrai encore qu'un homme n'a pas plus besoin d'un système compliqué de gouvernement avec armée, marine et police pour le forcer à se soumettre à la volonté de la majorité de ses *égaux* qu'il n'a recours à une machine analogue pour le forcer à comprendre que sa tête et un mur de pierre ne peuvent occuper le même lieu au même moment. Désirez-vous de plus amples explications ?

— Ma foi, oui... dis-je.

Le vieil Hammond s'installa commodément dans son fauteuil avec un air de satisfaction qui ne laissa pas que de m'alarmer et de me faire craindre une longue dissertation scientifique : je soupirai et m'armai de patience. Il dit :

« Vous n'êtes pas sans savoir, je suppose, ce qu'était, au mauvais vieux temps, la méthode de gouvernement ?

— Je suis censé le savoir, dis-je.

Hammond. – Et quel était alors le gouvernement ? Était-ce en réalité le Parlement, ou une partie quelconque de ce Parlement ?

Moi. – Non.

H. – Le Parlement n'était-il pas, d'une part, un comité de vigilance chargé de s'assurer que les intérêts des classes possédantes n'étaient en aucun cas lésés ; et d'autre part, une sorte de façade destinée à donner au peuple l'illusion qu'il participait un peu à la direction de ses propres affaires ?

Moi. – L'histoire semble bien l'indiquer.

H. – Dans quelle mesure le peuple avait-il la direction de ses propres affaires ?

Moi. – À en juger par ce que j'ai entendu dire, il obligeait parfois le Parlement à voter une loi qui légalisait quelque modification de fait.

H. – Rien d'autre ?

Moi. – Je ne crois pas. À ce que je sais, si le peuple faisait la moindre tentative pour s'attaquer à la *cause même* de ses griefs, la loi intervenait pour déclarer que c'était là de la sédition, de la rébellion, que sais-je encore ? – et pour mettre à mort ou pour torturer les meneurs de ces mouvements.

H. – Et alors ? Si le Parlement n'était pas le gouvernement, ni le peuple, quel était donc ce gouvernement ?

Moi. – Pouvez-vous me le dire ?

H. – Je crois que nous ne nous trompons pas beaucoup en disant que le gouvernement était constitué par les Cours de Justice soutenues par l'Exécutif qui utilisaient à leurs propres fins les forces que le peuple trompé avait mises à leur service ; je veux dire l'armée, la marine et la police.

Moi. – Toute personne sensée ne peut que reconnaître que vous avez raison.

H. – Et maintenant ces Cours de Justice : étaient-elles des lieux où régnait l'équité selon les idées du temps ? Le pauvre avait-il quelque chance de pouvoir y défendre sa personne et ses biens ?

Moi. – C'est un lieu commun que même les riches considéraient un procès, même s'ils le gagnaient, comme un affreux malheur. Quant aux pauvres... ma foi, on considérait comme un miracle de justice et de générosité qu'un pauvre, une fois tombé entre les griffes de la loi, pût échapper à la prison ou à la ruine totale.

H. – Il semble donc bien, mon fils, que le gouvernement par les tribunaux et par la police, qui était le vrai gouvernement du XIX^e siècle, n'était pas très fameux, même pour les gens de ce temps-là, vivant sous un régime de classes qui prônait l'inégalité et la pauvreté comme la loi de Dieu et comme le lien par lequel tenait le monde.

Moi. – Il semble bien, en effet, qu'il en était ainsi.

H. – Et maintenant que nous avons changé tout cela, avec les "droits de la propriété" – c'est-à-dire celui d'empoigner une marchandise et de crier aux voisins : "Vous ne l'aurez pas" – maintenant que tout cela a si radicalement disparu qu'on ne peut même plus faire des plaisanteries sur son absurdité, pareil gouvernement est-il encore possible ?

Moi. – Impossible.

H. – Oui, et heureusement ! Mais pourquoi donc ce gouvernement existait-il, sinon avec l'objet de protéger les riches contre les pauvres, les forts contre les faibles ?

Moi. – Il paraît qu'on disait qu'il avait pour office de défendre ses nationaux contre les attaques d'autres pays.

H. — C'est ce qu'on disait; mais à qui espérait-on le faire croire? Par exemple, le gouvernement anglais défendait-il les citoyens anglais contre les Français?

Moi. — C'est ce qu'on disait.

H. — Et alors, si les Français avaient envahi et conquis l'Angleterre, ils n'auraient pas permis aux ouvriers anglais un niveau de vie convenable?

Moi (riant). — De cela, autant que j'en puis juger, les patrons anglais des ouvriers anglais s'en chargeaient : ils prenaient à leurs ouvriers tout ce qu'ils osaient de leurs moyens d'existence, qu'ils convoitaient pour eux-mêmes.

H. — Mais si les Français avaient été vainqueurs, n'auraient-ils pas pris davantage encore aux ouvriers anglais?

Moi. — Je ne crois pas; car dans ce cas, les ouvriers anglais seraient morts de faim; et alors la conquête française aurait ruiné les Français, tout comme si les chevaux et le bétail anglais étaient morts faute de nourriture suffisante. Si bien qu'en définitive, l'ouvrier anglais, lui, ne se serait pas trouvé plus mal de la conquête; ses maîtres

français n'auraient pu tirer de lui plus que n'en tiraient ses maîtres anglais.

H. — C'est vrai : nous pouvons donc admettre que cette prétention du gouvernement, qu'il protégeait les pauvres (c'est-à-dire les gens utiles) contre les autres pays, ne rimait à rien. C'est tout naturel ; car n'avons-nous pas vu déjà que la fonction du gouvernement était de protéger les riches contre les pauvres ? Mais le gouvernement ne défendait-il pas ses riches contre les autres pays ?

Moi. — Je ne me souviens pas avoir jamais entendu dire que les riches eussent besoin d'être défendus ; on dit en effet que, même lorsque deux nations étaient en guerre, les riches de ces deux pays se livraient entre eux à peu près aux mêmes spéculations que d'ordinaire, allant jusqu'à se vendre des armes qui servaient à tuer leurs propres compatriotes.

H. — En somme, cela revient à dire que, tandis que le prétendu gouvernement de défense de la propriété par les tribunaux signifiait la destruction de la richesse, cette protection des citoyens d'un pays contre ceux d'un autre pays par la guerre ou par la

menace de guerre signifiait sensiblement la même chose.

Moi. – Je ne saurais le nier.

H. – De sorte que le gouvernement existait en réalité avec, pour objet, la destruction de la richesse ?

Moi. – Il le semble. Et pourtant...

H. – Pourtant quoi ?

Moi. – Et pourtant il y avait beaucoup de gens riches dans ce temps-là.

H. – Et vous voyez quelles en étaient les conséquences ?

Moi. – Je le crois... Mais expliquez-vous.

H. – Si le gouvernement détruisait habituellement la richesse, le pays devait être pauvre ?

Moi. – Oui, certainement.

H. – Cependant, au sein de cette pauvreté, les personnes au profit de qui le gouvernement existait exigeaient d'être riches, quoi qu'il advînt ?

Moi. – C'est cela même.

H. – Et qu'arrive-t-il *i-né-vi-ta-ble-ment* si, dans un pays pauvre, un certain nombre de personnes exigent d'être riches aux dépens des autres ?

Moi. – Une pauvreté inouïe pour les autres. Et ainsi toute cette misère était causée par le gouvernement de destruction dont nous avons parlé ?

H. – Non, une telle formule serait inexacte. Le gouvernement lui-même n'était que l'inévitable résultat de la tyrannie gratuite et irréfléchie de cette époque ; ce n'était que le mécanisme de la tyrannie. Aujourd'hui, la tyrannie a pris fin, sa machine n'a plus de raison d'être, nous ne pourrions absolument pas l'utiliser puisque aussi bien, nous sommes libres. Voilà comment, dans le sens que vous donnez à ce mot, nous n'avons pas de gouvernement. Comprenez-vous, à présent ?

Moi. – Oui. Mais je vous poserai encore quelques questions sur la façon dont, étant libres, vous conduisez vos affaires.

H. – Bien volontiers. Allez-y.

Chapitre XII

De l'organisation de la vie

« **E**H BIEN, dis-je, ces “dispositions” dont vous avez parlé et qui remplacent le gouvernement, pourriez-vous me les décrire ?

– Voisin, dit-il, bien que nous ayons bien simplifié notre vie par rapport à ce qu'elle était autrefois, et que nous nous soyons débarrassés de beaucoup de ces conventions et de ces besoins factices qui avaient donné à nos ancêtres de si grands soucis, notre vie cependant demeure trop complexe pour que je puisse vous exposer en détail et verbalement comment nous l'avons organisée ; tout cela, il vous faudra le découvrir vous-même en vivant parmi nous. Il m'est plus facile en réalité de vous dire ce que nous nous

abstenons de faire, que ce que nous faisons positivement.

– Eh bien, donc ? dis-je.

– Voici ce que l'on peut en dire, répondit-il. Voilà cent cinquante ans au bas mot que la vie est plus ou moins pour nous ce qu'elle est aujourd'hui ; qu'une tradition ou qu'un mode de vie se sont imposés à nos habitudes ; et ce mode de vie est devenu pour nous l'habitude d'agir, en définitive, pour le mieux. Il nous est facile de vivre sans nous voler les uns les autres. Il nous serait possible de nous battre et de nous voler, mais cela nous donnerait plus de mal que de nous en abstenir. C'est là, en raccourci, la base de notre vie et de notre bonheur.

– Tandis qu'autrefois, dis-je, on avait beaucoup de mal à vivre sans se battre ni voler. C'est là ce que vous voulez dire, n'est-ce pas, en me montrant le côté négatif de vos avantages ?

– Oui, dit-il. C'était si difficile que ceux-là qui se comportaient habituellement en hommes justes envers leurs voisins étaient portés aux nues comme saints et comme

héros, – et qu'on les regardait avec la plus grande vénération.

– De leur vivant ? dis-je.

– Non, dit-il ; après leur mort.

– Mais à présent, repris-je, vous n'allez pas me dire que personne ne transgresse cette règle de bon voisinage ?

– Évidemment non, dit Hammond, mais lorsque ces transgressions se produisent, tout le monde, y compris le transgresseur, les reconnaît pour ce qu'elles sont : l'erreur d'un ami, non pas l'habituelle façon d'agir d'un être réduit à devenir l'ennemi de la société.

– Je comprends, répondis-je, vous voulez dire que vous n'avez pas chez vous de *classe criminelle* ?

– Comment en aurions-nous ? dit-il. Attendu que nous n'avons pas de classe riche pour faire naître, par l'injustice de l'État, des ennemis de l'État.

– J'avais cru comprendre, dis-je, d'après quelque chose que vous avez mentionné il n'y a pas longtemps, que vous aviez aboli la législation civile ? Est-ce littéralement exact ?

— Elle s'est abolie d'elle-même, mon ami, dit-il. Comme je vous l'ai déjà dit, on maintenait les tribunaux civils pour défendre la propriété privée ; car personne n'a jamais prétendu qu'on pût, par la force brutale, obliger les gens à pratiquer entre eux la justice. Or donc, la propriété privée abolie, toutes les lois et tous les faits qualifiés de crimes et délits qu'elle avait inventés disparurent tout naturellement. Il fallut dès lors traduire le commandement : « Tu ne voleras point », par celui-ci : « Tu travailleras pour mener une vie heureuse ». Est-il besoin de la violence pour faire respecter ce commandement ?

— Eh bien donc, dis-je, c'est chose entendue, et dont je conviens. Mais que dire des actes de violence ? Leur existence (et vous admettez qu'il en existe) ne nécessitera-t-elle pas une législation criminelle ?

— Au sens que vous donnez à ce terme, dit-il, nous n'avons pas non plus de législation criminelle. Considérons de plus près le problème, et voyons d'où proviennent les actes de violence. Parmi ceux-ci, les plus nombreux de beaucoup étaient jadis

l'effet des lois sur la propriété privée, qui ne permettaient qu'à quelques privilégiés la satisfaction de leurs désirs naturels – et de la coercition évidente et généralisée qui résultait de ces lois. Toutes ces causes de violences-là ont disparu. Et de plus, un grand nombre d'actes de violence provenaient de la perversion artificielle des passions sexuelles, laquelle engendrait une jalousie dévorante et d'autres misères du même ordre. Or, si vous les examinez de près, vous découvrirez que ce qu'il y avait à leur origine, c'était principalement l'idée (qu'avait inventée la loi) que la femme était la propriété de l'homme, que ce fût le mari, le père, le frère ou n'importe qui. Cette idée-là a disparu, naturellement, en même temps que la propriété individuelle, ainsi que certaines sottises touchant le "deshonneur" des femmes qui avaient obéi à leurs instincts naturels en dehors des voies légalement admises – lequel n'était, bien entendu, qu'une convention découlant des lois sur la propriété privée.

Une autre cause analogue des actes de violence était la tyrannie qu'exerçait la famille et qui fournit, dans le passé, le sujet

de tant de contes et de romans – conséquence, elle aussi, de la propriété privée. Bien entendu, tout cela a disparu, la famille n'étant plus aujourd'hui maintenue par la contrainte légale ou sociale, mais par la sympathie et l'affection mutuelle de ses membres, dont chacun reste libre d'aller et venir à sa guise. De plus, notre standard de l'honneur et de la considération a bien changé ; le succès qui consiste à rouler son prochain a cessé d'ouvrir le chemin de la gloire, pour toujours, espérons-le. Chacun a la liberté d'exercer au maximum son talent particulier, et tout le monde l'y encourage. Nous avons ainsi éliminé le visage renfrogné de l'envie, que les poètes, non sans raison assurément, ne séparent point de la haine ; c'était là l'origine de bien des malheurs et de bien des ressentiments, lesquels chez des êtres passionnés – c'est-à-dire de tempérament énergique et actif – aboutissaient souvent à des violences. »

Je répondis en riant :

« Si bien que vous revenez à présent sur votre précédente concession et vous dites que la violence n'existe plus parmi vous ?

– Non, dit-il, je ne reviens sur rien du tout; comme je vous l’ai dit, ces choses arrivent parfois. La chaleur du sang a ses égarements. Il se peut qu’un homme en frappe un autre, que celui-ci riposte et que, le pire arrivant, un homicide en résulte. Et puis? Faut-il que nous, ses semblables, nous aggravions le mal? Aurons-nous donc assez médiocre opinion les uns des autres pour croire que le mort crie vengeance, alors que nous savons fort bien que s’il n’avait été que blessé il aurait, lorsque le sang-froid lui serait revenu, et avec lui la faculté de peser toutes les circonstances, pardonné à l’auteur de sa blessure? Ou bien encore, est-ce que la mort du meurtrier ramènera à la vie sa victime et guérira la douleur de ceux qui l’ont perdu?

– Certes, dis-je, mais voyons! la protection de la société n’exige-t-elle pas quelque châtiment?

– Bravo! voisin, dit le vieillard avec quelque chaleur. Cette fois vous avez fait mouche! Ce *châtiment* dont on discourait si judicieusement et qu’on appliquait de façon aussi stupide, qu’était-ce

donc, sinon l'expression de la peur ? Et les gens avaient des raisons d'avoir peur, puisqu'ils, – c'est-à-dire les maîtres de la société, – étaient dans la situation d'une bande armée, au sein d'un pays ennemi. Mais nous, qui vivons parmi des amis, nous n'avons nulle raison de craindre, ni de châtier. Si, par crainte d'un homicide exceptionnel et fortuit, d'un geste brutal fortuit, nous allions solennellement et légalement commettre un homicide et un acte de violence, nous ne serions assurément qu'une société d'êtres lâches et féroces. N'est-ce pas votre avis, voisin ?

– Certes, quand j'envisage la chose sous cet aspect, dis-je.

– Toutefois, comprenez bien, dit le vieillard, que lorsqu'un acte de violence quelconque a été commis, nous attendons du transgresseur qu'il fasse réparation dans toute la mesure de ses moyens ; et il s'y attend lui aussi. Mais là encore, demandez-vous si le fait de supprimer un homme qui céda à un moment de colère ou de folie, ou de lui porter un grave préjudice, constitue un dédommagement pour la communauté.

Ce ne peut être, assurément, qu'une aggravation du mal. »

Je dis :

« Mais supposez que cet homme soit un habitué de la violence – qu'il tue quelqu'un une fois par an, par exemple... »

– Il n'en existe pas d'exemple, dit-il. Dans une société où l'on n'éprouve pas le besoin d'échapper à un châtiment, ni de l'emporter sur la loi, le remords suivra inéluctablement la faute.

– Et les actes de violence de moindre importance, dis-je, comment les traitez-vous ? Car nous n'avons jusqu'ici parlé, je suppose, que des grands drames. »

Hammond répondit :

« Si le coupable n'est ni malade ni fou (auquel cas la contrainte doit s'exercer jusqu'à ce qu'il soit guéri de sa maladie ou de sa démence) il est clair que le chagrin et l'humiliation ne peuvent manquer de suivre le méfait ; et la société se chargera de lui ouvrir les yeux, au cas où il ne s'en rendrait pas compte ; et là encore, quelque sorte d'expiation suivra, pour le moins un acte manifeste de contrition

et d'humilité. Est-il donc si difficile de dire : Voisin, je te demande pardon. Eh bien ! oui, c'est parfois difficile, et c'est justice.

– Et vous pensez que c'est suffisant ? dis-je.

– Oui, dit-il, et d'ailleurs c'est tout ce que nous *pouvons* faire. Si, par surcroît, nous torturons cet homme, nous changerons son chagrin en colère, et la mortification qu'il aurait, en d'autres circonstances, éprouvée pour le mal dont il est, lui, l'auteur, sera emportée par son désir de vengeance pour le mal qu'il aura subi de *notre* fait à nous. Il aura payé le prix fixé par la loi et pourra, en toute tranquillité d'âme « aller et recommencer à pécher ». Allons-nous donc commettre pareille sottise ? Rappelez-vous que Jésus avait fait remise du châtiment légal avant que de dire : « Va et ne pèche plus. » Sans compter que dans une société d'égaux on ne trouverait personne pour exercer le métier de bourreau ou de geôlier, alors que beaucoup sont prêts à jouer le rôle d'infirmiers ou de médecins.

– Et ainsi, dis-je, vous regardez le crime comme une simple maladie spasmodique,

pour laquelle il n'est pas besoin d'un code de législation criminelle?

— Dans une grande mesure, oui, dit-il. Et comme nous sommes, je vous l'ai déjà dit, une race dans l'ensemble saine, il est peu probable que nous souffrions beaucoup de cette maladie-là.

— Fort bien ; vous n'avez ni loi civile, ni loi criminelle. Mais n'avez-vous pas de loi, pour ainsi dire commerciale, pas de réglementation concernant l'échange des denrées ? Car vous ne pouvez pas vous passer d'échanges, même si vous avez aboli la propriété. »

Il dit :

« Nous n'avons pas d'échanges caractérisés entre individus, vous l'avez vu ce matin en faisant vos emplettes ; mais il y a évidemment une réglementation des marchés, qui varie selon les circonstances et qui obéit à la coutume générale. Mais comme elle repose sur le commun accord des intéressés, auquel personne ne peut songer à s'opposer, nous n'avons, là encore, rien prévu pour la sanctionner. C'est pourquoi je ne donne pas à ce règlement le nom de

loi. Avec la loi, qu'elle soit civile ou criminelle, toujours l'exécution suit le jugement, et quelqu'un en souffre obligatoirement. Lorsqu'on voit le juge à son banc, on voit à travers lui, aussi clairement que s'il était en cristal, le policier qui met en prison et le soldat qui tue quelqu'un de bien réel et de bien vivant. De pareilles folies rendraient, n'est-ce pas, le marché bien agréable à fréquenter ?

– Évidemment, dis-je. Cela reviendrait à transformer le marché en un véritable champ de bataille avec ses innombrables victimes, comme la bataille des fusils et des baïonnettes. Et d'après ce que j'ai vu, je suppose que votre marché, gros et petit, s'exerce de telle façon qu'il devient une agréable occupation ?

– Vous ne vous trompez pas, voisin, dit-il. Bien qu'un grand nombre de gens – en réalité, l'immense majorité d'entre nous – seraient malheureux s'ils ne s'occupaient pas à fabriquer effectivement des objets, et des objets qui, entre leurs mains, deviennent de très belles choses, il en reste beaucoup qui, telles les maîtresses

de maison dont je vous ai parlé, font leurs délices du travail d'administration et d'organisation (puisqu'il faut employer les grands mots), j'entends des gens qui aiment à tenir les choses bien en ordre, à éviter le gaspillage, à veiller à ce qu'il n'y ait pas d'encombrement inutile. Ces gens-là sont parfaitement heureux dans ce rôle. D'autant plus qu'ils ont affaire à des faits bien réels, et ne se contentent pas de faire circuler des jetons pour voir quelle part leur reviendra du tribut qu'ils ont le privilège de prélever sur les producteurs utiles : car c'est à cela que s'occupaient autrefois ceux qui se livraient au commerce. Eh bien, qu'allez-vous me demander maintenant ? »

Chapitre XIII

De la politique

« **C**OMMENT vous y prenez-vous pour la politique ? », dis-je.

Hammond répondit en souriant :

« Je suis heureux que vous me posiez, à moi, cette question. Je suis persuadé que n'importe qui vous demanderait de vous expliquer, ou de vous efforcer de le faire, jusqu'à ce que vous soyez dégoûté de poser des questions. Je crois vraiment que je suis le seul homme en Angleterre qui sache ce que vous entendez par là ; et, le sachant, je répondrai très brièvement à votre question en vous disant que nous sommes extrêmement favorisés quant à notre politique – attendu que nous n'en avons pas. Si vous faites jamais un livre de ces conversations, mettez ceci dans un chapitre séparé ;

NOUVELLES DE NULLE PART

en prenant comme modèle le chapitre du bon vieux Horrebow, sur les serpents en Islande.

– Je n’y manquerai pas », dis-je.

Chapitre XIV

Comment on résout certaines questions

« Et, dis-je, quels sont vos rapports avec l'étranger ?

– Je ne ferai pas semblant de ne pas savoir ce que vous voulez dire, répondit-il, mais je puis vous indiquer immédiatement que tout le système de luttes et de rivalités nationales qui joua un si grand rôle dans le “gouvernement” du monde civilisé a disparu en même temps que l'inégalité d'homme à homme à l'intérieur des sociétés.

– Cela ne rend-il pas le monde bien ennuyeux ? dis-je.

– Et pourquoi ? dit le vieillard.

– Cette oblitération de la diversité des peuples, dis-je.

– Sottise ! répondit-il d'un ton sec. Passez la mer, et rendez-vous compte. La variété ne

vous manquera pas : paysages, architecture, nourriture, distractions, tout varie. Les hommes et les femmes varient par l'aspect physique, comme par leurs habitudes d'esprit ; et les costumes varient bien plus qu'ils ne le faisaient à l'époque commerciale. En quoi ajouterait-on à cette diversité ou dissiperait-on l'ennui, en contraignant certaines familles ou tribus, souvent hétérogènes et disparates, à s'unir pour former artificiellement et automatiquement des groupes, en appelant ces groupes des nations, et en stimulant le patriotisme de celles-ci, autrement dit les préjugés de la sottise et de l'envie.

— Ma foi, je n'en sais rien, dis-je.

— Bravo ! dit gaiement Hammond. Vous n'aurez aucune peine à comprendre que, maintenant que nous sommes débarrassés de ces sottises, nous nous rendons compte clairement que cette diversité même des races différentes qui composent le monde peut les rendre utiles et attrayantes l'une à l'autre, sans qu'elles désirent le moins du monde se voler ce qu'elles ont : nous sommes tous engagés dans la même entreprise, qui est de tirer le meilleur parti

possible de notre vie. Et je dois vous dire que, quels que soient les dissentiments et les malentendus qui s'élèvent, c'est rarement entre gens de races différentes ; il s'ensuit qu'étant moins déraisonnables, il est d'autant plus facile d'y mettre fin.

— Fort bien, dis-je, mais ces questions de politique ; ces différences d'opinion d'ordre général qui s'élèvent au sein d'une même communauté ? Allez-vous affirmer qu'il n'y en a pas ?

— Pas le moins du monde, répondit-il d'un ton un peu sec ; ce que je dis, c'est que les différences d'opinion de questions bien réelles et concrètes n'ont pas fatalement pour conséquence, et n'ont pas chez nous pour effet, de fixer les gens dans des partis qu'oppose une hostilité permanente, avec des théories différentes sur la constitution de l'univers et la marche du temps. N'est-ce pas là ce que signifiait la politique ?

— Hum ! dis-je ; ma foi, je n'en suis pas tellement sûr.

— Je vous entends, voisin, dit-il. Ils faisaient semblant, sans plus, d'avoir ces sérieuses différences d'opinion. Car si elles

avaient vraiment existé, ils n'auraient rien pu faire en commun dans la vie de tous les jours : manger les uns avec les autres, acheter et vendre les uns aux autres, spéculer les uns avec les autres, s'entendre pour voler d'autres gens. Il leur aurait fallu se battre toutes les fois qu'ils se trouvaient ensemble, ce qui n'aurait nullement fait leur affaire. Non. Le jeu des maîtres de la politique était, par la cajolerie ou par la force, de faire payer au public le luxe et les excitants plaisirs de quelques coteries d'arrivistes : ce à quoi suffisait amplement ce simple semblant d'une sérieuse différence d'opinion, que démentaient toutes les actions de leur vie. En quoi tout cela nous intéresse-t-il ?

— Ma foi, dis-je, en rien, j'espère. Mais j'ai bien peur... Bref, on m'a dit que la lutte politique découlait inévitablement de la nature humaine.

— La nature humaine ? s'écria le vieux avec vivacité. Quelle nature humaine ? La nature humaine des miséreux, des esclaves, des marchands d'esclaves, ou la nature humaine d'êtres libres et prospères ? Laquelle ? Allons, je vous écoute !

– Ma foi, dis-je, j’imagine que les circonstances doivent faire une différence dans le comportement des gens, en cette affaire.

– Je crois bien, dit-il. En tout cas, l’expérience le prouve. Parmi nous, nos différends ont trait aux tâches que nous avons à remplir, aux événements passagers qui s’y rapportent, et ils ne sauraient opposer les hommes de façon permanente. En général, les résultats immédiats montrent quelle opinion est la bonne sur un sujet déterminé ; il s’agit là de faits, non d’hypothèses. Par exemple, il est évident qu’il ne serait guère possible de monter un parti politique sur la question de savoir si la fenaison dans telle ou telle région commencera cette semaine ou la semaine prochaine, lorsque tout le monde s’accorde à dire qu’il faut qu’elle commence au plus tard dans quinze jours et que n’importe qui peut lui-même aller dans les champs se rendre compte si la récolte est assez avancée pour être coupée.

– Et, dis-je, vous réglez tous ces différends, grands et petits, conformément à la volonté de la majorité, j’imagine.

– Certainement, dit-il. Quelle autre méthode pourrions-nous employer ? Dans les questions d'ordre strictement personnel, voyez-vous, et qui ne mettent pas en jeu la prospérité de la communauté – comment un homme doit s'habiller, ce qu'il doit manger et boire, écrire et lire, etc. –, il ne peut exister aucun désaccord d'opinion et chacun fait ce qui lui plaît. Mais quand l'affaire intéresse l'ensemble de la communauté, et que ce qui est fait ou n'est pas fait a des répercussions sur tous ses membres, la majorité doit l'emporter ; à moins que la minorité ne prenne les armes et ne démontre par la force qu'elle constitue la majorité réelle et effective ; cela, toutefois, dans une société d'hommes libres et égaux, n'a guère de chances de se produire ; car, dans une communauté de cette sorte, la majorité apparente est effectivement la majorité réelle, et les autres, je vous l'ai déjà laissé entendre, le savent trop bien pour faire de l'obstruction par simple entêtement ; d'autant plus que les occasions ne leur ont pas manqué de faire valoir leur point de vue.

– Comment vous y prenez-vous pour cela ? dis-je.

– Eh bien, dit-il, prenons une de nos unités administratives, commune, quartier ou paroisse (ces trois termes sont en usage, impliquant aujourd’hui très peu de réelle différence entre les choses qu’ils représentent, bien qu’il fût un temps où cette différence était grande). Dans ce district, comme vous diriez, quelques voisins pensent que quelque chose est à faire ou à supprimer ; un nouvel hôtel de ville à construire, des maisons incommodes à démolir, ou bien, mettons, un pont de pierre à substituer à quelque vilain vieux pont en fer – vous avez là dans le même exemple quelque chose à faire et quelque chose à supprimer. Eh bien, à la première assemblée ordinaire des habitants, ou *Mote*, comme nous disons, selon l’ancien langage en usage avant l’ère de la bureaucratie, un habitant propose la transformation ; et, bien entendu, si tout le monde est d’accord, la discussion ne va pas plus loin sauf en ce qui concerne les détails. De même, si personne ne soutient la proposition – ou n’appuie la motion, disait-on

autrefois —, l'affaire est abandonnée provisoirement; mais cela n'a guère de chance de se produire parmi des gens raisonnables cependant, car celui qui fait la proposition n'aura pas manqué d'en entretenir quelques autres personnes avant la réunion. Mais en admettant que l'affaire ait été proposée et la motion appuyée, si quelques-uns des habitants désapprouvent, s'ils estiment que le méchant pont de fer peut encore servir un peu et s'ils ne veulent pas se donner l'embarras d'en construire un autre pour le moment, on ne passe pas au vote cette fois-là, mais on renvoie le débat officiel jusqu'à la suivante assemblée; et cependant les arguments pour et contre circulent, certains d'entre eux sont imprimés, si bien que tout le monde est au courant; et quand l'assemblée se réunit à nouveau, il y a une discussion en règle, enfin suivie d'un vote à mains levées. Si les deux partis se tiennent de près, la question est une fois de plus ajournée pour plus ample discussion; si le vote est net, on demande à la minorité si elle consent à se rallier à l'opinion générale, ce qui souvent, que dis-je? ce

qui le plus communément est le cas. Si elle refuse, la question est mise en discussion une troisième fois, et si alors la minorité n'a pas augmenté de façon appréciable, elle se rallie invariablement ; quoique je crois bien me rappeler qu'il existe une loi à demi oubliée, d'après laquelle elle peut pousser plus loin encore l'affaire : mais je vous l'ai dit, ce qui toujours arrive, c'est qu'elle se laisse convaincre, non pas peut-être de la fausseté de son opinion, mais de l'impossibilité qu'il y a de la faire adopter par la communauté, soit par la persuasion, soit par la force.

– Tout cela est bel et bon, dis-je. Mais qu'arrive-t-il si la majorité reste faible ?

– En principe, et selon la règle qui prévaut en ces occasions, la question doit être alors abandonnée, et la majorité, se trouvant faible à ce point, doit se résoudre à accepter le *statu quo*. Mais je dois dire qu'en fait la minorité exige très rarement l'application de cette règle, et qu'elle cède généralement à l'amiable.

– Mais savez-vous, dis-je, qu'il y a dans tout cela quelque chose qui ressemble fort

à la démocratie ; moi qui croyais que la démocratie passait pour être à l'article de la mort, il y a de nombreuses, très nombreuses années ! »

Les yeux du vieux se mirent à pétiller :

« Je vous accorde que nos méthodes ont cet inconvénient. Mais que faire ? Nous ne pouvons pas trouver une seule personne, je dis bien une seule, parmi nous, pour se plaindre de ne pouvoir l'emporter sur l'ensemble de la communauté, étant donné qu'évidemment ce privilège ne peut pas être accordé à tout le monde. Que faire, en vérité ?

– Ma foi, dis-je, je ne sais pas. »

Et lui :

« Voici les seules alternatives que je puisse imaginer à nos méthodes. En premier lieu, que nous désignions ou que nous réussissions à produire une catégorie d'êtres supérieurs, capables de juger en tout, sans consulter leur prochain ; bref, que nous nous donnions ce qu'on appelait une aristocratie de l'intelligence. Ou alors, qu'afin de sauvegarder l'indépendance de la volonté individuelle, nous en revenions à

un système de propriété individuelle, avec des esclaves et des maîtres d'esclaves. Que pensez-vous de ces deux expédients ?

– Ma foi, dis-je, il existe bien une troisième possibilité, – à savoir que chaque individu demeure complètement indépendant de tous les autres et que la tyrannie de la société soit ainsi abolie. »

Il me regarda fixement pendant une seconde ou deux, puis éclata de rire de tout son cœur ; et j'avoue que j'en fis autant. Quand il se fut ressaisi, il acquiesça de la tête et dit :

« Oui, oui, je suis entièrement d'accord, nous le sommes tous... »

– Oui, dis-je ; et puis, votre système ne pèse pas indûment sur la minorité : prenez en effet votre exemple du pont, personne n'est obligé d'y travailler s'il n'est pas d'avis qu'on doive le construire. Du moins, je l'imagine. »

Il sourit et dit :

« Bien dit, encore que ce soit le point de vue d'un indigène d'une autre planète. Si ce membre de la minorité se trouve véritablement blessé dans ses sentiments, il

peut évidemment se consoler en refusant de coopérer à la construction du pont. Mais, mon cher voisin, ce n'est pas là un baume très efficace pour la blessure causée par la "tyrannie de la majorité" dans notre société; en effet, toute œuvre qu'on y accomplit est, soit profitable, soit préjudiciable à tous les membres de cette société. Notre homme tirera profit de la construction du pont si c'est une bonne chose – il en souffrira dans le cas contraire –, qu'il contribue ou non à l'opération; et en attendant il rend service aux constructeurs par son travail, quel que soit celui-ci. En fait, je ne vois pas pour lui d'autre ressource que de se donner le plaisir de constater: "Je vous l'avais bien dit", s'il s'avère qu'on a eu tort de construire le pont et que celui-ci lui porte préjudice; et s'il en tire profit, il lui faudra souffrir en silence. Quelle terrible tyrannie que notre Communisme, n'est-ce pas? Souvent, au temps jadis, on mettait les gens en garde contre ces malheurs, – au temps où pour chaque individu bien nourri, satisfait, on voyait un millier de malheureux mourant de faim. Tandis que

COMMENT ON RÉSOUT CERTAINES QUESTIONS

nous, nous vivons gras et roses et contents de cette tyrannie ; tyrannie, qu'à vrai dire aucun microscope de ma connaissance ne saurait révéler. N'ayez crainte, ami ; nous n'allons pas nous créer des ennuis en baptisant de toutes sortes de noms péjoratifs dont nous avons oublié jusqu'à la signification, la paix, l'abondance, et le bonheur dont nous jouissons. »

Il resta quelque temps à rêver, puis il se secoua et me dit :

« Plus de questions à poser, mon cher hôte ? Car voici qu'avec tous mes bavardages, la matinée s'avance. »

Chapitre XV

*De l'absence d'émulation
dans une société communiste*

« **O**UI, dis-je, je m'attendais à voir paraître Dick et Clara d'un moment à l'autre ; mais ai-je le temps de vous poser juste une question ou deux avant qu'ils arrivent ?

– Essayez, mon cher voisin, essayez, dit le vieil Hammond. Plus en effet vous me questionnez, et plus je suis content ; et de toute façon, s'ils arrivent et me trouvent au milieu d'une réponse, ils n'auront qu'à s'asseoir tranquillement et à faire semblant de m'écouter jusqu'à ce que j'aie fini. Cela ne leur fera pas de mal ; ils ne s'ennuieront nullement à rester assis côte à côte, et à se sentir ainsi près l'un de l'autre. »

Je souris comme il convenait de le faire, et dis :

« Fort bien donc ; je continuerai à parler sans faire attention à eux lorsqu'ils entreront. Ainsi donc, voici ce que je voulais vous demander : comment obtenez-vous des gens qu'ils travaillent si vous n'offrez pas de récompense au travail, et surtout qu'ils travaillent avec énergie ?

– Pas de récompense du travail ? dit Hammond gravement. La récompense du travail est la vie. N'est-ce pas suffisant ?

– Mais pas de récompense pour le travail particulièrement bien fait, dis-je.

– Une ample récompense, dit-il, celle de l'acte de création. Le prix que reçoit Dieu lui-même, aurait-on dit autrefois. Si vous vous mettez à demander qu'on vous paie le plaisir de la création, car c'est bien là ce que signifie la bonne qualité du travail, on vous verra bientôt envoyer la facture pour les enfants que vous aurez engendrés.

– Oui, dis-je, mais le XIX^e siècle dirait que l'homme est naturellement porté à engendrer des enfants, et naturellement porté à ne pas travailler.

– Oui, oui, dit-il, je connais l’antienne ; c’est d’ailleurs absolument faux et pour nous, en réalité, totalement dénué de sens. Fourier, dont tout le monde se moquait, avait bien mieux compris la question.

– Et pourquoi est-ce pour vous dénué de sens ? » dis-je.

Il répondit :

« Parce que cela suppose que tout travail est souffrance – et que nous sommes si loin de partager cette idée que, vous avez pu le constater, alors que nous ne manquons aucunement de richesse, on voit se développer parmi nous une sorte de terreur de manquer un jour de travail. C’est d’être privés d’une joie, que nous avons peur, non pas d’être privés d’une souffrance.

– Oui, dis-je, cela ne m’a pas échappé, et là-dessus aussi j’allais vous interroger. Mais en attendant, que prétendiez-vous affirmer au juste en parlant de l’agrément du travail dans votre société ?

– Ceci ; à savoir que *n’importe quel* travail est aujourd’hui agréable ; soit que l’espoir d’un profit sous forme d’honneurs et de prospérité, alors qu’on travaille, provoque un état

de plaisante exaltation, même si l'ouvrage lui-même ne présente aucun attrait ; ou bien encore, parce qu'il est devenu à la longue une agréable *habitude*, comme dans le cas de ce qu'on peut appeler le travail machinal ; et enfin (et ceci s'applique à la plus grande partie de notre travail), parce que l'ouvrage lui-même procure un certain plaisir sensuel et conscient. Autrement dit, ceux qui l'accomplissent sont des artistes.

— Je comprends, répondis-je. Et pouvez-vous me dire maintenant comment vous êtes arrivés à cet heureux état de choses. Car à franchement parler, ce changement entre les présentes conditions et celles du vieux monde me paraît dépasser, en grandeur et en portée, tous les changements que vous m'avez indiqués par ailleurs, concernant les affaires criminelles, la politique, la propriété, le mariage.

— Vous ne vous trompez pas, dit-il. Et, à la vérité, il serait plus juste encore de dire que c'est cette transformation qui a rendu possibles toutes les autres. Quel est l'objet de la Révolution ? À coup sûr, c'est de rendre les gens heureux. La Révolution

ayant atteint ses objectifs, comment empêcher la montée contre-révolutionnaire, sinon en rendant les gens heureux ? Comment ? Peut-on s'attendre à voir le malheur engendrer la paix et la stabilité ? Autant prétendre cueillir des raisins sur un buisson d'épines, des figes sur un chardon ! Et le bonheur est chose impossible sans un heureux labeur quotidien.

– C'est l'évidence même ! dis-je : car j'avais l'impression que le vieux se laissait un peu bien emporter à prêcher. Mais répondez à ma question et dites-moi comment vous avez conquis ce bonheur.

– En quelques mots, dit-il, par l'absence de toute contrainte artificielle et par la liberté accordée à chacun de faire ce qu'il réussit le mieux, tout cela joint au fait que nous savons de quels produits du travail nous avons réellement besoin. À cette connaissance, je dois admettre que nous ne sommes parvenus que lentement et péniblement.

– Poursuivez, dis-je ; donnez-moi de plus amples détails, expliquez davantage. Car ce sujet m'intéresse prodigieusement.

– Fort bien, dit-il, mais pour ce faire, il me faudra vous infliger l'ennui de m'entendre parler un peu du passé. Le contraste est nécessaire pour cette explication. Cela ne vous fait rien ?

– Mais non, mais non », dis-je.

Une fois de plus il se cala commodément dans son fauteuil pour un long discours, et commença :

« Il est clair, d'après tout ce qu'on nous dit et tout ce que nous lisons, qu'au cours de la précédente époque de la civilisation, les hommes étaient entrés dans un cercle vicieux, en ce qui regarde la production des richesses. Étant arrivés à une prodigieuse facilité dans le domaine de la production, dans le but de tirer parti au maximum de cette facilité, ils avaient peu à peu créé (ou plutôt laissé se développer) un système extrêmement compliqué de vente et d'achat qu'on a appelé le Marché-Mondial. Une fois mis en train, ce Marché-Mondial les contraignit à poursuivre la fabrication, en quantités de plus en plus grandes, de ces produits, nécessaires ou non. Et ainsi – tandis que naturellement ils ne pouvaient

se soustraire à la nécessité de fabriquer ce qui leur était vraiment indispensable –, ils inventèrent une chaîne sans fin de besoins factices ou artificiels, lesquels prirent pour eux, sous l'action de la loi d'acier par laquelle était régi le susdit Marché-Mondial, une importance égale aux besoins qui correspondaient réellement aux nécessités de la vie. De cette façon ils se mirent sur le dos, pour le seul plaisir d'alimenter leur misérable système économique, une masse prodigieuse de labeur.

– Oui, et alors ? dis-je.

– Eh bien alors, s'étant eux-mêmes astreints à chanceler sous cet horrible faix d'une production inutile, il leur devint impossible de considérer le travail et ses fruits autrement que d'un point de vue unique, à savoir comme un incessant effort pour consacrer le moins de travail possible à la fabrication de chaque article, tout en fabriquant le plus grand nombre d'articles possible. À cette "diminution du prix de revient", comme on disait alors, tout fut sacrifié : le bonheur de l'ouvrier à son travail, que dis-je, les formes les plus élémentaires

de son bien-être et sa santé même, nourriture, vêtement, habitat, loisir, distractions, éducation – toute sa vie en somme –, ne pesèrent pas, dans la balance, du poids d'un grain de sable, contre cette sinistre nécessité de "réduire le prix de fabrication" des objets dont bon nombre ne valaient pas la peine d'être fabriqués du tout. Bien plus, on nous dit, et nous sommes bien obligés de le croire, tellement les témoignages sont accablants – et même si beaucoup de gens ont peine à y ajouter foi aujourd'hui –, que même les puissants et les riches, les maîtres de ces pauvres diables dont nous avons parlé, consentaient à vivre parmi des spectacles, des bruits et des odeurs qu'il est dans la nature même de l'homme de détester et de fuir, pour permettre à leur richesse d'apporter son aide à cette inégalable folie. En fait, la communauté tout entière se trouvait jetée dans la gueule de ce monstre dévorant, la fabrication à bon marché, que lui imposait le Marché-Mondial.

– Grand Dieu ! dis-je, mais qu'arriva-t-il alors ? Leur adresse et leur habileté à produire ne vinrent-elles pas enfin à bout de ce

chaos de misère ? Et ne réussirent-ils pas à gagner de vitesse les exigences du Marché-Mondial et à s'employer alors à découvrir le moyen de se soustraire à cette affreuse surcharge de travail superflu ? »

Il eut un sourire amer :

« L'ont-ils seulement essayé ? dit-il. Je n'en suis pas sûr. Vous savez que selon le vieil adage, le bousier s'habitue à sa bouse ; et ces gens, qu'ils aient aimé ou non l'odeur de leur bouse, ont certainement continué à y vivre. »

Son opinion de la vie du XIX^e siècle me suffoqua quelque peu. Et je dis mollement :

« Mais l'économie de main-d'œuvre par les machines ?

– Oui-da !... dit-il ; que me contez-vous là ? L'économie de main-d'œuvre par les machines ? Certes elles furent créées en vue d'économiser d'un côté la main-d'œuvre (c'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, la vie des hommes), mais afin de la mieux dépenser – ou plus exactement, gaspiller – à d'autres tâches probablement inutiles. Ami, toutes ces

inventions pour réduire la main-d'œuvre n'ont abouti qu'à accroître le fardeau du travailleur. L'appétit du Marché-Mondial augmentait à mesure qu'on l'alimentait. Les pays qui se trouvaient dans le cercle de la "civilisation" – autrement dit de la misère organisée – regorgeaient de camelote, et la contrainte et le mensonge étaient libéralement employés pour "ouvrir au commerce" les pays qui n'étaient pas pris dans le circuit. Le procédé, qui consistait à "ouvrir au commerce" ces pays, peut paraître étrange à quiconque a lu les déclarations des hommes de ce temps, sans être au courant de leurs pratiques. Et peut-être nous montre-t-il, sous son jour le plus déplaisant, la grande tare du XIX^e siècle, c'est-à-dire la pratique de l'hypocrisie et de la fausse vertu pour esquiver la responsabilité d'une férocité exercée par personnes interposées. Lorsque le marché du monde civilisé convoitait un pays qui n'était pas encore tombé entre ses griffes, on trouvait un prétexte qui ne trompait personne : la nécessité de supprimer une forme d'esclavage différente de l'esclavage commercial,

et moins cruelle, de répandre une religion à laquelle ses promoteurs eux-mêmes avaient cessé de croire, de venir au secours de quelque individu de sac et de corde, ou de quelque forcené que ses méfaits avaient mis en difficulté parmi les indigènes d'un pays "barbare" – bref, tout était bon qui pouvait servir. Et alors, on allait chercher et on achetait quelque hardi aventurier, ignorant et sans scrupules (il n'était pas difficile d'en trouver en ces jours de compétition), pour aller "ouvrir un marché" en détruisant la structure sociale traditionnelle qui pouvait exister dans le pays condamné, et en tuant tout ce qui pouvait s'y trouver de joie et de loisirs. Il imposait aux indigènes l'acquisition d'articles dont ils n'avaient nul besoin et s'emparait de leurs produits naturels "en échange" – selon le terme qui désignait cette forme particulière d'escroquerie –, et par là "créait de nouveaux besoins" pour la satisfaction desquels (autrement dit pour obtenir de leurs nouveaux maîtres l'autorisation de vivre) les malheureuses populations sans défense devaient se vendre et se soumettre à l'esclavage d'un labueur

sans issue afin de gagner de quoi acheter les inutilités de la “civilisation”. Ah ! dit le vieillard en montrant du doigt le musée, j’ai lu là-dedans des livres et des journaux qui relataient d’étranges histoires, en vérité, sur les procédés de la civilisation (ou de la misère organisée), à l’égard des “non-civilisés” ; depuis le jour où le gouvernement britannique envoya délibérément des couvertures contaminées de petite vérole comme présents de choix à des tribus de Peaux-Rouges qui le gênaient, jusqu’à celui où l’Afrique fut infestée par un homme du nom de Stanley qui...

– Je vous demande pardon, dis-je, mais, vous le savez, le temps presse ; et je voudrais, autant que possible, ne pas m’écarter de notre sujet ; je voudrais dès maintenant vous demander, à propos de ces articles fabriqués pour le Marché Mondial, quelle était leur qualité ? Ces gens qui s’entendaient si bien à la fabrication, j’imagine qu’ils fabriquaient convenablement ?

– La qualité ? dit le vieillard d’un ton bourru, car il ressentait quelque mauvaise humeur d’avoir été brusquement

interrompu dans son récit, comment pouvaient-ils accorder la moindre attention à des vétilles d'aussi peu d'importance que la qualité des marchandises qu'ils vendaient ? Les meilleures étaient d'une assez basse moyenne, et les plus mauvaises étaient, de toute évidence, des pis-allers destinés à remplacer les objets demandés, et dont personne ne se serait accommodé s'il avait été possible d'obtenir autre chose. C'était à l'époque une plaisanterie courante que les marchandises étaient faites pour la vente et non pas pour l'usage, plaisanterie que, vous qui venez d'une autre planète, vous comprendrez peut-être, mais qui resterait lettre morte pour notre population.

– Comment ! dis-je. Ne savaient-ils rien faire de bien ?

– Oh ! que si ! dit-il ; il y avait une catégorie de marchandises qu'ils fabriquaient à la perfection et c'était la catégorie de machines qui servaient à fabriquer les objets. Elles étaient en général d'une parfaite exécution et admirablement adaptées à leurs fins. Si bien qu'on peut dire sans injustice que le grand titre de gloire

du XIX^e siècle est d'avoir fabriqué des machines qui étaient des merveilles d'invention, d'habileté et de patience, et qu'on utilisait pour produire d'énormes quantités d'indigne camelote. À vrai dire, les propriétaires des machines ne considéraient rien de ce qu'ils fabriquaient comme des produits de consommation, mais seulement comme le moyen d'assurer leur propre enrichissement. Et bien entendu l'unique critérium qu'on admettait pour l'utilité des produits était de savoir s'ils trouveraient des acheteurs – gens de bon sens ou non, peu importait.

– Et la population s'en accommodait ? dis-je.

– Pendant quelque temps, dit-il.

– Et alors ?

– Et alors, la culbute, dit le vieillard en souriant, et le XIX^e siècle se vit dans la situation d'un homme à qui on aurait enlevé ses vêtements pendant qu'il se baignait et qui devait maintenant traverser tout nu la ville.

– Vous êtes bien dur, dis-je, pour ce malheureux XIX^e siècle.

– Naturellement, dit-il, je le connais si bien.»

Il garda le silence pendant quelques instants, puis reprit :

« Il existe là-dessus, dans notre famille, certaines traditions, que dis-je ? des histoires authentiques : mon grand-père fut une de ses victimes. Si vous êtes un peu au courant, vous comprendrez ce qu'il a souffert, quand je vous aurai dit qu'il était, en ce temps-là, un artiste authentique, un homme de génie et un révolutionnaire.

– Je crois comprendre, dis-je, mais maintenant, vous avez, semble-t-il renversé la vapeur ?

– Dans une grande mesure, dit-il. Les choses que nous fabriquons, c'est parce qu'elles répondent à un besoin : chacun fabrique pour l'usage de ses voisins, comme il le ferait pour le sien propre, et non pas pour un vague marché dont il ignore tout et qui lui échappe : comme il n'y a ni vente ni achat, ce serait pure folie que de faire des objets pour le cas où l'on pourrait les demander ; car on ne peut plus *forcer* personne à les acheter. Ainsi tout ce qu'on

fabrique est de bonne qualité et parfaitement adapté à ses fins. Rien ne *pouvant* être fait qui n'est pas authentiquement destiné à servir, on ne fabrique plus aucun objet de qualité inférieure. Par ailleurs, nous l'avons vu, nous nous sommes rendu compte de nos besoins et notre production se réduit ainsi à ces besoins ; comme rien ne nous oblige à fabriquer d'immenses quantités de choses inutiles, nous disposons du temps et des ressources qui nous permettent de prendre en considération le plaisir que nous procure la fabrication. Tout ouvrage qu'il serait fastidieux de faire à la main est exécuté par des machines extrêmement perfectionnées ; et pour tout ouvrage qu'il est agréable de faire à la main, on se passe des machines. Il n'est pas difficile de découvrir quelles occupations correspondent aux dispositions de chacun ; de sorte que nul n'est sacrifié aux besoins d'un autre. De temps en temps, lorsque nous avons reconnu que quelque ouvrage était trop désagréable et trop difficile à faire, nous y avons renoncé et nous nous sommes passés du produit de ce travail. Vous voyez bien maintenant que,

dans ces conditions, tout le travail que nous fournissons est un exercice plus ou moins attrayant de l'esprit et du corps ; de sorte que, au lieu de l'éviter, tout le monde le recherche ; et que, l'habileté s'étant développée d'une génération à l'autre, chaque ouvrage est devenu si facile qu'on a l'impression de travailler moins alors que probablement on produit davantage. J'imagine que c'est là l'explication de cette crainte à laquelle j'ai fait allusion il y a quelques instants, d'une raréfaction possible du travail disponible, crainte que vous avez peut-être déjà constatée, sentiment qui va croissant, et cela depuis une vingtaine d'années.

– Mais croyez-vous, dis-je, qu'il y ait à craindre parmi vous une pénurie de travail ?

– Non, répondit-il, et je vais vous dire pourquoi. Il appartient à chacun de rendre son occupation de plus en plus attrayante, ce qui, bien entendu, tend à élever l'idéal de perfection – car il n'est agréable à personne de sortir un article qui ne lui fasse point honneur – et ainsi à rendre la production moins hâtive ; et le nombre des choses

qu'on peut traiter comme des œuvres d'art est si grand que cela seul procure du travail à une foule de gens de talent. Par ailleurs, si l'art est inépuisable, la science ne l'est pas moins ; et bien qu'elle ne soit plus la seule occupation innocente qu'on estime digne d'employer les jours d'un être intelligent, comme on le croyait autrefois, il y a cependant, et il y aura toujours j'imagine, un grand nombre de gens qu'exaltent les occasions qu'elle offre de triompher des difficultés, et qui, pour cette raison, la préfèrent à tout. De plus, à mesure qu'une somme de plus en plus grande d'agrément se trouvera introduite dans le travail, j'ai idée que nous entreprendrons des métiers qui produisent des objets désirables mais auxquels nous avons renoncé parce que nous ne pouvions pas les exercer avec plaisir. En outre, je crois que c'est seulement dans certaines parties de l'Europe, aujourd'hui en avance sur le reste du monde, que vous entendrez parler de cette terreur d'une pénurie de travail. Les terres qui étaient autrefois les colonies de la Grande-Bretagne, par exemple, et plus particulièrement l'Amérique – cette

partie surtout de l'Amérique qui constituait autrefois les États-Unis, – sont aujourd'hui et resteront longtemps pour nous une grande ressource. Car ces pays, et comme je vous l'ai dit, plus particulièrement les parties septentrionales de l'Amérique, souffrirent si terriblement et dans toute sa virulence de la civilisation des derniers jours, et devinrent des lieux si horribles à vivre, qu'ils sont maintenant fort en retard pour tout ce qui donne à la vie son attrait. On peut dire à la vérité que depuis plus de cent ans la population du Nord de l'Amérique s'emploie à transformer peu à peu en une demeure habitable un monceau d'ordures nauséabondes ; et il reste fort à faire, étant donné l'étendue du pays.

– Ma foi, dis-je, je suis ravi à la pensée que vous avez devant vous de telles perspectives de bonheur ; mais j'aimerais vous poser quelques questions encore, après quoi ce sera tout pour aujourd'hui. »

Chapitre XVI

*Dîner dans la grande salle
du marché de Bloomsbury*

COMME je prononçais ces mots, j'entendis un bruit de pas à la porte ; le loquet s'ouvrit, et nos deux amoureux entrèrent, si beaux l'un et l'autre qu'on ne ressentait aucune gêne au spectacle de leur amour, qu'ils ne faisaient d'ailleurs aucun effort pour dissimuler ; car, à la vérité, il semblait que le monde entier dût être amoureux d'eux. Quant au vieil Hammond, il les contemplait comme un artiste qui viendrait d'achever un tableau presque aussi beau que la vision qu'il en avait eue avant de se mettre à l'ouvrage et il était parfaitement heureux.

« Asseyez-vous, asseyez-vous, jeunes gens, dit-il. Notre hôte que voici a encore quelques questions à me poser.

– Or bien, je n'en doute pas, dit Dick. Il n'y a guère que trois heures et demie que vous êtes ensemble ; et on ne peut espérer raconter l'histoire de deux siècles en trois heures et demie ; sans compter que, pour autant que je sache, vous avez fort bien pu vous égarer parmi les sentiers de la géographie et de la technique artisanale.

– Pour ce qui est du bruit, cher aïeul, dit Clara, celui de la cloche du dîner ne va pas tarder à vous interrompre ; ce sera, je le soupçonne, une bien douce musique aux oreilles de notre hôte qui, paraît-il, a pris son petit déjeuner de bonne heure et qui a probablement eu, hier, une journée fatigante.

– Ma foi, dis-je, à vous en entendre parler, je commence à m'en rendre compte ; je me suis nourri, tout ce temps, d'étonnements ; mais oui, parfaitement », dis-je en la voyant sourire, de la plus charmante façon.

Mais à ce moment, de quelque tour qui se dressait haut vers le ciel, nous parvint le son d'un carillon argentin, qui jouait une douce et claire mélodie, laquelle rappela à mes oreilles inhabituées le chant du premier merle au printemps et fit affluer à

mon esprit une foule de souvenirs, les uns de jours heureux, d'autres de jours mauvais – mais tous en ce moment transfigurés, mués en un plaisir sans mélange.

« Plus de questions avant le dîner », annonça Clara; et elle me prit par la main comme aurait pu le faire une enfant affectueuse et me conduisit hors de la pièce et de là en bas des escaliers, jusque dans l'avant-cour en laissant aux deux Hammond le soin de nous suivre si bon leur semblait.

Nous arrivâmes sur la place du marché où j'avais déjà une fois passé et où un assez mince filet de gens vêtus avec élégance³ se dirigeait du même côté que nous. Nous entrâmes dans un cloître, et nous nous trouvâmes devant un porche enrichi de moulures et de sculptures magnifiques, où une brune ravissante nous donna à chacun un superbe bouquet de fleurs d'été; puis nous pénétrâmes dans une salle beaucoup plus vaste que celle de la maison d'hôte de

3. Par ce mot *d'élégance*, j'entends l'élégance d'une broderie persane; non pas celle d'une de nos riches « élégantes » en visite; à laquelle me paraît mieux convenir le terme de « *dame distinguée* » (*N. d. A.*).

Hammersmith, d'une architecture plus recherchée et d'une beauté peut-être plus grande encore. Je ne pouvais sans difficulté détacher mes yeux des peintures murales (car j'estimais qu'il aurait été malséant de dévisager Clara tout le temps – bien qu'elle en valût sans contredit la peine). Je vis d'un seul regard qu'elles empruntaient leurs sujets à l'étrange monde de mythes et de fables de l'ancien temps, lesquels, dans le monde d'hier, n'étaient guère connus que d'une douzaine de personnes. Et quand les deux Hammond vinrent s'asseoir en face de nous, je dis au vieillard en lui montrant la frise :

« Comme c'est bizarre de voir ici de pareils sujets !

– Et pourquoi donc ? dit-il. Je ne vois pas pourquoi cela vous surprendrait ; tout le monde connaît ces contes et ce sont des sujets gracieux et agréables, point trop tragiques pour un lieu où l'on vient surtout manger, boire et se distraire, et cependant mouvementés à souhait. »

Je souris et dit :

« Ma foi, je ne m'attendais guère à trouver ici les histoires des Sept Cygnes, et

du Roi de la montagne d'Or, et du Fidèle Henri non plus que ces fables curieuses et plaisantes que Jacob Grimm a prises à l'enfance du monde et réunies et qui, même de son temps, ne subsistaient plus guère : j'aurais cru qu'aux temps où nous sommes, vous auriez oublié pareils enfantillages. »

Le vieillard sourit et ne dit mot ; mais Dick rougit légèrement et s'écria :

« Que pouvez-vous bien vouloir dire, hôte ? Moi je les trouve très belles, je ne veux pas dire seulement ces peintures, mais ces histoires ; et quand nous étions enfants nous nous imaginions qu'elles continuaient au fond de chaque forêt ou au tournant de chaque ruisseau : toute maison au milieu des champs était pour nous la demeure du roi des Fées. Tu te rappelles, Clara ?

– Oui », dit-elle, et il me parut qu'un léger nuage se répandait sur son beau visage.

Je m'apprêtais à lui parler sur ce même sujet, quand les jolies serveuses arrivèrent toutes souriantes ; et babillant gracieusement ainsi que des bruants au bord d'une rivière, elles se mirent à nous servir notre

dîner. Quant à cela, tout était, de même que pour notre petit déjeuner, préparé et servi avec un raffinement qui prouvait que ceux qui s'en étaient occupés s'y étaient intéressés; mais il n'y avait aucun excès, soit de quantité, soit de recherche; tout était simple encore qu'excellent dans son genre; et on ne nous laissa pas ignorer qu'il ne s'agissait pas là d'un festin, mais seulement d'un repas ordinaire. La verrerie, la vaisselle et l'argenterie paraissaient magnifiques à mes yeux familiarisés qu'ils étaient avec l'art du Moyen Âge; mais un habitué des clubs du XIX^e siècle aurait, j'ose dire, trouvé qu'elles étaient grossières et manquaient de fini; la vaisselle était de simple faïence vernissée, bien que magnifiquement décorée; la seule porcelaine étant à l'occasion une pièce orientale ancienne. De même les verres, malgré leur cachet d'originalité et d'élégance et l'extrême diversité de leurs formes, étaient d'une substance passablement plus bulleuse et plus cornée que les articles qui se trouvaient dans le commerce au XIX^e siècle. Le mobilier et les aménagements de la salle étaient à

l'avenant des ustensiles de table, de formes très belles et richement ornementés, mais sans les qualités de « fini » commercial qu'on trouve chez les menuisiers et les ébénistes de notre temps. Avec cela, une absence totale de ce que le XIX^e siècle appelait « le confort », autrement dit un encombrement de peluche ; de sorte que, même abstraction faite du passionnant intérêt de cette délicieuse journée, jamais je n'avais mangé encore un dîner dans d'aussi agréables conditions.

Le repas fini, et comme nous nous attardions, une bouteille d'excellent bordeaux devant nous, Clara revint sur le sujet des peintures, comme si la question l'avait préoccupée.

Elle leva les yeux vers elles et dit :

« Comment se fait-il que, bien que notre vie soit pour nous, plus que tout, d'un tel intérêt, pourtant, quand des gens se mettent à écrire des poèmes ou à peindre des tableaux, ils traitent si rarement de notre vie moderne ? Ou s'ils le font, pourquoi s'arrangent-ils pour que leurs poèmes et leurs tableaux ressemblent aussi peu que

possible à cette vie ? Est-ce que nous nous trouvons indignes de figurer nous-mêmes dans nos tableaux ? Comment se fait-il que nous trouvions les horribles siècles écoulés si intéressants – en peinture ou en poésie ? »

Le vieil Hammond sourit :

« Cela a toujours été, et j'imagine que cela sera toujours, dit-il ; l'explique qui pourra. Il est vrai qu'au cours de ce XIX^e siècle, qui pratiquait si peu les arts et en discourait si abondamment, on avait une théorie que l'art et la littérature d'imagination devaient traiter de la vie contemporaine ; mais elle ne fut jamais mise en pratique ; car si jamais on affectait de le faire, l'auteur prenait toujours grand soin (comme vient de nous le laisser entendre Clara) de travestir, d'exagérer, d'idéaliser la réalité et d'une manière ou d'une autre, de la rendre méconnaissable ; si bien que, pour ce qui était de la vraisemblance, on aurait tout aussi bien pu s'inspirer du temps des pharaons.

– Mais, voyons, reprit Dick, ce n'est que naturel, à coup sûr, d'aimer à voir ces choses sous un aspect nouveau ; de même que, aux jours de notre enfance nous jouions,

comme je viens de le dire, à être tel ou tel personnage, en tel ou tel endroit; ces peintures et ces poèmes ne font pas autre chose; et pourquoi pas?

– Tu as mis dans le mille, Dick, dit le vieil Hammond : c'est l'enfant qui est en chacun de nous qui donne naissance aux œuvres d'imagination. Quand nous sommes enfants, le temps passe si lentement qu'il nous semble que nous aurons le temps de tout faire.»

Il soupira, puis il sourit et dit :

« Du moins, réjouissons-nous d'avoir retrouvé notre enfance. Je bois aux jours présents!

– À ceux qui sont retombés en enfance... », dis-je à voix basse – puis rougis de ma double grossièreté avec l'espoir qu'il n'avait rien entendu. Je me trompais : il se retourna vers moi en souriant et me dit :

« Mais oui, pourquoi pas? J'espère bien, quant à moi, que cet état durera longtemps; et que la période de maturité heureuse et sage qui lui succédera dans le monde, au cas où cela se produirait, nous amènera à une troisième enfance : en

admettant que notre époque ne soit déjà cela. En attendant, mon ami, sachez que nous sommes trop heureux, individuellement et collectivement, pour nous préoccuper de ce qui doit suivre.

– Ma foi, dit Clara, j'aimerais pour ma part que nous soyons suffisamment intéressants pour figurer dans des livres et des tableaux.»

Dick lui répondit par quelques propos amoureux que je ne puis transcrire ici, puis nous restâmes quelque temps sans parler.

Chapitre XVII

Comment changea le monde

DICK rompit enfin le silence et dit :
« Hôte, pardonnez-nous d'avoir l'esprit un peu lent après dîner. Qu'aimeriez-vous faire ? Voulez-vous que nous sortions Grison et que nous rentrions bien tranquillement à Hammersmith ? Ou bien vous plairait-il de venir entendre avec nous un concert de chant donné par des Gallois, dans une salle pas loin d'ici ? Ou encore voulez-vous que, dans un petit moment, je vous emmène dans la cité où vous pourrez voir quelques spécimens vraiment beaux de notre architecture ? Ou bien – enfin faites votre choix.

– Ma foi, dis-je, je ne suis pas d'ici et je vais vous demander de choisir à ma place. »

En réalité, je ne me souciais nullement qu'on s'occupât de me « distraire » en ce moment. Et j'avais en outre le sentiment que le vieillard, avec cette connaissance qu'il avait du passé, et même cette espèce de sympathie à rebours que produisait en lui la haine virulente qu'il éprouvait à son endroit, me faisaient une sorte de couverture de protection, qui m'abritait du froid glacé de ce monde si entièrement nouveau où je me trouvais, pour ainsi dire, dénudé de toutes mes habitudes de pensées et d'actions. Et je n'avais aucune hâte de me séparer de lui ; sur-le-champ, il vint à mon secours, et dit :

« Un instant, Dick ; il y a une autre personne à consulter que toi-même et que notre hôte, et cette personne, c'est moi. Je ne vais pas me priver du plaisir de sa compagnie en ce moment, d'autant plus que je sais qu'il a encore quelque chose à me demander. Allez donc écouter vos Gallois, allez... Mais auparavant apportez-nous, dans notre coin, une autre bouteille de vin, après quoi, filez aussi vite qu'il vous plaira ; et revenez chercher notre ami pour

le remmener dans les quartiers de l'Ouest, mais ne vous hâtez pas trop. »

Dick acquiesça de la tête en souriant, et nous demeurâmes bientôt seuls, le vieillard et moi, dans la grande salle, le soleil de l'après-midi illuminant doucement le vin rouge de nos longs verres aux formes bizarres. Alors Hammond me dit :

« Y a-t-il quelque chose, dans notre manière de vivre qui vous intrigue particulièrement, maintenant que vous en avez beaucoup entendu parler et que vous avez pu en voir quelque chose ?

– Je crois, dis-je, que ce qui m'intrigue le plus, c'est la façon dont tout cela est arrivé.

– Cela se conçoit, dit-il, tant est grand le changement. Il serait, à la vérité, difficile, sinon impossible de vous raconter toute l'histoire : prise de conscience, mécontentement, trahison, déceptions, ruine, misère et désespoir – ceux qui, parce qu'ils voyaient plus loin que les autres furent les artisans de cette transformation, traversèrent toutes ces phases de la souffrance ; pendant ce temps, sans nul doute, la masse

des gens assistait, sans comprendre, à ce qui se passait, trouvant tout cela aussi absolument naturel que le lever et le coucher du soleil – et dans le fond, ce l'était.

– Dites-moi une chose, si vous le pouvez, dis-je ; la transformation, la “Révolution”, comme on l'appelait, s'est-elle accomplie pacifiquement ?

– Pacifiquement ? dit-il ; quelle sorte de paix connaissaient-ils, ces pauvres êtres ignorants du ^{xix}^e siècle ? Ce fut la guerre du début à la fin : guerre à outrance, jusqu'à ce que l'espérance et la joie vinssent y mettre fin.

– Voulez-vous dire, littéralement, la lutte armée ? dis-je, ou des grèves, des lock-outs et la famine dont on nous avait parlé ?

– Tout, tout cela, dit-il. En fait, l'histoire de cette terrible période qui marque le passage de l'esclavage commercial à la liberté peut être ainsi résumée. Lorsque surgit, tout à la fin du ^{xix}^e siècle, l'espoir de réaliser pour tous les hommes une forme de vie collectiviste, le pouvoir des classes moyennes qui tyrannisaient alors

la société était si disproportionné et si écrasant que presque à tous, et à ceux-là mêmes qui avaient, pour ainsi dire malgré eux et contre toute raison et contre tout jugement, conçu cette espérance, elle apparaissait comme un rêve irréalisable. À tel point que certains parmi les plus éclairés qu'on appelait à cette époque les Socialistes, quoiqu'ils aient fort bien su alors, et même affirmé publiquement, que la seule forme rationnelle de la société était le Communisme intégral (tel que vous le voyez à présent autour de vous) – reculaient cependant devant ce qui leur paraissait être la tâche stérile de prêcher la réalisation d'un rêve de bonheur. En regardant maintenant derrière nous, nous reconnaissons que la principale cause efficiente de cette transformation était une grande aspiration vers la liberté et l'égalité, de même nature, si vous voulez, que la passion irraisonnée de l'amant pour sa maîtresse – une nostalgie du cœur qui repoussait avec dégoût l'existence sans objet et solitaire du citoyen aisé et cultivé d'alors : langage, mon cher ami, qui a aujourd'hui perdu tout son sens,

tant nous sommes loin des terribles réalités dont il était l'expression.

» Or, ces hommes, bien que conscients de ces sentiments, ne mettaient en eux aucune foi comme instruments de transformation. Rien d'étonnant, d'ailleurs, à cela : car tout autour d'eux, leurs yeux ne voyaient que la masse immense des classes opprimées, trop écrasées par la misère dans laquelle elles vivaient, trop accablées sous le poids de l'égoïsme qui naît de la misère, pour être capables de concevoir aucun autre moyen d'y échapper que la voie habituelle qu'imposait le régime d'esclavage sous lequel ils vivaient ; à savoir, ni plus ni moins qu'une chance incertaine de se hisser au-dessus de la masse des opprimés jusqu'à la classe des oppresseurs.

» Et ainsi, tout en sachant que le seul but que pouvaient raisonnablement se fixer ceux qui voulaient améliorer le monde était l'établissement de l'égalité, ils arrivèrent pourtant, dans leur impatience et dans leur désespoir, à se convaincre que, s'ils parvenaient d'une façon ou d'une autre à modifier le mécanisme de la production et

le régime de la propriété de façon que les classes inférieures (car telle était l'odieuse expression en usage) puissent voir apporter quelque allègement à leur servitude, elles seraient alors à même de s'intégrer dans le système et de l'utiliser pour améliorer toujours davantage leur condition, jusqu'à ce qu'enfin le résultat fût une égalité de fait (on aimait beaucoup se servir de ce mot "fait"), les "riches" devant alors payer si cher pour assurer "aux pauvres" une condition acceptable que la richesse cesserait d'être une condition enviable et disparaîtrait peu à peu. Vous me suivez ?

– À peu près, dis-je. Continuez.

– Eh bien, dit le vieil Hammond, puisque vous me suivez, vous constaterez que cette théorie, en tant que théorie, n'était pas tellement déraisonnable ; mais "en fait", ce fut un fiasco.

– Comment cela ?

– Eh bien, parbleu, dit-il, parce que cela revenait à la fabrication de tout un mécanisme par des gens qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient faire faire à cette machine. Dans la mesure où la masse des classes

opprimées se rallia à ce programme d'améliorations, elle le fit pour améliorer, le plus possible, les rations d'esclaves qui lui étaient allouées. Et si ces classes avaient vraiment été incapables de se laisser toucher par cet instinct qui engendrait cette passion de la liberté et de l'égalité déjà indiquée, voici, je crois, ce qui serait arrivé : une certaine portion de la classe ouvrière aurait vu son sort s'améliorer au point qu'il se serait rapproché de celui du bourgeois aisé ; mais au-dessous d'eux il y aurait eu une immense classe d'esclaves extrêmement misérables et pour qui l'esclavage aurait été plus irrémédiable que l'ancien esclavage de classe.

— Et qu'est-ce qui s'y est opposé ? dis-je.

— Mais, dit-il, l'instinct de liberté dont nous avons parlé, précisément. Il est vrai que la classe des esclaves était incapable de concevoir le bonheur de vivre libres. Et pourtant ils parvinrent à se rendre compte (d'ailleurs très vite) qu'ils étaient opprimés par leurs maîtres ; et ils prétendirent, vous pouvez constater dans quelle mesure ils avaient raison, pouvoir se passer d'eux,

bien que sans savoir peut-être exactement comment ; de sorte qu'on aboutit à ceci : que, tout en étant incapables d'escompter le bonheur et la paix d'une existence libre, ils aspirèrent du moins impatiemment au jour de la lutte qu'une vague espérance leur disait devoir leur apporter cette paix.

– Et pourriez-vous me dire d'une façon un peu plus précise ce qui se passa effectivement ? demandai-je, car c'est lui que je trouvais un peu vague en l'occurrence.

– Certes, dit-il. Ce mécanisme de la vie mis au service de gens qui ne savaient pas ce qu'ils exigeraient de lui, et qu'on connaissait alors sous le nom de Socialisme d'État, fut en partie mis en place, bien que de façon très fragmentaire ; mais il ne fonctionna pas sans à-coups ; il rencontrait naturellement à chaque pas la résistance des capitalistes, ce qui n'a rien d'étonnant, car il tendait de plus en plus à renverser le système social que je vous ai décrit, sans rien offrir à sa place de vraiment efficace. Le résultat fut une confusion de plus en plus grande, d'immenses souffrances dans la classe ouvrière, et, par voie de conséquence,

un immense mécontentement. Cela continua longtemps. La puissance des classes supérieures avait diminué en même temps que diminuait leur emprise sur la richesse générale et elles ne pouvaient plus imposer leur volonté par les méthodes d'autorité des anciens jours. Dans cette mesure, les résultats acquis justifiaient le Socialisme d'État. Mais d'autre part, la classe ouvrière était mal organisée et en réalité s'appauvris-sait, malgré les conquêtes (réelles en définitive, elles aussi), qu'elle avait arrachées à ses maîtres. Les choses étaient ainsi en état d'équilibre ; les maîtres ne pouvaient pas réduire leurs esclaves à une complète sujétion, tout en éprouvant peu de difficulté à réprimer quelques faibles émeutes partielles. Les travailleurs contraignaient leurs maîtres à leur accorder des améliorations, réelles ou imaginaires, de leur condition, mais ne réussissaient pas à leur arracher la liberté. Enfin vint la débâcle. Pour vous l'expliquer, il faut que vous compreniez les grands progrès qui avaient été réalisés dans le monde ouvrier, bien que, comme je vous l'ai dit, très peu de chose ait

été fait dans le sens d'une amélioration des conditions de la vie matérielle. »

Je fis l'innocent et demandai :

« Mais dans quel sens ces progrès pouvaient-ils se faire, sinon dans celui de l'amélioration des conditions de vie ?

— En leur donnant, dit-il, le pouvoir d'instaurer un état de choses où les moyens de vivre seraient larges et faciles à acquérir. Ils avaient enfin appris à s'unir après une longue période d'erreurs et de désastres. Les ouvriers avaient maintenant une organisation régulière pour mener la lutte contre leurs maîtres, lutte qui depuis plus d'un demi-siècle était acceptée comme l'inévitable condition du régime moderne du travail et de la production. Cette union avait maintenant pris la forme d'une fédération de toutes ou presque toutes les professions salariées reconnues, et ce fut par son moyen que ces améliorations dans la condition ouvrière avaient été arrachées aux patrons ; et bien qu'il ne fût pas rare de voir les ouvriers prendre part aux émeutes qui se produisaient, surtout aux premiers jours de sa création, ces émeutes ne

constituaient nullement un aspect essentiel de leur tactique ; et à la vérité ils étaient devenus, à l'époque dont je parle, si puissants que dans la plupart des cas il leur suffisait d'une simple menace de "grève" pour obtenir n'importe quelle concession d'ordre secondaire : car on avait renoncé alors à l'absurde tactique des anciens syndicats, de lancer l'ordre de grève pour une partie seulement des ouvriers de telle ou telle industrie – et de les faire vivre pendant la grève grâce aux salaires de ceux qui n'avaient pas cessé le travail. On avait à cette époque un important fonds de secours pour les grèves, et l'on pouvait provoquer momentanément l'arrêt total d'une industrie donnée si on décidait de le faire.

– N'y avait-il pas, dis-je, un sérieux danger qu'il soit fait mauvais usage d'aussi grosses sommes – bref, de tripotage ? »

Le vieil Hammond s'agita, mal à l'aise, sur son fauteuil et dit :

« Bien que tout cela soit arrivé il y a si longtemps maintenant, j'éprouve encore une véritable honte d'avoir à vous dire qu'il y eut là plus qu'un danger ; que ces

exemples de canaillerie furent nombreux ; et qu'à la vérité plus d'une fois tout l'édifice parut se disloquer en conséquence : mais au temps dont je vous parle maintenant, les choses paraissaient si menaçantes et, pour les ouvriers du monde, la nécessité de faire face aux orages qui s'amoncelaient rapidement en raison des récents conflits du travail, apparaissait si clairement que la situation avait provoqué l'extrême gravité de tous les gens capables de raisonner ; avait affermi leur résolution qui rejetait tout ce qui n'était pas l'essentiel ; et semblait à tous ceux qui réfléchissaient, présager une transformation imminente ; pareil milieu était trop dangereux pour de simples traîtres et de simples arrivistes, et l'un après l'autre ceux-ci furent expulsés et pour la plupart allèrent rejoindre les réactionnaires déclarés.

— Et ces améliorations, dis-je, quelles étaient-elles ? Ou plutôt, de quelle nature ?

— Certaines, dit-il, et c'étaient les plus importantes pour les conditions de vie des ouvriers, furent accordées par les patrons

sous la pression directe des ouvriers ; les nouvelles conditions de travail ainsi conquises reposaient seulement sur la coutume et n'étaient sanctionnées par aucune législation. Mais, une fois établies, les patrons n'osèrent plus tenter de revenir sur elles, devant la puissance croissante de la classe ouvrière organisée. D'autres encore étaient autant de pas faits sur la voie du Socialisme d'État ; de celles-ci, les plus importantes sont faciles à résumer en quelques mots. À la fin du XIX^e siècle, un cri s'éleva, qu'il fallait obliger les patrons à diminuer les heures de travail de leurs ouvriers ; ce cri s'enfla rapidement et les patrons durent céder. Mais il était clair, naturellement, qu'à moins d'entraîner l'élévation du prix de l'heure de travail, cette réforme ne serait qu'un leurre et qu'à moins de se sentir contraints, c'est à cela que les patrons s'efforceraient de la réduire. Aussi, à l'issue d'une longue lutte, une autre loi fut-elle votée, qui fixait un salaire minimum dans les industries les plus importantes, laquelle dut, à son tour, être complétée par une loi qui fixait les prix maxima des principales

denrées alors considérées comme indispensables à la vie de l'ouvrier.

– Vous vous rapprochiez dangereusement des lois romaines d'assistance publique, dis-je en souriant, et des distributions de rations de pain au prolétariat.

– C'est ce que beaucoup disaient à l'époque, dit le vieillard d'un ton sec, et c'est depuis longtemps devenu un lieu commun de dire que cet embourbement est l'aboutissement normal et fatal du Socialisme d'État, en admettant qu'il aille jusqu'à son aboutissement normal; ce qui ne fut pas le cas chez nous, comme vous le savez. Toutefois, on ne devait pas s'arrêter à ces questions de minima et de maxima, dont, soit dit en passant, nous avons aujourd'hui reconnu la nécessité d'alors. Le gouvernement, placé dans l'obligation de répondre à la clameur du patronat devant la menace de la destruction du commerce (tout aussi désirable, en réalité – mais ils ne s'en rendaient pas compte –, que l'extinction du choléra à laquelle, heureusement, on est arrivé depuis), se vit contraint d'y répondre par une mesure hostile aux patrons,

l'établissement d'ateliers nationaux et de marchés nationaux pour la fabrication et la vente des produits de première nécessité. L'ensemble de ces mesures eut au moins un résultat, elles étaient en somme de la même nature que les règlements édictés par le gouverneur d'une place assiégée. Mais naturellement, aux yeux des classes privilégiées, la mise en vigueur de ces lois parut marquer l'avènement de la fin du monde.

» Cette opinion n'était pas, au demeurant, sans raison ; la propagation des doctrines communistes, la mise en application partielle du Socialisme d'État, avaient d'abord dérangé, et finalement presque paralysé l'admirable système commercial sous lequel le monde avait si fébrilement vécu, et qui avait réussi à maintenir, pour un petit nombre, une existence consacrée aux plaisirs de la spéculation, et pour beaucoup ou pour la plupart, une vie de misère pure et simple ; sans cesse revenaient les "mauvaises années", comme on les appelait, bien mauvaises en effet pour les esclaves salariés. L'année 1952 fut une des pires de cette époque ; les ouvriers souffrirent

terriblement : les ateliers nationaux, insuffisants et inefficaces, et de plus livrés aux tripotages, furent près de s'effondrer, et une énorme partie de la population fut pour un temps réduite à vivre ouvertement de la "charité publique", comme on disait alors.

» L'Union des Travailleurs suivit la situation avec un mélange d'espoir et d'inquiétude. Elle avait déjà formulé l'ensemble de ses revendications ; alors maintenant par un vote solennel et général de la totalité de ses groupements fédérés, elle exigea qu'une première mesure fût prise en vue de donner satisfaction à ses réclamations : cette mesure aurait abouti directement à remettre toute l'administration des ressources naturelles du pays, ainsi que les machines qui permettaient de les utiliser, entre les mains des syndicats, et à réduire les classes privilégiées au rang de pensionnés qui dépendraient naturellement du bon plaisir des ouvriers. La Résolution, comme on l'appela, et qui reçut une très large publicité dans les journaux de l'époque, était en fait une déclaration de guerre et fut accueillie comme telle

par le patronat. Celui-ci commença désormais ses préparatifs en vue d'une résistance sérieuse contre le « Communisme brutal et féroce de l'époque », selon la formule en cours. Et comme il était encore à beaucoup d'égards très puissant, ou paraissait l'être, il ne renonça pas à l'espoir de reprendre, par la force brutale, une partie de ce qu'il avait perdu, ou peut-être même, en définitive, la totalité. De toutes parts on entendait dire parmi les membres de cette classe que ç'avait été une grande faute de la part des gouvernements successifs de n'avoir pas résisté plus tôt; et les "libéraux" et les "radicaux" (nom qu'on donnait, comme vous le savez peut-être, aux éléments à tendances démocratiques de la classe dirigeante) furent blâmés sévèrement pour avoir amené le monde à cette passe par leur pédantisme intempestif et leur sottise sentimentalité; et un certain Gladstone, ou Gledstein, (probablement d'origine scandinave à en juger par son nom), éminent politicien du XIX^e siècle, fut en l'occurrence tout particulièrement l'objet de cette réprobation.

» Je n'ai guère besoin d'attirer votre attention sur l'absurdité de tout cela. Mais un terrible drame se jouait derrière ces pitreries du parti réactionnaire.

» "Il faut réprimer les appétits insatiables des classes inférieures", "Il faut donner au peuple une leçon" – telles étaient les phrases sacramentelles qui avaient cours parmi les réactionnaires, et qui étaient d'assez mauvais augure. »

Le vieillard s'arrêta pour regarder d'un œil perçant mon visage attentif et étonné ; puis il dit :

« Je sais bien, mon cher hôte, que je me suis servi là de mots et d'expressions que bien peu parmi nous comprendraient sans des explications longues et laborieuses ; et même alors peut-être pas. Mais puisque vous ne vous êtes pas encore endormi, et que je vous parle comme à un être d'une autre planète, je peux me risquer à vous demander si vous m'avez bien suivi jusqu'ici ?

– Oh ! oui, dis-je, je comprends parfaitement : continuez, je vous prie ; une grande partie de ce que vous venez de dire était chez nous des lieux communs – lorsque – lorsque...

– Oui, dit-il gravement, lorsque vous habitiez l'autre planète. Eh bien, maintenant, passons à la débâcle dont je vous ai parlé.

» Pour un motif relativement futile, une grande manifestation fut organisée par les leaders ouvriers à Trafalgar Square (le droit de se réunir sur cette place donnait lieu depuis des années à des chahuteries sans fin). La garde civique bourgeoise (qu'on appelait la police) attaqua ladite manifestation à coups de matraques, selon sa coutume ; un grand nombre de gens furent blessés dans la *mêlée*⁴, dont cinq en tout moururent, soit piétinés sur place, soit des effets du matraquage ; la manifestation fut dispersée, et une centaine de personnes jetées en prison. Une manifestation analogue avait été traitée de la même façon quelques jours auparavant, dans un endroit appelé Manchester, qui a aujourd'hui disparu. Ainsi commença la "leçon". Le pays tout entier entra en effervescence ; des réunions eurent lieu pour tenter d'organiser

4. En français dans le texte. (*N. d. T.*)

sommairement une autre manifestation en réponse aux autorités. Une foule immense s'assembla à Trafalgar Square et dans le voisinage (ce quartier était alors un réseau de rues extrêmement peuplées) – si nombreuse que la police, avec ses matraques, ne pouvait songer à se mesurer avec elle ; il y eut pas mal de coups échangés ; trois ou quatre personnes furent tuées du côté du peuple, et une demi-douzaine de policemen écrasés dans la foule ; les autres se sauvèrent comme ils purent. C'était jusque-là une victoire pour le peuple. Le lendemain, Londres tout entier (rappelez-vous ce qu'était Londres à cette époque) fut dans un état d'extrême agitation. Un grand nombre de riches s'enfuirent à la campagne ; l'exécutif concentra de la troupe mais n'osa pas s'en servir. Quant à la police, il était impossible de la masser tout entière en un lieu donné, car il y avait partout des émeutes ou des menaces d'émeutes. Mais à Manchester, où le peuple était moins courageux ou moins poussé à bout qu'à Londres, plusieurs des chefs populaires furent arrêtés. À Londres, des chefs de la Fédération des

Unions Ouvrières se réunirent en conseil et siégèrent sous le vieux nom révolutionnaire de Comité de Salut Public; mais comme ils n'avaient pas à leur disposition de troupes d'hommes exercées et armés, ils ne tentèrent aucune action offensive et se contentèrent de placarder sur les murs quelques vagues appels aux ouvriers, leur enjoignant de ne pas se laisser fouler aux pieds. Toutefois, ils fixèrent une réunion qui devait avoir lieu à Trafalgar Square, deux semaines, jour pour jour, après l'escarmouche dont je viens de parler.

» Cependant la capitale ne se calmait pas, et toutes affaires y avaient à peu près cessé. Les journaux – qui étaient alors, comme ils avaient toujours été, presque entièrement aux mains du patronat – demandèrent à grands cris au gouvernement de prendre des mesures de répression; on enrôla les citoyens riches dans un corps de police auxiliaire, armée de matraques comme l'autre; parmi ceux-ci beaucoup étaient des jeunes gens vigoureux, bien nourris, pleins de vie, et qui ne manquaient pas de cœur pour se battre; mais le gouvernement n'osa pas faire

appel à eux et il se contenta de se faire voter par le Parlement les pleins pouvoirs, avec la mission d'étouffer toute révolte et de faire venir à Londres des troupes en nombre toujours plus grand. Ainsi s'écoula la semaine qui suivit la grande manifestation; une autre, presque aussi nombreuse eut lieu le dimanche, tout s'y passa en somme pacifiquement, personne n'ayant tenté d'y faire obstacle; et là encore, le peuple cria victoire. Mais le lundi il s'éveilla pour s'apercevoir qu'il avait faim. Au cours des journées précédentes, on avait vu des groupes d'hommes parcourir les rues en demandant (ou, si vous aimez mieux en réclamant) de quoi acheter à manger; et tant par bonté d'âme que par crainte, les gens aisés leur donnèrent sans lésiner. Les autorités paroissiales, elles aussi (je n'ai pas le temps pour le moment de vous expliquer cette expression), donnèrent, bon gré mal gré, ce qu'elles purent de provisions aux gens qui battaient les rues; et le gouvernement, grâce à ses maigres ateliers nationaux, donna lui aussi, à manger à bon nombre d'affamés. En outre plusieurs boulangeries et autres

magasins d'alimentation avaient été dévalisés sans trop de désordres. Tout allait bien jusque-là. Mais le lundi en question, le Comité de Salut Public, craignant d'une part le pillage généralisé et anarchique et d'autre part se sentant enhardi par les hésitations des autorités, envoya une députation munie de charrettes et de tout ce qu'il fallait pour déménager deux ou trois magasins d'alimentation du centre de la ville, en laissant aux gérants de ces magasins des promesses écrites de remboursement; de même, dans les quartiers où ils se sentaient particulièrement forts, ils réquisitionnèrent plusieurs boulangeries et y installèrent leurs hommes pour y travailler au profit du peuple; tout cela avec très peu ou pas de troubles, la police aidant à faire régner l'ordre lors du sac des magasins, comme elle l'aurait fait pour un grand incendie. Mais à ce dernier coup les réactionnaires furent pris de telles craintes, qu'ils résolurent de contraindre l'exécutif à agir. Le lendemain, tous les journaux s'allumaient de cette furie qui naît de la peur et menaçaient de leurs foudres le peuple, le gouvernement, et tous

ceux auxquels ils pouvaient s'en prendre, "si l'ordre n'était pas immédiatement rétabli". Une députation de personnalités influentes du monde des affaires se présenta auprès du gouvernement, disant que si on ne procédait pas immédiatement à l'arrestation des membres du Comité de Salut Public, elle recruterait elle-même un corps de troupes, l'armerait et attaquerait "les incendiaires", comme elle disait.

» Ces gens, accompagnés d'un certain nombre de rédacteurs de journaux, eurent une longue entrevue avec les chefs du gouvernement et deux ou trois chefs militaires, les plus habiles dans leur art que pouvait fournir le pays. Les membres de la députation sortirent de cette entrevue, dit un témoin oculaire de cette époque, souriants et satisfaits, et ne parlant plus de lever une armée anti-populaire, mais le soir même ils quittèrent Londres avec leurs familles, pour leurs résidences de campagne et autres destinations.

» Le lendemain matin, le gouvernement proclama l'état de siège à Londres, chose assez fréquente parmi les gouvernements

absolutistes du Continent, mais inconnue en Angleterre à cette époque. Il promut le plus jeune et le plus capable de ses généraux au commandement de la région visée – un homme qui s'était acquis une certaine réputation dans les honteuses guerres dans lesquelles le pays avait été de temps en temps engagé. Les journaux étaient dans le ravissement et tous les plus ardents parmi les réactionnaires se montrèrent maintenant au premier rang : des gens qui, en temps ordinaire, avaient été obligés de garder leurs opinions pour eux-mêmes ou pour leur cercle d'intimes, mais qui commençaient à entrevoir l'écrasement définitif des tendances socialistes et même démocratiques – lesquelles, disaient-ils, avaient été traitées avec une si folle indulgence depuis soixante ans.

» Mais l'habile général ne prit aucune mesure apparente ; et pourtant, seuls quelques journaux de second ordre le prirent à partie ; les gens avisés en conclurent que quelque chose se tramait. Quant au Comité de Salut Public, quelque idée qu'il se fit de sa position, il s'était maintenant trop engagé

pour reculer ; beaucoup de ses membres, semble-t-il, pensaient que le gouvernement ne ferait rien. Ils continuèrent tranquillement à organiser leur ravitaillement, qui ne consistait à vrai dire qu'en une quantité de vivres insignifiantes ; et aussi, en réponse à la proclamation de l'état de siège, ils armèrent le plus grand nombre d'hommes qu'ils purent dans le quartier où leur force était la plus grande, mais sans essayer de les instruire ni de les organiser, se disant peut-être que, même en mettant les choses au mieux, ils ne pourraient pas en faire des soldats exercés avant d'avoir eu le temps de se retourner. L'habile général, ses soldats et la police n'intervinrent pas le moins du monde dans tout cela ; et le calme se rétablit à Londres cette fin de semaine, bien qu'il y eût dans beaucoup de villes de province des émeutes, qui furent réprimées par les autorités sans grande difficulté. Les plus graves eurent lieu à Glasgow et à Bristol.

» Or donc, le dimanche de la manifestation arriva et une grande foule se rendit en cortège à Trafalgar Square la plupart des membres du Comité parmi elle, entourés de

leur troupe d'hommes armés tant bien que mal. Les rues étaient absolument calmes et paisibles, bien qu'il y eût un grand nombre de spectateurs pour voir défiler le cortège, Trafalgar Square ne montrait aucun corps de police; le peuple l'occupa tranquillement et le meeting commença. Les hommes armés entouraient la tribune principale et il y avait quelques autres gens armés parmi la foule; mais la grande majorité des manifestants étaient sans armes.

» La plupart pensait que le meeting se déroulerait sans incident; mais les membres du Comité avaient appris de sources diverses qu'on allait se livrer contre eux à une attaque; cependant ce n'étaient que de vagues rumeurs, et ils n'avaient aucune idée de ce qui se tramait. Ils ne tardèrent pas à l'apprendre.

» En effet, avant que les rues aux abords de la place se fussent remplies, un corps de troupe se déversa sur le square par l'angle nord-ouest et se rangea le long des maisons qui le bordaient du côté ouest. Le peuple gronda à la vue des habits rouges; les hommes armés du Comité restaient

indécis, ne sachant que faire ; et à la vérité cette nouvelle affluence avait à tel point resserré la foule que, désorganisés comme ils l'étaient, ils n'avaient guère de chances de pouvoir se frayer un chemin parmi elle. À peine s'étaient-ils rendu compte de la présence de leurs ennemis, qu'une autre colonne de soldats, débouchant des rues qui conduisaient à la grande route du Sud descendant vers le palais du Parlement (encore debout aujourd'hui et connu sous le nom de marché au Fumier), ainsi que des quais de la Tamise, s'avancèrent, repoussant la foule en une masse de plus en plus compacte, pour venir finalement s'aligner le long de la face sud de la place. Et alors tous ceux qui pouvaient voir ce qui se passait se rendirent compte qu'ils étaient pris au piège et n'eurent plus qu'à se demander à quelle sauce ils seraient mangés.

» La foule compacte refusait, ou se trouvait dans l'impossibilité, de bouger, sinon sous l'empire d'un paroxysme de terreur, dont on s'apprêtait d'ailleurs à lui fournir l'occasion. Quelques-uns des hommes armés se frayèrent un chemin jusqu'au

premier rang, ou grimpèrent sur le piédestal du monument pour mieux faire face au mur de feu, soustrait encore à leurs regards, qu'ils avaient devant eux ; et à la plupart des gens (il y avait là beaucoup de femmes), il parut que la fin du monde était arrivée, et ils eurent l'impression que ce jour-là était un jour étrangement différent de la veille. "Les soldats ne furent pas plus tôt rangés comme on l'a indiqué, nous raconte un témoin oculaire, qu'un officier à cheval, étincelant sous le soleil, sortit, tout fringant, des rangs du côté sud, et se mit à lire quelque chose sur un papier qu'il tenait à la main ; ce quelque chose, bien peu de gens l'entendirent ; mais on m'a dit par la suite que c'était l'ordre de nous disperser et l'avertissement qu'il avait légalement le droit de tirer sur la foule si elle refusait d'obéir, et qu'il n'hésiterait pas à le faire. La foule prit cela pour une sorte de défi, et une rauque clameur de menace s'éleva ; après quoi il y eut quelques instants d'un silence relatif jusqu'à ce que l'officier fût rentré dans le rang. Je me trouvais en bordure de la foule, près des soldats, dit le

témoin, et je vis amener devant les troupes trois petites machines que je reconnus pour des mitrailleuses. Je m'écriai : 'Couchez-vous, ils vont tirer !' Mais il était à peu près impossible de se coucher, tant la foule était compacte. J'entendis un ordre bref, et me demandai où je serais l'instant d'après ; et alors... Ce fut comme si la terre s'était entrouverte et comme si l'enfer même s'était déchaîné parmi nous. Inutile d'essayer de décrire la scène qui suivit. Des sillons profonds se creusèrent dans la foule épaisse ; le sol se couvrit de morts et de mourants et l'air s'emplit de hurlements et de cris de douleur et d'horreur à tel point qu'il sembla que le monde tout entier n'était plus que mort et massacre. Ceux de nos hommes armés qui n'étaient pas blessés poussèrent une clameur sauvage et ouvrirent sur les soldats un feu dispersé. Un ou deux soldats tombèrent ; et je vis les officiers passer le long des rangs et exhorter les soldats à tirer de nouveau ; mais ceux-ci reçurent les ordres dans un morne silence et laissèrent retomber à terre les crosses de leurs fusils. Seul un sergent courut à une mitrailleuse

et commença à la mettre en action ; mais un grand jeune homme, un officier s'il vous plaît, s'élança des rangs et l'écarta en le prenant au collet ; et les soldats restaient là, immobiles, tandis que la foule, frappée d'horreur et presque entièrement désarmée (car la plupart des hommes armés étaient tombés lors de la première salve), s'écoula peu à peu. On me dit par la suite que les soldats du côté ouest avaient tiré eux aussi et avaient pris part au massacre. Comment je sortis du square, je ne le sais plus guère ; j'allais, ne sentant plus le sol sous mes pieds, tant par l'effet de la rage que par celui de la terreur et du désespoir."

» Ainsi s'exprime notre témoin oculaire. Le nombre des tués du côté du peuple au cours de cette fusillade d'une minute fut énorme ; ce n'était pas facile de le connaître au juste ; mais il fut probablement de un à deux mille. Des soldats, six furent tués net, et une douzaine blessés. »

J'écoutais, tremblant d'émotion. Les yeux du vieillard étincelaient et sa face s'em-pourprait tandis qu'il parlait et me faisait le récit de ce que j'avais souvent pensé qui

pourrait arriver. Et pourtant je m'étonnais de lui voir ressentir pareille ivresse pour ce qui n'avait été qu'une tuerie, et je dis :

« Quelle horreur ! Et j'imagine que cette boucherie mit fin pour cette fois à toute la Révolution.

– Non, non ! s'écria le vieil Hammond. Non ! Elle en fut le commencement. »

Il emplit son verre et le mien, et se levant, s'écria :

« Vidons ce verre à la mémoire de ceux qui sont tombés ce jour-là, car il faudrait, en vérité, trop longtemps pour vous dire tout ce que nous leur devons. »

Je bus ; il se rassit et poursuivit :

« Ce massacre de Trafalgar Square marqua le début de la guerre civile ; toutefois, comme tout événement de cette nature, elle fut lente à mûrir, et les gens se rendirent à peine compte de ce qu'était cette crise à laquelle ils prenaient part. » Si terrible qu'eût été le massacre, et affreux et accablant le premier mouvement de terreur, quand on eut le temps d'y réfléchir ce fut un sentiment de colère plutôt que de peur qui domina ; et cela, bien que les

mesures militaires de l'état de siège fussent maintenant appliquées inflexiblement par l'habile et jeune général. Car si les classes dirigeantes éprouvèrent le lendemain matin, à la nouvelle, un sursaut d'horreur et même d'épouvante, le gouvernement et ses proches partisans sentirent que le vin était maintenant tiré et qu'il fallait le boire. Toutefois, même les plus réactionnaires des journaux capitalistes, à deux exceptions près, frappés de stupeur par l'effroyable nouvelle, se contentèrent de donner un compte-rendu sans commentaires de ce qui s'était passé. Les deux exceptions furent, d'une part, un journal dit "libéral" (c'était la couleur du gouvernement d'alors) qui, après un préambule par lequel il proclamait son inaltérable sympathie pour la cause ouvrière, se mettait en devoir de souligner qu'en période de troubles révolutionnaires il convenait que le gouvernement se montrât juste mais ferme, et que la façon de beaucoup la plus miséricordieuse d'en user avec les malheureux insensés qui s'attaquaient aux fondements mêmes de la société (celle-là même qui

les avait rendus malheureux et insensés) était de les fusiller sur-le-champ, de façon à empêcher les autres de se laisser entraîner dans une situation qui leur ferait courir le risque de se faire fusiller. Bref, il louait l'action résolue du gouvernement comme le *summum* de la sagesse et de la clémence humaines, et se réjouit de voir s'ouvrir l'ère d'une démocratie raisonnable et libérée des tyranniques extravagances du Socialisme.

» L'autre exception fut un journal qui passait pour être l'un des plus violents adversaires de la démocratie, et à juste titre. Mais son rédacteur en chef eut du courage, il parla en son propre nom, et non pas au nom de son journal. En quelques paroles simples et indignées, il invita les gens à se demander ce que valait une société qui devait être défendue par le massacre de citoyens sans armes, et il somma le gouvernement d'abolir l'état de siège et de faire passer en jugement le général et ses officiers qui avaient tiré sur le peuple, sous l'inculpation d'assassinat. Il alla plus loin encore et déclara que, quelles que soient ses opinions quant aux doctrines socialistes, il se

ralliait, pour sa part, à la cause du peuple, jusqu'à ce que le gouvernement ait fait amende honorable pour ses atrocités en se montrant disposé à écouter les revendications d'hommes qui savaient ce qu'ils voulaient et que la décrépitude de la société obligeait à faire valoir ces revendications par n'importe quels moyens.

» Bien entendu, ce rédacteur fut immédiatement arrêté par les autorités militaires; mais ses paroles audacieuses étaient déjà entre les mains du public et produisaient grand effet : si grand, que le gouvernement, après quelques hésitations, supprima l'état de siège; mais en même temps, il renforça l'organisation militaire et la rendit plus rigoureuse. Trois membres du Comité de Salut Public avaient trouvé la mort à Trafalgar Square; les autres se rendirent pour la plupart dans leur salle de séances habituelle, pour y attendre les événements avec calme. Ils y furent arrêtés le lundi matin; et le général, qui n'était rien de plus qu'une machine militaire, les aurait fait fusiller sur-le-champ, si le gouvernement n'avait pas reculé devant la

responsabilité de faire tuer des hommes sans jugement. Il fut question d'abord de les faire comparaître devant une commission spéciale, comme on disait – c'est-à-dire devant une poignée d'hommes qui ne pourraient manquer de les déclarer coupables, dont ce serait la fonction. Mais dans le gouvernement les sueurs froides avaient succédé à la fièvre ; et les prisonniers comparurent devant un jury d'assises. Là, un nouveau coup attendait le gouvernement ; car malgré les recommandations du juge, qui donnait nettement aux jurés la consigne de déclarer les prisonniers coupables, ceux-ci furent acquittés et les jurés assortirent leur verdict d'un additif par lequel ils condamnaient l'action de la soldatesque, comme ayant été selon la curieuse phraséologie de l'époque, "inconsidérée, malheureuse et sans nécessité". Le Comité de Salut Public reprit ses séances et fut désormais le point de ralliement de l'opposition populaire contre le Parlement. Le gouvernement cédait maintenant sur tous les points, et il fit montre de donner satisfaction aux exigences du peuple, bien

qu'il y eût en existence un vaste complot monté par les chefs des deux partis so-disant opposés dans la bataille des factions parlementaires, en vue d'exécuter un *coup d'État*⁵. Dans le public, les gens bien intentionnés furent ravis et crurent que tout danger de guerre civile était maintenant écarté. La victoire du peuple fut célébrée par de formidables meetings, qui se tinrent dans les parcs et un peu partout, à la mémoire des victimes de la grande tuerie.

» Mais les mesures votées pour venir en aide aux ouvriers, bien qu'aux classes supérieures elles parussent ruineusement révolutionnaires, n'étaient pas assez radicales pour assurer au peuple de quoi manger et de quoi mener une vie décente, et durent être complétées par des ordonnances non écrites qui ne pouvaient se réclamer de la légalité. Quoique le gouvernement et le Parlement eussent derrière eux la magistrature, l'armée et "la société", le Comité de Salut Public devenait une force dans le pays et représentait en réalité les classes

5. En français dans le texte. (N. d. T.)

productrices. Il commença à se perfectionner énormément pendant les jours qui suivirent l'acquittement de ses membres. Ses anciens membres avaient manqué de compétence administrative, bien qu'ils fussent, à l'exception d'un petit nombre d'arrivistes et de traîtres, des hommes honnêtes, courageux et dans beaucoup de cas doués d'un talent considérable en d'autres domaines. Mais maintenant que le temps était venu d'une action immédiate, des hommes se révélèrent capables de la mettre en train ; et un nouveau réseau d'associations ouvrières se développa rapidement dans le but exclusif et explicite d'aider à amener le vaisseau de la communauté jusqu'au communisme intégral ; et comme ces groupes prirent également en main pratiquement toute la direction de la lutte ouvrière, ils eurent vite fait de devenir les porte-parole et intermédiaires de l'ensemble des classes laborieuses ; et les industriels des moulins à bénéfices se trouvèrent maintenant impuissants devant cette organisation : si leur comité, à eux, c'est-à-dire le Parlement, ne prenait pas son courage à deux mains pour recommencer

la guerre civile et fusiller de droite et de gauche, ils devraient fatalement céder aux exigences des hommes qu'ils employaient et payer des salaires de plus en plus élevés pour des journées de plus en plus courtes. Toutefois, ils avaient au moins un allié, l'écroulement imminent de tout le système établi sur le Marché-Mondial et son approvisionnement; et cela devint bientôt si évident à tous les yeux, que la bourgeoisie, qu'un accès d'indignation avait un instant portée à condamner l'action du gouvernement dans l'affaire du grand massacre, fit volte-face presque en bloc et somma le gouvernement de prendre des mesures et de mettre fin à la tyrannie des chefs socialistes.

» Sous l'action de ce stimulant, le complot réactionnaire éclata probablement avant maturation complète; mais cette fois le peuple et ses chefs étaient prévenus, et avant que les réactionnaires aient pu se mettre en mouvement, ils avaient pris les dispositions qu'ils jugeaient nécessaires.

» Le gouvernement libéral (de toute évidence à la suite d'une entente avec eux) fut battu par les conservateurs, qui

théoriquement pourtant étaient nettement en minorité. Les représentants des classes populaires à la Chambre ne furent pas sans comprendre ce que cela signifiait, et après avoir fait une tentative pour régler l'affaire par des votes formels à la Chambre des Communes, présentèrent une protestation, se retirèrent et se rendirent en corps au Comité de Salut Public. Et la guerre civile recommença pour tout de bon.

» Et pourtant le premier geste ne fut pas un acte de guerre pur et simple. Le nouveau gouvernement tory, bien que déterminé à agir, n'osa pas rétablir l'état de siège, mais envoya un corps de police et de soldats pour arrêter en bloc le Comité de Salut Public. Celui-ci n'offrit aucune résistance, bien qu'il eût pu aisément le faire, ayant maintenant une troupe considérable d'hommes préparés à toute extrémité. Mais il avait décidé d'essayer d'abord l'emploi d'une arme qu'il jugeait plus puissante que les combats de rues.

» Les membres du Comité se laissèrent tranquillement emmener en prison ; mais ils avaient laissé derrière eux leur âme et

leur organisation. Et, en effet, le mouvement ne dépendait plus d'un centre unique, minutieusement organisé et défendu par toutes sortes d'obstacles et de chicanes, mais d'une énorme masse de gens en complète sympathie avec lui, unis par un réseau serré de centres locaux qu'on avait pourvus de consignes extrêmement simples. Ces consignes furent maintenant exécutées.

» Le lendemain matin, alors que les chefs de la réaction riaient sous cape de l'effet que devait produire sur le public l'annonce de leur coup, dans les journaux – aucun journal ne parut ; et ce ne fut que vers midi qu'un petit nombre de feuilles, ayant à peu près les dimensions des gazettes du ^{xvii}^e siècle, et tirées par la police, les soldats, les rédacteurs et le personnel de salles de rédaction, apparurent çà et là au compte-goutte dans les rues. On se les arracha pour les lire ; mais, à ce moment déjà, leurs nouvelles importantes étaient dépassées, et les gens n'avaient plus besoin qu'on leur dise que la *grève générale* avait commencé. Les trains ne marchaient pas ; le télégraphe n'était pas desservi ; la viande,

le poisson, les légumes amenés au marché durent rester sur le carreau à s'abîmer dans leurs emballages; les milliers de familles de la classe moyenne, qui dépendaient entièrement des travailleurs pour chacun de leurs repas, firent, grâce à leurs membres les plus énergiques, un effort désespéré pour subvenir aux besoins de la journée, et parmi ceux d'entre eux qui surent se libérer de la terreur de ce qui allait se passer, il y en eut, m'a-t-on dit, qui ne furent pas sans apprécier ce pique-nique inattendu – avant-goût des jours à venir où n'importe quel travail deviendrait agréable à faire.

» Ainsi se passa cette première journée, et vers le soir, le gouvernement était affolé. Il n'avait qu'une ressource pour supprimer un mouvement populaire – à savoir, la force brutale; mais il n'avait rien contre quoi il pût utiliser son armée et sa police; aucun groupe en armes n'apparaissait dans les rues; les bureaux de la Fédération Ouvrière étaient transformés, du moins en apparence, en centres de distribution de secours alimentaires aux chômeurs, et, dans ces conditions, on n'osait pas arrêter les

hommes ainsi employés, d'autant plus que, le soir même, des gens des plus respectables eurent recours à ces bureaux et durent avaler, comme assaisonnement à leur souper, la pensée qu'ils avaient reçu l'aumône des révolutionnaires. Le gouvernement massa donc des troupes et des forces de police çà et là – et se tint coi pour cette nuit-là, s'attendant bien à recevoir le lendemain matin quelque manifeste des "rebelles", comme on commençait maintenant à les appeler, et qui leur fournirait l'occasion d'agir d'une manière ou d'une autre. Il fut déçu. Les journaux ordinaires abandonnèrent la lutte ce matin-là, et seul un certain quotidien violemment réactionnaire, (appelé le *Daily Telegraph*), tenta de paraître et, en termes bien sentis, prit à partie les "rebelles" pour la folie et l'ingratitude dont ils faisaient preuve en arrachant les entrailles de leur "mère commune", la Nation anglaise, au profit de quelques agitateurs stipendiés et insatiables, ainsi que les imbéciles qui se laissaient prendre à leurs discours. D'autre part, les journaux socialistes (dont trois seulement, représentant trois tendances

légèrement différentes, étaient publiés à Londres) sortirent regorgeant de copie et très bien imprimés. Le public tout entier se les arracha, s'attendant naturellement, ainsi que le gouvernement, à y trouver un manifeste. Mais on n'y découvrit pas un seul mot se rapportant à la grande affaire. On avait l'impression que leurs rédacteurs en chef avaient raclé leurs fonds de tiroirs pour y trouver des articles qui n'auraient pas été déplacés quarante ans auparavant sous la désignation technique d'articles "d'éducation doctrinale". La plupart étaient des exposés admirables et sans détours des doctrines et de la pratique du Socialisme, écrits à loisir et purs de toute rancune et de toute insulte; ils tombèrent sur le public avec la fraîcheur d'une Fête de Mai, au milieu des soucis et de la terreur du moment; et si les initiés comprirent clairement que cet acte avait dans le jeu qui se jouait le sens d'un défi pur et simple et que c'était l'expression d'une irréductible hostilité contre les maîtres du jour – et quoique les "rebelles" n'aient pas eu en vue d'autre objet, ces articles n'en produisirent pas moins leur

effet comme “articles éducatifs”. Toutefois, le public était soumis en même temps à un autre genre d’éducation d’une irrésistible puissance et qui contribua sans doute de son côté à lui débrouiller les idées.

» Quant au gouvernement, il fut absolument terrifié par cet acte de “boycottage” (mot d’argot d’un usage alors courant pour désigner ces actes d’abstention). Ses desseins devinrent extravagants et incohérents à l’extrême : un moment ses membres étaient partisans de céder provisoirement jusqu’à ce qu’on ait pu tramer un autre complot ; une heure après, c’est tout juste s’ils n’envoyaient pas l’ordre d’arrêter en bloc tous les comités ouvriers ; la suivante, ils étaient sur le point de donner l’ordre à leur jeune et actif général de saisir tout prétexte qui se présenterait pour un nouveau massacre. Mais se rappelant que la troupe, dans cette “bataille” de Trafalgar Square, s’était montrée si démoralisée par le massacre dont elle était l’auteur qu’il avait été impossible de la décider à tirer une seconde salve, ils n’eurent pas l’horrible courage de se livrer à une nouvelle tuerie. Cependant,

les prisonniers, amenés pour la seconde fois devant les juges sous une puissante escorte de soldats, furent pour la seconde fois renvoyés à une audience ultérieure.

» La grève continua ce jour-là encore. Les comités ouvriers furent étendus et secoururent un grand nombre de gens, car ils avaient organisé la production d'une grande quantité de vivres par des hommes de confiance. Nombre de gens aisés se trouvaient maintenant obligés d'y avoir recours. Mais il se produisit un autre fait curieux : une bande de jeunes gens de l'aristocratie s'arma et se mit tout bonnement à marauder le long des rues, prenant, selon leur convenance, ce qu'ils trouvaient à manger ou à emporter, dans les boutiques qui s'étaient risquées à ouvrir. À cette opération ils se livrèrent dans Oxford Street, alors une grande rue pleine de magasins de toutes sortes. Le gouvernement, qui se trouvait être dans un de ses moments d'humeur accommodante, estima que c'était là une belle occasion de faire montre de son impartialité dans le maintien de "l'ordre" : et il voulut faire arrêter ces jeunes aristocrates

affamés ; lesquels, toutefois, surprirent la police par leur vigoureuse résistance si bien que tous, sauf trois d'entre eux, purent s'échapper. Le gouvernement n'obtint pas la réputation d'impartialité qu'il espérait de cette mesure ; car il avait oublié qu'il n'y avait pas de journaux du soir ; le compte rendu de l'escarmouche reçut bien une large publicité, mais déformée ; car elle ne fut présentée en gros que comme un exploit des meurt-de-faim des quartiers de l'East End, et chacun trouva tout naturel de voir le gouvernement sévir contre eux quand et partout où il en avait l'occasion.

» Ce soir-là, les prisonniers rebelles reçurent dans leur cellule la visite de "personnes débordantes de politesse et de sympathie", et qui leur firent remarquer à quel suicide ils couraient par l'attitude qu'ils avaient adoptée et quels dangers ces moyens extrêmes comportaient pour la cause populaire. "Ce fut, nous dit un des prisonniers, divertissant au possible à notre sortie de prison, de comparer nos impressions sur cette tentative que fit le gouvernement pour nous 'entreprendre' séparément dans

nos cellules, et nos réponses aux cajoleries de ces personnes d'une extrême intelligence et d'une extrême distinction qu'on nous dépêcha pour nous cuisiner. L'un de nous leur rit au nez ; un autre raconta à leur émissaire des histoires à dormir debout ; un troisième se renferma dans un silence maussade ; un quatrième envoya à tous les diables le trop courtois espion et lui commanda de fermer son clapet – et voilà tout ce qu'ils réussirent à tirer de nous.”

» Ainsi se passa la deuxième journée de la grande grève. Il était clair pour tous ceux qui savaient réfléchir que le troisième jour déclencherait la crise ; car l'incertitude de l'attente actuelle et la terreur mal dissimulée étaient insupportables. Les classes dirigeantes, et les non-politiciens des classes moyennes qui avaient été leur force et leur soutien véritables, étaient comme des moutons privés de leur berger ; ils ne savaient littéralement que faire.

» Mais il est une chose qui leur apparut comme impérieuse : essayer d'amener les “rebelles” à faire quelque chose. Et ainsi, le lendemain matin, ce matin du troisième jour

de grève, lorsque les membres du Comité du Salut Public comparurent à nouveau devant le juge, ils se virent traiter avec la plus grande courtoisie – en fait, plutôt comme des parlementaires et des ambassadeurs que comme des prisonniers. Bref, le juge avait reçu des ordres ; et sans autre forme de procès qu'un long discours imbécile, lequel aurait pu être une parodie écrite par la plume de Dickens, il élargit les prisonniers, qui revinrent à leur siège où ils tinrent sur-le-champ une séance régulière. Il était grand temps. Car en ce troisième jour, les masses étaient en pleine fermentation. Il y avait, bien entendu, un très grand nombre de travailleurs qui étaient absolument inorganisés ; des hommes qui avaient été habitués à se laisser mener par leurs maîtres ou plutôt par le système social dont faisaient partie leurs maîtres. Ce système s'effondrait maintenant, et, les pauvres diables se trouvant libérés de la contrainte qu'avaient exercée sur eux leurs maîtres, il paraissait maintenant probable que seuls les besoins animaux et les passions humaines auraient pris sur eux, et qu'un effondrement total en résulterait.

» Et sans nul doute, c'est là ce qui serait arrivé, en effet, si cette énorme masse n'avait pas, d'une part, subi l'influence vivifiante de l'opinion socialiste ni, d'autre part, ne s'était effectivement trouvée en contact avec des socialistes authentiques, dont beaucoup, ou à la vérité la plupart, était membres des susdits groupements ouvriers.

» Si quelque chose de ce genre était arrivé quelques années plus tôt, alors qu'on regardait encore les maîtres des ouvriers comme les chefs naturels du peuple et que même les plus pauvres et les plus ignorants s'en remettaient à eux pour vivre, tout en se laissant tondre par eux, la désagrégation totale de l'édifice social se serait ensuivie. Mais la longue suite d'années, au cours desquelles les ouvriers avaient appris à mépriser leurs maîtres, avait mis fin à la confiance qu'ils plaçaient en eux et ils commençaient maintenant à se fier (non sans danger, comme le prouvèrent les événements) aux chefs officieux que les événements avaient fait apparaître ; et bien que la plupart de ceux-ci fussent devenus

de simples symboles, leur nom et leur réputation eurent leur utilité à défaut d'autre chose en cette période de crise.

» Aussi, la nouvelle de la mise en liberté du Comité eut-elle pour effet de donner au gouvernement le temps de se retourner, car elle fut reçue de la part des ouvriers avec la joie la plus grande, et même les riches y virent un sursis à leur destruction pure et simple, qu'ils avaient commencé de redouter, et dont la plupart attribuaient le danger à la faiblesse du gouvernement. Et pour ce qui était de l'immédiat, peut-être avaient-ils là-dessus raison.

– Qu'entendez-vous par là ? dis-je. Qu'aurait pu faire le gouvernement ? J'ai souvent pensé qu'il serait impuissant dans une crise de ce genre.

– Bien sûr, dit le vieil Hammond, je ne doute pas que ce qui est arrivé eût fini par arriver de toute façon. Mais, s'il avait été possible au gouvernement de traiter son armée comme une véritable armée et de l'employer stratégiquement, comme l'eût fait un général, en regardant le peuple simplement comme un ennemi déclaré, sur qui

tirer et qu'on doive disperser partout où il se montre, il aurait probablement remporté alors la victoire.

– Mais les soldats auraient-ils ainsi marché contre le peuple ? dis-je.

– Je crois, dit-il, à en juger d'après tout ce que j'ai entendu dire, qu'ils l'auraient fait s'ils avaient trouvé devant eux des troupes d'hommes armés, si mal que ce fût et si mal organisés qu'ils eussent été. Il semble aussi qu'avant la tuerie de Trafalgar Square, on aurait pu dans l'ensemble compter sur eux pour tirer sur la foule désarmée, si travaillés qu'ils fussent déjà par le Socialisme. Pour cette raison qu'ils redoutaient l'emploi, par des hommes en apparence sans armes, d'un explosif appelé dynamite, qui avait donné lieu à bien des vantardises de la part des ouvriers à la veille de ces événements ; bien qu'en définitive il n'ait pas eu l'utilité qu'on en attendait comme arme de guerre. Naturellement, les officiers attisaient tant qu'ils le pouvaient cette crainte chez leurs hommes, si bien que les hommes de troupe crurent probablement en cette occasion qu'on les menait à une bataille acharnée

contre des adversaires en réalité armés et dont l'arme était d'autant plus redoutable qu'on ne la voyait pas. Après cette tuerie, cependant, on ne fut plus jamais sûr que les soldats des troupes régulières tireraient sur une foule désarmée ou à demi désarmée.

– Des troupes régulières ? dis-je ; y avait-il donc d'autres combattants contre le peuple ?

– Oui, dit-il ; nous ne tarderons guère à y arriver.

– Certes, dis-je, mieux vaut que vous évitiez les digressions ; je m'aperçois que le temps passe.

– Le gouvernement, dit Hammond, composa sans tarder avec le Comité de Salut Public ; car à la vérité il n'avait pas d'autre pensée que celle du danger du moment. Il dépêcha donc un émissaire dûment accrédité pour traiter avec ces hommes qui étaient arrivés à exercer une sorte de domination sur les esprits, alors que les dirigeants officiels n'avaient de prise que sur les corps. Inutile à présent d'entrer dans les détails de cette trêve (car ce ne fut pas autre chose) conclue entre

les hautes parties contractantes, le gouvernement de l'Empire britannique d'une part et d'autre part une poignée d'ouvriers (comme on les appelait avec mépris en ce temps-là), au nombre desquels se trouvaient en réalité quelques hommes extrêmement capables et judicieux, bien que, comme je l'ai dit déjà, les plus compétents ne fussent pas alors ceux qu'on reconnaissait comme chefs. Et en définitive, il fallut faire droit à toutes les exigences formulées par le peuple. Nous nous rendons compte aujourd'hui que la plupart de ces exigences ne valaient en réalité pas la peine ni d'être formulées ni qu'on y résistât ; mais on les regardait alors comme d'importance primordiale et du moins étaient-elles un symbole de la révolte contre le misérable mode de vie qui commençait lors à s'effondrer. Une de ces exigences toutefois était de la plus haute importance pour l'immédiat, et celle-ci, le gouvernement fit de son mieux pour l'éluder ; mais comme il n'avait pas affaire à des imbéciles, il dut finir par céder. C'était la revendication d'une reconnaissance de droit et d'un statut officiel pour le

Comité de Salut Public et toutes les associations que celui-ci abritait sous son aile. Cela signifiait évidemment deux choses : la première, l'amnistie pour les "rebelles", petits et grands, auxquels on ne pourrait plus désormais toucher sans commettre un acte de guerre civile caractérisé – et la seconde, la poursuite de la Révolution organisée. Sur un point seulement le gouvernement l'emporta : ce fut sur un nom. La redoutable appellation de "révolutionnaire" fut abandonnée et cet organisme avec ses filiales opérèrent désormais sous le nom respectable de "Commission de Conciliation et ses Bureaux Locaux". Sous ce nouveau titre, c'est lui qui dirigea le peuple dans la guerre civile qui ne tarda pas à suivre.

– Oh ! dis-je, quelque peu étonné, la guerre civile continua donc malgré tout ce qui était arrivé ?

– Certes, dit-il, en fait, ce fut cette reconnaissance légale elle-même qui la rendit possible au sens ordinaire du mot "guerre". Elle enleva à la lutte son caractère de massacre pur et simple d'un côté,

et de l'autre, de résistance passive accompagnée de grèves.

– Et pouvez-vous me dire de quelle façon la guerre fut conduite ? dis-je.

– Oui, dit-il, nous avons sur tout cela des documents, et de reste ; l'essentiel de leur contenu, je puis vous l'indiquer en quelques mots. Comme je vous l'ai dit, dans l'armée, les réactionnaires ne pouvaient plus faire fond sur les hommes de troupe ; mais les officiers, dans l'ensemble, étaient prêts à tout, étant, pour la plupart, les hommes les plus bêtes de tout le pays. Quoi que pût faire le gouvernement, une grande partie de l'aristocratie et de la bourgeoisie était décidée à lancer une contre-révolution ; car le Communisme, qui commençait à se profiler dans l'avenir, leur paraissait absolument intolérable. Des bandes de jeunes gens analogues aux maraudeurs de la grande grève dont je viens de vous parler s'armèrent, s'exercèrent et commencèrent, à la moindre occasion et sous le moindre prétexte, à escarmoucher avec le peuple de la rue. Le gouvernement ne favorisa ni ne réprima cette action, mais

regarda faire, dans l'espoir qu'il en sortirait quelque chose. Ces "Amis de l'Ordre", comme on les appelait, remportèrent au début quelques succès et ainsi s'enhardirent; ils obtinrent le concours de nombreux officiers de l'armée régulière et grâce à eux purent se procurer toutes sortes de munitions de guerre. Leur tactique consistait en partie à garder et même à garnir de troupes les grandes manufactures de l'époque : par exemple, ils occupèrent à un certain moment la totalité de la ville nommée Manchester, dont je vous ai parlé il n'y a pas longtemps. On se livrait à une sorte de guerre non déclarée, avec des succès variables sur toute l'étendue du pays; et enfin le gouvernement, qui d'abord avait affecté de vouloir ignorer cette lutte, ou de la traiter comme de simples émeutes, prit ouvertement fait et cause pour les "Amis de l'Ordre", adjoignit à leur bande tout ce qu'il put rassembler de l'armée régulière et fit un effort désespéré pour écraser les "rebelles", comme on les appelait une fois de plus, et comme en réalité ils s'appelaient eux-mêmes.

» Il était trop tard. Toute idée d'une paix fondée sur un compromis avait disparu des deux côtés. La fin du conflit devait être, on s'en rendait compte clairement, soit l'esclavage absolu pour tout le monde excepté les privilégiés, soit un mode de vie fondé sur l'égalité et le Communisme. La paresse, le désespoir, et, s'il m'est permis de le dire, la lâcheté du siècle précédent avaient fait place à l'héroïsme ardent, impatient d'une période de révolution au grand jour. Je ne dirai pas que le peuple à cette époque prévoyait la vie que nous menons aujourd'hui, mais il était poussé d'instinct vers l'essentiel de cette vie, et pour beaucoup, leurs regards lucides dépassaient la lutte acharnée du moment et anticipaient l'ère de paix qui devait en être le fruit. Les hommes de cette époque qui se trouvaient du parti de la liberté n'étaient pas, je crois, malheureux, bien que tourmentés d'espérances et de craintes et quelquefois déchirés par le doute et partagés entre des devoirs difficiles à concilier.

– Mais comment le peuple, les révolutionnaires conduisirent-ils la guerre ? Quels facteurs de succès avaient-ils de leur côté ? »

Je posai cette question dans mon désir de ramener le vieillard à son histoire précise et de l'arracher à cette humeur spéculative naturelle aux gens âgés.

Il répondit :

« Ma foi, les organisateurs ne leur manquaient pas. Car le conflit lui-même, en cette époque où, comme je vous l'ai dit, les hommes doués de quelque vigueur d'esprit rejetaient toute préoccupation de la vie ordinaire, développait en eux les talents nécessaires. En vérité, d'après tout ce que j'ai lu et entendu, je doute fort que, sans cette guerre civile en apparence si affreuse, les talents voulus pour l'administration se soient développés dans la classe ouvrière. Quoi qu'il en soit, c'était un fait, et il y eut bientôt des chefs qui valaient et qui surpassaient les hommes les plus capables du camp des réactionnaires. Au surplus, ils n'éprouvaient aucune difficulté quant au matériel pour leur armée ; car cet instinct révolutionnaire s'exerça si bien sur l'homme de troupe ordinaire que le plus grand nombre et certainement les meilleurs des soldats firent cause

commune avec le peuple. Mais le facteur principal de leur succès fut que partout où les ouvriers n'y étaient pas contraints, ils ne travaillèrent pas pour les réactionnaires, mais pour les "rebelles". Les réactionnaires n'obtenaient d'eux aucun travail en dehors des régions où ils étaient tout-puissants; et même alors ils étaient harcelés par des soulèvements continuels; en aucun cas, et nulle part, ils n'obtinrent rien sans rencontrer partout obstruction, regards hostiles et hargne; de sorte que non seulement leurs armées s'usaient aux difficultés contre lesquelles elles se heurtaient sans cesse, mais les non-combattants, de leur côté, étaient tellement tracassés, obsédés par cette haine et par une multitude de petits ennuis et de désagréments que la vie dans ces conditions devint pour eux presque intolérable. Bon nombre d'entre eux moururent effectivement de ces tracas; beaucoup se suicidèrent. Naturellement aussi, nombreux furent ceux qui collaborèrent activement à la cause de la réaction et qui trouvèrent ainsi, dans l'ardeur du conflit, un dérivatif à leur misère. Enfin, des milliers et des

milliers abandonnèrent la lutte et cédèrent aux “rebelles” ; et comme le nombre de ceux-ci allait croissant, il devint enfin clair aux yeux de tous que la cause autrefois désespérée était maintenant triomphante, et que c'était celle de l'esclavage et des privilèges qui était devenue maintenant sans espoir. »

Chapitre XVIII

Commencement de la vie nouvelle

« **E**NFIN, DIS-JE, vous avez vu la fin de tous vos malheurs. Et les gens, furent-ils satisfaits de l'ordre nouveau lorsqu'il fut instauré ?

— Les gens ? dit-il ; mais, bien sûr, tous durent se sentir heureux de voir arriver la paix ; d'autant plus qu'ils constataient, et ils ne pouvaient faire autrement, qu'ils ne s'en trouvaient pas si mal après tout — même les anciens riches. Quant à ceux qui avaient été pauvres, pendant tout le cours de la guerre qui dura environ deux ans, leur condition s'était améliorée malgré la lutte, et quand vint enfin la paix, en très peu de temps ils avancèrent à grands pas vers une forme de vie acceptable. La grande difficulté était que les anciens pauvres avaient

une conception trop étriquée des joies véritables de la vie : ils ne demandaient pas assez, pour ainsi dire, ils ne savaient pas demander suffisamment, au nouvel état de choses. Ce fut peut-être plutôt un bien qu'un mal, que la nécessité de rétablir les richesses qui avaient été détruites pendant la guerre les ait obligés à travailler dans les premiers temps presque autant qu'ils avaient fait avant la Révolution. Car tous les historiens s'accordent à dire que jamais guerre ne causa la destruction de tant de richesses et de moyens de production.

– Cela me surprend assez, dis-je.

– Vraiment ? je ne vois pas pourquoi, répondit Hammond.

– Mais, dis-je, parce que le parti de l'ordre ne pouvait manquer de considérer les richesses comme sa propriété, dont aucune partie, s'il pouvait s'y opposer, ne devait aller à ses esclaves, au cas où ceux-ci l'emporteraient. D'autre part, c'était précisément pour la possession de ces richesses que les "rebelles" se battaient : j'aurais donc cru que, surtout lorsqu'ils virent qu'ils gagnaient, ils auraient pris soin de détruire

le moins possible de ce qui devait dans un avenir si proche leur revenir.

— Et pourtant, ce fut bien comme je vous l'ai dit, dit-il. Le parti de l'ordre, lorsqu'il se remit de son premier moment de lâcheté qui avait été l'effet de la surprise, ou si vous préférez, lorsqu'il se rendit à peu près compte qu'il serait ruiné quoi qu'il arrive, se battit avec beaucoup d'âpreté sans s'inquiéter de ce qu'il faisait, pourvu que cela portât préjudice à ceux qui avaient détruit pour lui les joies de l'existence. Quant aux « rebelles », je vous ai dit que le déchaînement de la guerre proprement dite leur enleva tout souci d'essayer de sauver les misérables bribes de richesses qu'ils détenaient. Il n'était pas rare d'entendre dire parmi eux : vidons le pays de tout ce qu'il contient, qu'il n'y reste plus que des hommes vivants et braves, plutôt que de retomber dans l'esclavage ! »

Il réfléchit quelque temps sans rien dire, puis reprit :

« Une fois que le conflit eut commencé pour tout de bon, on vit combien le vieux monde de l'esclavage et de l'inégalité

contenait peu de chose qui eût quelque valeur. Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie ? Dans les temps auxquels vous pensez et sur lesquels vous paraissez si bien renseigné, il n'y avait aucun espoir, rien d'autre à attendre que la vie du pauvre cheval de manège tournant interminablement sa meule sous le poids du collier et la menace du fouet ; mais dans les jours de combat qui suivirent, l'espérance était partout : les « rebelles » du moins se sentaient la force de reconstruire le monde à partir de ses cendres, et ils y réussirent bel et bien ! » dit le vieillard, ses yeux étincelants sous ses sourcils touffus.

Il poursuivit :

« Et leurs adversaires finirent du moins par apprendre quelque chose de la réalité de la vie et de ses peines, qu'ils – je veux dire par là leur classe – avaient autrefois ignorées totalement. Bref, les deux adversaires, l'ouvrier et le gentleman, à eux deux...

– À eux deux, dis-je vivement, ils détruisirent le commercialisme !

– Oui, oui, oui, en vérité, dit-il, c'est cela même. Et il n'aurait pu être détruit d'aucune

autre manière ; sauf peut-être si la société tout entière avait sombré de plus en plus bas jusqu'à atteindre un état de grossièreté voisin de la barbarie, mais sans les espoirs ni les joies de celle-ci. Vous ne contesterez pas que le remède le plus énergique et le plus court ait été aussi le plus heureux.

— À coup sûr, dis-je.

— Oui, dit le vieillard, le monde s'apprêtait à renaître à la vie ; et comment cela aurait-il pu se faire sans tragédie ? Réfléchissez-y au surplus. L'esprit des temps nouveaux, de notre temps, serait fait de la joie qu'on éprouve à participer à la vie du monde ; de l'amour intense tout-puissant, de la peau même et de la surface de cette terre sur laquelle habite l'homme, l'amour qu'éprouve un amant pour la chair magnifique de la femme qu'il aime ; tel devait être, dis-je le nouvel esprit de l'époque. Toutes les autres formules avaient été épuisées : la critique incessante, l'insatiable analyse du comportement et des pensées de l'homme, qui représentaient l'esprit de la Grèce antique, pour qui ces exercices étaient moins un moyen qu'une fin en soi,

avaient disparu irrémédiablement ; aucune trace d'ailleurs de cet esprit ne subsistait dans la soi-disant science du XIX^e siècle, laquelle, comme vous devez le savoir, était dans l'ensemble un accessoire du système commercial ; que dis-je, souvent même un appendice de la police que possédait ce système. Elle était, malgré les apparences, étriquée et timide, n'ayant pas réellement confiance en elle-même. Elle était le produit de même que l'unique exutoire du malheur de l'époque, qui donnait à la vie un goût si amer, même pour les riches, et que, vous pouvez le constater de vos propres yeux, la Grande Transformation a emporté sans laisser de trace. Plus proche de notre conception de la vie était l'esprit du Moyen Âge, pour lequel le ciel et la vie de l'autre monde étaient choses si réelles qu'ils faisaient pour lui partie de notre vie terrestre ; laquelle il aima et embellit en conséquence, malgré toutes les doctrines d'ascétisme qui lui commandaient de la condamner, au nom des dogmes de son Église.

» Mais cela aussi a disparu avec sa conviction que le ciel et l'enfer sont les deux

destinations de l'homme ; et nous croyons maintenant, en paroles et en actes, à la continuité de la vie du monde des hommes, de sorte que pour chacun de nous chaque jour de cette vie collective s'ajoute, pour ainsi dire, à la petite provision de jours que notre pauvre expérience individuelle accumule peu à peu : et nous sommes en conséquence heureux. Et qu'y a-t-il d'étonnant ? Au temps jadis, on commandait bien à l'homme d'aimer l'espèce humaine, de croire en la religion de l'humanité, et ainsi de suite. Mais notez bien que, dans la mesure même où l'homme possédait suffisamment d'élévation d'esprit et de raffinement pour pouvoir apprécier la beauté de cette idée, il se sentait rebuté par l'aspect physique des individus dont se composait la masse qui devait faire l'objet de son culte ; et il ne pouvait échapper à cette répugnance qu'en faisant de l'humanité une abstraction conventionnelle qui n'avait que peu de rapports, présents ou passés, avec notre race ; laquelle apparaissait à sa vue divisée entre tyrans aveugles d'une part et esclaves dégradés et passifs de l'autre. Mais

dites-moi, quelle difficulté y a-t-il à adopter la religion de l'humanité, maintenant que les hommes et les femmes qui composent cette humanité sont pour le moins libres, heureux, énergiques et le plus souvent, par surcroît, physiquement beaux, entourés de belles choses qu'ils ont eux-mêmes créées et d'une nature qu'embellit, au lieu de l'enlaidir, le contact de l'humanité ? Voilà ce que nous réservait l'ère présente.

— Tout cela paraît vrai, dis-je, ou doit l'être, si ce qu'ont vu mes yeux est une indication de la vie que vous menez en général. Pouvez-vous maintenant me dire quelque chose des progrès qui suivirent les années de lutte ?

— Il me serait facile, répondit-il, de vous en dire là-dessus plus long que vous n'avez le temps d'en entendre ; mais du moins puis-je vous donner un aperçu d'une des principales difficultés qu'on eut à résoudre : c'est que, lorsque les hommes commencèrent à revenir à la vie normale après la guerre civile, et que, par leur travail, ils eurent à peu près comblé les vides que les destructions de la guerre avaient creusés dans nos richesses, une sorte

de déception parut s'emparer de nous, et il sembla que les prédictions de certains réactionnaires d'autrefois allaient se réaliser, et que le niveau de morne confort utilitaire que nous avions atteint devait marquer pour un temps la fin de nos aspirations et de nos succès. La disparition de l'aiguillon de la compétition pour stimuler l'effort n'avait en rien entravé la production indispensable à la communauté, mais qu'adviendrait-il si elle allait abrutir les gens en leur donnant trop de temps pour la pensée et les vaines rêveries ? Mais ce nuage sombre ne fit, après tout, que nous menacer, et passa. Vous allez probablement, d'après ce que je vous ai dit, tenter de deviner quel remède nous pouvions opposer à cette calamité ; sans perdre de vue que, des objets que nous produisions jadis – articles pour esclaves destinés aux pauvres, superfluités destinées aux riches –, beaucoup avaient cessé d'être fabriqués. Ce remède fut, en résumé, la production de ce qu'on appelait alors des objets d'art, mais qui n'a plus maintenant de nom parmi nous, car c'est devenu partie intégrante du labeur de tout producteur.

– Comment ! dis-je, les hommes avaient donc eu le temps et l'occasion de cultiver les arts, au sein de cette lutte acharnée pour la vie et pour la liberté que vous m'avez décrite ?

– N'allez pas vous imaginer, répondit Hammond, que la nouvelle forme de l'art était fondée principalement sur le souvenir des œuvres antérieures ; bien que, chose étrange à dire, la guerre civile ait été beaucoup moins fatale aux arts qu'à toute autre chose ; et que ce qui existait de l'art sous ses anciennes formes ait connu une extraordinaire renaissance au cours de la seconde phase de la lutte, en particulier pour ce qui est de la musique et de la poésie. L'art, ou le travail-dans-la-joie (c'est ainsi qu'il convient de l'appeler) dont je parle maintenant, surgit, semble-t-il, presque spontanément d'une sorte d'instinct parmi une population qui avait cessé d'être contrainte à un surmenage pénible et affreux, – instinct qui la poussait à faire le mieux possible l'ouvrage du moment, – à en faire un modèle de son genre. Et au bout de quelque temps, un immense désir de beauté parut

s'éveiller dans l'âme des hommes et ils se mirent à orner gauchement et grossièrement les objets qu'ils fabriquaient ; et une fois commencé ce travail, cela se développa. Tout ceci fut grandement facilité par l'abolition de la misère sordide dont nos ancêtres immédiats s'étaient accommodés avec une si belle indifférence ; et par le développement d'une vie champêtre, riche en loisirs, mais non point abrutissante qui, comme je vous l'ai dit, devenait la règle parmi nous. Ainsi enfin et peu à peu nous avons introduit le plaisir dans le travail ; puis nous avons pris conscience de cet attrait, nous l'avons cultivé et avons fait en sorte d'en avoir notre suffisance ; la victoire était à nous, nous étions heureux ! Ainsi soit-il, dans les siècles des siècles ! »

Le vieillard se prit à rêver, non, pensai-je, sans quelque mélancolie. Mais je ne me souciai pas de le déranger. Soudain, il se secoua et me dit :

« Tenez, voici, mon cher hôte, Dick et Clara qui viennent vous chercher pour vous emmener, et j'ai fini mes discours ; vous n'en serez, j'ose le dire, pas fâché ; cette

NOUVELLES DE NULLE PART

longue journée tire à sa fin et vous allez avoir une agréable promenade pour rentrer à Hammersmith. »

Chapitre XIX

Retour à Hammersmith

JE NE RÉPONDIS RIEN, car je ne me sentais pas enclin à une conversation de pure politesse après l'entretien si sérieux que je venais d'avoir avec lui ; mais j'aurais en fait été heureux de continuer à causer avec cet ancien qui, du moins, comprenait quelque chose à la façon dont j'avais coutume de regarder la vie, tandis qu'avec les jeunes gens, malgré toute leur gentillesse, j'étais véritablement un être tombé d'une autre planète. J'en pris mon parti toutefois et souris au jeune couple aussi aimablement que je le pus ; et Dick me rendit mon sourire en disant :

« Ma foi, mon cher hôte, je suis heureux de vous retrouver et de pouvoir constater que vous ne vous êtes pas envolés dans un autre monde à force de parler, vous et mon

aïeul; j'avais comme une vague idée, tout en écoutant ces chanteurs gallois, que vous alliez d'ici peu disparaître à notre vue, et je me mis à m'imaginer mon arrière-grand-père, assis dans la salle, discourant, les yeux dans le vide, pour s'apercevoir finalement qu'il parlait tout seul depuis un moment. »

Ces propos me firent me sentir mal à l'aise, car soudain l'image de la honteuse foire d'empoigne, du sordide et misérable drame dans lequel j'avais vécu et auquel j'avais un moment échappé se présenta devant mes yeux; et j'eus pour ainsi dire la vision de toutes les aspirations à la paix et au repos que j'avais connues dans le passé; et l'idée de retrouver tout cela m'était odieuse. Mais le vieillard se mit à rire tout bas et dit :

« Ne crains rien, Dick. De toute façon, je n'ai pas parlé dans le vide; non plus, à vrai dire, qu'à notre nouvel ami, uniquement. Qui sait, j'ai peut-être parlé à un grand nombre de gens? Peut-être notre hôte, retournant quelque jour dans le monde d'où il nous vient, emportera-t-il d'ici un message qui portera ses fruits parmi ces gens, et par conséquent parmi nous. »

Dick prit un air perplexe et dit :

« Ma foi, grand-papa, je ne vois pas très clairement ce que vous voulez dire. Tout ce que je puis dire, c'est que j'espère bien qu'il ne nous quittera pas : car, voyez-vous, il représente une autre espèce d'hommes que celle à laquelle nous sommes habitués ici, et, pour une raison ou pour une autre, il nous fait penser à toutes sortes de choses ; et déjà j'ai l'impression que, d'avoir causé avec lui, je comprendrais mieux Dickens.

– Oui, dit Clara, et je crois que, dans quelques mois, nous l'aurons rajeuni ; et j'aimerais bien voir quelle mine il aurait, avec toutes ces rides effacées de son visage. Ne croyez-vous pas qu'il aura l'air plus jeune quand il aura passé quelque temps parmi nous ? »

Le vieillard secoua la tête et me fixa d'un regard profond, mais ne répondit pas, et pendant quelques moments nous gardâmes tous quatre le silence. Et alors Clara s'exclama :

« Mon Parent, tout cela ne me dit rien qui vaille. Pour une raison ou pour une

autre, je me sens mal à l'aise, et j'ai l'impression qu'il va arriver quelque chose de malheureux. Vous avez parlé à notre hôte des misères du passé, vous avez vécu parmi les jours malheureux d'autrefois, et tout cela flotte ici dans l'air autour de nous et nous donne l'impression d'aspirer à quelque chose d'impossible. »

Le vieillard lui sourit avec bonté, disant :

« Allons, mon enfant, s'il en est ainsi, allez vivre dans le présent et vous aurez vite fait de secouer cette impression. »

Puis se tournant vers moi :

« Vous rappelez-vous rien de pareil, mon cher hôte, dans le pays d'où vous venez ? »

Les amoureux s'étaient détournés et se parlaient doucement sans se soucier de notre présence ; je répondis donc, mais à voix basse :

« Oui, alors que j'étais enfant et heureux, par quelque belle journée ensoleillée de vacances, et que je possédais tout ce que je pouvais désirer.

— C'est bien cela, dit-il. Rappelez-vous comment il y a peu de temps vous m'avez

reproché de vivre dans un monde retombé en enfance. Vous vous rendrez compte que c'est un monde où il fait bon vivre – et vous y serez heureux pendant quelque temps. »

Cette fois encore je goûtai peu cette menace à peine voilée, et je commençais à me tourmenter, essayant de me rappeler comment j'étais arrivé parmi ce peuple étrange, quand le vieillard s'écria d'une voix joyeuse :

« Et maintenant, mes enfants, emmenez votre hôte et faites grand cas de lui ; car il vous appartient de le rendre resplendissant de santé et de lui donner la paix de l'esprit : il n'a pas eu la même chance que vous, tant s'en faut. Adieu, mon cher hôte ! » et il me donna une chaude poignée de main.

« Adieu ! dis-je, et merci beaucoup de tout ce que vous m'avez conté. Je revierdrai vous voir dès mon retour à Londres, si vous le permettez.

– Certes, dit-il, venez, je vous en prie, – si cela vous est possible.

– Ce n'est pas pour tout de suite encore, ajouta Dick de sa voix joyeuse ; car, lorsque le moment des foins sera venu, plus haut

dans la vallée, je me propose de lui faire faire une tournée dans la campagne, de la fenaison à la moisson, pour qu'il voie comment vivent nos amis dans le Nord. Et puis, pour la moisson, nous ferons de bonne besogne, du moins je l'espère, de préférence dans le Wiltshire ; car il va s'endurcir un peu à vivre ainsi en plein air, et quant à moi, je vais devenir coriace en diable.

– Mais tu m'emmèneras, n'est-ce pas, Dick ? dit Clara posant sa jolie main sur son épaule.

– Plutôt ! répondit Dick un peu trop bruyamment. Et nous ferons en sorte que tu ailles te coucher passablement fatiguée tous les soirs ; et tu seras si belle, le cou hâlé, et les mains, et sous ta robe ton corps blanc comme la fleur du troène, que cela te fera passer un peu tes idées saugrenues de tristesse. De toute façon, notre semaine de fenaison t'aura rendu ce service. »

La jeune femme rougit gracieusement, non pas de pudeur offensée mais de plaisir ; et le vieil homme se mit à rire et dit :

« Hôte, je constate que vous serez on ne peut mieux ; n'ayez aucune crainte, en effet,

que ces deux-là se montrent importuns ; ils seront si absorbés l'un par l'autre qu'ils n'auront guère le temps de s'occuper de vous, j'en suis convaincu ; et c'est là, après tout, un service à rendre à un hôte. Oh ! et ne craignez point, non plus, d'être de trop : c'est précisément ce que souhaitent ces tourtereaux, que d'avoir un brave homme d'ami, bien commode, vers qui se tourner, de façon à rompre la monotonie des extases amoureuses par les solides et plus ordinaires réalités de l'amitié. D'ailleurs, Dick, et Clara beaucoup plus que lui encore, aiment à bavarder quelquefois ; et vous savez que des amoureux en tête-à-tête ne bavardent pas, aussi longtemps que tout va bien : ils babillent. Adieu ! Hôte, et puis-
siez-vous être heureux ! »

Clara s'approcha du vieil Hammond, mit ses bras autour de son cou et l'embrassa de tout son cœur en disant :

« Vous êtes un vieux bonhomme qu'on aime bien et je vous permets de vous moquer de moi tout votre content ; et nous vous reverrons d'ici peu ; et soyez assuré que nous rendrons notre hôte heureux ;

bien que, remarquez, il y a du vrai dans ce que vous dites.»

Je lui serrai la main de nouveau, et nous sortîmes de la salle, traversâmes le cloître et ainsi retrouvâmes dans la rue Grison qui nous attendait entre ses brancards. Il était en bonnes mains ; car un petit gars d'environ sept ans, la main posée sur sa bride, le contemplait, le visage levé vers lui d'un air solennel ; en outre, sur son dos, se trouvait une fillette de quatorze ans qui tenait devant elle sa petite sœur de trois ans ; tandis qu'une troisième fillette d'un an environ plus âgée que le petit garçon, assise en croupe derrière elle, s'accrochait à sa taille ; toutes les trois étaient occupées en partie à manger des cerises, en partie à donner des tapes et des bourrades à Grison, qui prenait leurs caresses en très bonne part, mais qui dressa les oreilles lorsque Dick apparut. Les petites filles descendirent sans faire de difficultés, et s'approchant de Clara, lui firent fête, se blottissant contre elle. Puis nous montâmes dans la voiture, Dick secoua les rênes et nous nous mîmes en route sans plus tarder, Grison trottant

gravement entre les arbres qui délicieusement bordaient les rues de Londres et répandaient dans la fraîcheur du soir des flots de parfum ; car le soleil n'était maintenant pas loin de se coucher.

Nous ne pouvions guère aller tout le long du chemin qu'à un petit trot modéré, car il y avait beaucoup de monde dehors à cette heure de fraîcheur. Et de voir un si grand nombre de gens n'en attira que davantage mon attention sur leur aspect physique ; et je dois dire que mes goûts, formés dans la sombre grisaille ou plutôt la « brunaille » du XIX^e siècle, étaient assez portés à condamner les couleurs vives et gaies de leur costume ; et je me hasardai même à m'en ouvrir à Clara. Elle parut assez surprise et même légèrement indignée, et répondit :

« Eh bien, et alors, qu'y a-t-il de mal à cela ? Ils ne sont pas occupés à un travail salissant ; ils ne font rien de plus que de se distraire par une belle soirée ; rien ne risque de tacher leurs vêtements ; voyons, tout cela n'est-il pas très joli ? Et ce n'est pas de mauvais goût, vous savez. »

Et ma foi, elle avait raison ; car la plupart étaient vêtus de couleurs en réalité assez sobres, bien que très belles, et l'harmonie de ces couleurs était parfaite et absolument ravissante.

« Oui, c'est vrai, répondis-je ; mais comment tout le monde peut-il avoir les moyens de se procurer des vêtements aussi coûteux ? Voyez ! Voilà un homme d'un certain âge en costume d'un gris très sobre ; mais je puis voir d'ici que l'étoffe est de drap très fin, et toute couverte de broderies de soie.

— Il pourrait, dit Clara, porter des vêtements minables si le cœur lui en disait, c'est-à-dire s'il ne pensait pas qu'il offenserait ainsi les sentiments des autres.

— Mais dites-moi, je vous prie, demandai-je, comment en ont-ils les moyens ? »

Je n'eus pas plus tôt parlé que je m'aperçus que j'avais une fois de plus commis mon ancienne bévue ; car je vis les épaules de Dick secouées par le rire ; il s'abstint toutefois de rien dire et il me laissa aux bons soins de Clara, qui répondit :

« Ma foi, je ne sais ce que vous voulez dire. Bien entendu que nous en avons les

moyens, autrement, nous ne le ferions pas. Ce serait pour nous chose bien facile que de dire : “Nous allons nous contenter de consacrer notre labeur à rendre nos vêtements confortables à porter” ; mais nous décidons de ne pas nous en tenir là. Qu’y trouvez-vous à redire ? Avez-vous l’impression que nous nous passons de manger pour nous faire de beaux habits ? Ou bien, trouvez-vous que c’est mal d’être contents d’avoir, pour couvrir notre corps, des vêtements aussi beaux que notre corps lui-même, – de même que le daim et la loutre ont reçu leur belle robe au premier jour de la Création. Voyons, quelle mouche vous pique ? »

Je pliai le dos sous l’orage et balbutiai quelque sorte d’excuse. J’aurais dû me douter, il faut bien le dire, qu’un peuple qui avait un goût si prononcé pour tout ce qui touche à l’architecture ne serait pas en reste pour parer son corps ; d’autant plus que la coupe même des vêtements, abstraction faite de leur couleur, était tout à la fois belle et rationnelle, couvrant les formes sans les emmitoufler ni les caricaturer.

Clara ne tarda pas à s'apaiser, et comme nous poursuivions notre route dans la direction du bois que j'ai déjà décrit, elle s'adressa à Dick :

« Je vais te dire, Dick. Maintenant que notre aïeul Hammond l'Ancien a vu notre hôte dans son étrange costume, il me semble que nous devrions lui trouver quelque chose de convenable à se mettre, pour notre voyage de demain ; d'autant plus qu'autrement nous aurons à répondre à toutes sortes de questions sur ses habits, leur origine, etc. D'ailleurs, dit-elle malicieusement, quand il sera vêtu de beaux habits, il ne sera pas si prompt à nous reprocher notre puérilité qui nous fait perdre notre temps à embellir notre apparence pour nous plaire les uns aux autres.

– Très bien, Clara, répondit Dick ; il aura tout ce que tu... tout ce qu'il lui faut. Je lui chercherai quelque chose avant qu'il soit levé demain matin. »

Chapitre XX

Retour à la maison d'hôte de Hammersmith

A INSI DEVISANT, notre tranquille promenade dans le soir embaumé nous amena à Hammersmith, où nos amis nous firent fête. Boffin, dans un nouvel habit, m'accueillit avec une majestueuse courtoisie ; le tisserand désirait m'accaparer et me faire raconter ce qu'avait dit Hammond, mais s'en laissa dissuader par Dick avec bonne grâce et bonne humeur ; Annie me donna une poignée de main et exprima l'espoir que j'avais passé une bonne journée – avec tant de douceur que j'éprouvai un pincement de cœur quand nos mains se quittèrent ; car à vrai dire, je la préférais à Clara, qui paraissait toujours être légèrement sur la défensive, alors qu'Annie était

aussi ouverte que cela se peut et semblait tirer un honnête plaisir de toutes les choses et de tout le monde qu'elle voyait autour d'elle, et cela sans le moindre effort.

Nous eûmes ce soir-là un véritable petit festin, en partie en mon honneur et en partie, je le soupçonne, bien que personne n'en soufflât mot, en l'honneur de la réunion de Dick et de Clara. Le vin était des meilleurs et la salle tout embaumée par d'opulentes fleurs d'été; après le souper, non seulement on fit de la musique (Annie, à mon avis, surpassant tous les autres par la douceur et la pureté de sa voix, autant que pour le sentiment et l'expression), mais on finit même par raconter et écouter des histoires, sans autre lumière dans cette nuit d'été que celle de la lune dont les rayons entraient à flots par les beaux ajours des fenêtres, comme si nous avions appartenu au temps lointain où les livres étaient rares et l'art de la lecture peu répandu. Et à la vérité, je puis le dire ici, bien que mes amis (vous n'êtes pas sans l'avoir remarqué) aient pour la plupart su parler livres à l'occasion, ils ne lisaient pas beaucoup, compte tenu du raffinement de

leurs manières et de la grande somme de loisirs dont ils disposaient manifestement. En fait, lorsque Dick, en particulier, faisait mention d'un livre, c'était de l'air de quelqu'un qui vient d'accomplir un exploit ; comme pour dire : « Là, vous voyez, je l'ai lu bel et bien ! »

La soirée ne passa pour moi que trop vite ; car ce jour-là, pour la première fois de ma vie, j'avais mon content des plaisirs des yeux, sans éprouver le moins du monde cette sensation de quelque chose d'incongru, cette terreur d'un effondrement imminent qui m'avaient toujours saisi jusque-là quand je m'étais trouvé parmi les belles œuvres d'art du passé mêlées aux délicieux spectacles de la nature du jour présent ; résultats en réalité, les uns et les autres, de longs siècles de tradition qui avaient contraint les hommes à produire les œuvres d'art et la nature à se plier aux formes des temps. Il m'était possible ici de jouir de tout cela sans l'arrière-pensée de l'injustice et du labeur misérable qui étaient les artisans de mes loisirs ; de l'ignorance et de l'abrutissement qui contribuaient à

ma vive appréciation de l'histoire ; de la tyrannie et des luttes pleines d'épouvante et d'épreuves qui étaient la rançon de ce romanesque. Le seul poids que j'eusse à ce moment sur le cœur était une vague terreur, comme approchait l'heure de se coucher, quant à l'endroit où je me réveillerais le lendemain matin : mais j'étouffai ce sentiment et me couchai dans l'euphorie, et en quelques instants fus plongé dans un sommeil sans rêves.

Chapitre XXI

En remontant la Tamise

LORSQUE JE M'ÉVEILLAI à une belle matinée ensoleillée, je sautai du lit, en proie encore à mon appréhension de la veille, laquelle toutefois s'évanouit de façon délicate en un instant, comme mes yeux faisaient le tour de ma petite chambre et se posaient sur les personnages peints en couleurs pâle, mais très pures, sur le plâtre du mur avec, en dessous, des strophes que je me trouvais très bien connaître. Je m'habillai sans perdre de temps d'un costume bleu qui m'attendait là, et si beau que je ne pus m'empêcher de rougir en le mettant, non sans éprouver toutefois cette plaisante agitation que donne la perspective de vacances, sentiment que je n'avais pas oublié mais que, pourtant, je n'avais plus

jamais éprouvé depuis les jours où, écolier, je revenais passer les grandes vacances à la maison.

Il était apparemment de bonne heure dans la matinée et je m'attendais à être seul dans la salle lorsque j'y arrivai par le corridor où donnait ma chambre. Mais tout de suite j'y trouvai Annie qui lâcha son balai et m'embrassa, sans y attacher, je le crains, autrement d'importance que comme signe d'amitié, bien qu'elle rougît, ce faisant, non pas de timidité, mais du plaisir que donne l'amitié; puis, reprenant son balai, elle se remit à balayer en me signifiant de la tête, semblait-il, de ne pas l'embarrasser mais de la regarder faire; occupation que je trouvais, à vrai dire, suffisamment intéressante à observer, car il y avait là, pour l'aider, cinq autres jeunes filles, dont les gracieuses silhouettes alors qu'elles s'employaient ainsi sans se presser à leur tâche, formaient un spectacle qui valait qu'on vînt de très loin pour le voir, et dont les propos et les rires heureux, tandis qu'elles balayaient avec précision, faisaient une musique qui valait qu'on vînt de très loin pour l'entendre. Mais

Annie bientôt me lança quelques mots par-dessus son épaule, tout en allant à l'autre bout de la salle :

« Hôte, dit-elle, je me félicite que vous soyez debout si tôt, bien que pour rien au monde nous ne vous eussions dérangé ; car notre Tamise est un fleuve délicieux à six heures et demie du matin par un jour de juin : et, comme ce serait dommage pour vous de manquer le spectacle, on m'a dit de vous servir tout simplement là dehors une tasse de lait et un morceau de pain, et de vous embarquer : Dick et Clara sont déjà prêts. Attendez une minute que j'aie balayé cette allée. »

Ainsi donc, elle lâcha bientôt de nouveau son balai, vint me prendre par la main et m'emmena sur la terrasse qui dominait le fleuve, jusqu'à une petite table sous la ramure, où mon lait et mon pain avaient pris la forme d'un déjeuner de choix aussi délicat que quiconque pouvait le souhaiter, et s'assit à côté de moi, tandis que je mangeais. Et au bout d'une minute ou deux Dick et Clara arrivèrent, cette dernière remarquablement fraîche et belle dans sa

robe de soie ornée de broderies qui, à mes yeux inhabitués, était d'un éclat et d'une splendeur extravagants; cependant que Dick était, lui aussi, vêtu avec élégance de flanelle blanche à très jolies broderies. Clara, en pinçant sa robe pour sa révérence matinale, me dit en riant :

« Voyez, mon cher hôte ! Vous constaterez que nous sommes pour le moins aussi beaux que n'importe lequel de ceux que vous étiez disposé à critiquer hier soir ; vous constaterez que nous n'allons pas faire honte à cette journée ensoleillée et à toutes ses fleurs. Grondez-moi si vous voulez.

– Non, certes, répondis-je, vous avez l'air tous les deux d'être les enfants nés de cette journée d'été ; et quand je la gronderai, je vous gronderai aussi.

– Ma foi vous savez, reprit Dick, c'est aujourd'hui un jour exceptionnel – je veux dire que tous ces jours qui viennent le seront. La fenaison surpasse en quelque sorte la moisson en raison du temps magnifique qu'il fait alors ; et vraiment si vous n'avez pas travaillé dans les prairies par une belle journée, vous ne pouvez savoir

quel plaisir ce travail vous procure. Et les faneuses, avec cela, sont si jolies, dit-il d'un air embarrassé; aussi, tout bien pesé, nous avons raison, à mon avis, d'ajouter à tout cela l'ornement de nos simples parures.

– Et les femmes font ce travail en robe de soie? » dis-je en souriant.

Dick s'apprêtait à me répondre sérieusement, mais Clara lui mit la main sur la bouche en disant :

« Non, non, Dick; ne lui en dis pas trop ou je croirai que tu es redevenu ton vieil arrière-grand-père. Qu'il se rende compte par lui-même : il n'aura pas longtemps à attendre.

– Oui, dit Annie, ne lui faites pas une trop belle description du tableau, car il serait déçu quand on ouvrira le rideau. Et je ne veux pas qu'il éprouve une déception. Mais il est temps maintenant que vous partiez si vous voulez profiter de la marée et aussi de cette belle matinée. Adieu, mon cher hôte. »

Elle m'embrassa de sa façon franche et cordiale et ce faisant m'ôta presque tout désir de cette expédition; mais il me

fallait en prendre mon parti, car de toute évidence, une femme aussi délicieuse ne pouvait guère ne pas avoir l'amoureux de son âge de rigueur. Nous descendîmes les marches de l'embarcadère et embarquâmes dans un joli bateau, suffisant pour nous accommoder nous et nos bagages confortablement, et très joliment décoré; et juste au moment où nous embarquions, arrivèrent Boffin et le tisserand qui venaient assister à notre départ. Boffin avait cette fois masqué sa splendeur sous un costume de travail adéquat que complétait le chapeau à bords immenses, qu'il ôta toutefois pour nous faire un grand salut d'adieu avec sa solennelle courtoisie de vieil hidalgo. Puis Dick poussa au large dans le courant et se courba vigoureusement sur ses rames, et Hammersmith, ses arbres majestueux, ses belles demeures riveraines se mirent à glisser loin de nous.

Tout en allant, je ne pus m'empêcher de comparer le tableau qu'on m'avait promis de la fenaison telle qu'elle se faisait maintenant avec le tableau que je m'en rappelais; et en particulier la vision des femmes

qui s'employaient à cet ouvrage se leva devant mes yeux : la rangée de silhouettes maigres, décharnées, plates, laides, leur corps et leur visage également dépourvus d'attraits ; les robes d'indienne étriquées, misérables, et sur les têtes l'affreuse capote ; toutes maniant le râteau d'un mouvement machinal, apathique. Combien de fois ce spectacle n'avait-il pas abîmé pour moi la délicieuse beauté d'une journée de juin ! Combien de fois n'avais-je pas aspiré à avoir la prairie peuplée d'hommes et de femmes dignes de l'aimable profusion de la mi-été, de son interminable cortège de ravissants spectacles de sons et de parfums délicieux ! Et maintenant le mondé était devenu plus mûr et plus sage, et j'allais voir cet espoir enfin réalisé !

Chapitre XXII

Hampton Court et l'avocat du passé

ET AINSI nous poursuivîmes notre route, Dick ramant d'un mouvement aisé, infatigable, et Clara assise à mon côté, admirant sa beauté virile et son bon visage ouvert, et ne pensant, j'imagine, à rien d'autre. À mesure que nous remontions le cours du fleuve, la différence s'atténuait entre la Tamise de ce jour et la Tamise que je me rappelais ; car, exception faite de la hideuse vulgarité des villas des riches bourgeois londoniens, agents de change et autres du même genre, qui autrefois abîmaient la beauté de ces rives tapissées de frondaisons, même ce commencement de la Tamise agreste avait toujours été très beau ; et comme nous glissions parmi la délicieuse verdure de l'été, il me semblait presque que

ma jeunesse m'était revenue et que je faisais une de ces promenades sur l'eau qui me procuraient un si grand plaisir aux jours où j'étais encore trop heureux pour songer qu'il pût y avoir quelque part dans le monde quelque chose qui laissât à désirer.

Nous parvînmes enfin à une partie droite du fleuve où, à main gauche, un très joli petit village à vieilles maisons descendait jusqu'au bord de l'eau que franchissait à cet endroit un bac, tandis que par-delà ces maisons, les prairies ourlées d'ormeaux allaient se terminant par une frange de grands saules; et qu'à main droite couraient le chemin de halage et une bande de terre nue en avant d'une rangée d'arbres qui, énormes, vénérables, orgueil d'un vaste parc, servaient de toile de fond; puis ils reculaient dans les terres à l'autre bout de cette partie du fleuve pour laisser la place à une petite ville faite de drôles de jolies petites maisons, les unes neuves, les autres anciennes, que dominaient les longues murailles et les pignons pointus d'un grand édifice de brique rouge, partie de style gothique, partie de style de cour

de l'époque de Guillaume d'Orange, mais le tout se fondant si bien ensemble dans la claire lumière du soleil et l'admirable décor, y compris la rivière d'un bleu éclatant, qui coulait à ses pieds, que même parmi les très belles constructions de cette nouvelle ère de bonheur, celle-ci conservait un charme étrange. Une grande bouffée de parfums, parmi lesquels celui des tilleuls en fleurs se distinguait nettement, nous parvenait de ces jardins invisibles à nos yeux. Clara se redressa sur son banc et dit :

« Oh ! Dick, mon cher Dick, ne pourrions-nous pas nous arrêter à Hampton Court pour la journée, promener un peu notre hôte dans le parc, et lui faire visiter cette charmante vieille demeure ? Pour quelque obscure raison (probablement parce que tu habites trop près) tu ne m'as que rarement amenée à Hampton Court. »

Dick se reposa un moment sur ses avirons et dit :

« Voyons Clara, tu es bien paresseuse aujourd'hui. Je n'avais guère l'intention de m'arrêter avant Shepperton, où nous devions passer la nuit ; que dirais-tu de

nous contenter d'aller dîner à Hampton Court, pour nous remettre en route vers cinq heures ?

– Allons ! dit-elle, ainsi soit-il ! mais j'aurais bien voulu que notre hôte pût passer une heure ou deux dans le parc.

– Le parc ! répondit Dick ; mais, tous les bords de la Tamise sont un parc en cette saison de l'année ; et quant à moi, j'aime mieux me reposer, couché sous un orme à la lisière d'un champ de blé, les abeilles bourdonnant autour de moi et le râle de genêts poussant son cri de sillon en sillon, que dans n'importe quel parc d'Angleterre. Et puis...

– Et puis, dit-elle, tu veux pousser vers la vallée supérieure de la Tamise si chère à ton cœur et faire admirer tes prouesses le long des épais andains que couchent les faucheurs. »

Elle le regarda avec amour, et il était clair qu'elle le voyait ainsi par l'imagination : son corps splendide tout à son avantage dans le mouvement cadencé des faux ; et elle baissa les yeux vers ses jolis pieds à elle, avec un demi-soupir, comme si elle

comparait sa frêle beauté féminine à la beauté virile de l'homme qu'elle aimait ; ainsi que font les femmes quand elles aiment vraiment et ne sont point gâtées par les sentiments de convention.

Quant à Dick, il la contempla quelque temps avec admiration puis il dit enfin :

« Ma foi, Clara, il est bien vrai que je voudrais y être déjà ! Oh ! mais, eh là ! voici que nous redescendons ! » et il se remit à ramer, et deux minutes plus tard, nous nous trouvions tous trois debout sur la rive couverte de gravier, en aval du pont, qui, vous le pensez bien, n'était plus ce vieux fœtus de fer, horrible à voir, mais une belle et solide charpente de chêne.

Nous entrâmes dans la cour et de là tout droit dans la grande salle que je me rappelais si bien, et où se trouvaient des tables dressées pour le dîner, l'arrangement de la salle rappelant de près celui de la maison d'hôte de Hammersmith. Le dîner terminé, nous parcourûmes lentement les pièces vénérables dont on avait préservé les peintures et les tapisseries et où il n'y avait pas grand-chose de changé sinon que les

gens que nous y voyions avaient un air indéfinissable de se sentir chez eux et à l'aise, qui se communiqua à moi si bien que j'avais l'impression que ce vieux palais magnifique était à moi dans la meilleure acception du terme ; et mon plaisir d'autrefois me paraissait s'ajouter à celui de ce jour et emplir de contentement mon âme tout entière.

Dick (qui malgré les railleries de Clara connaissait très bien les lieux) me raconta que les belles salles Tudor d'autrefois qui, je me le rappelais, avaient été habitées par le menu fretin des larbins de cour, servaient souvent aujourd'hui pour les gens de passage ; car si belle que fût devenue maintenant l'architecture et bien que la face tout entière du pays eût complètement recouvré sa beauté, une sorte de tradition de plaisir et de beauté demeurait attachée à ces bâtiments et les gens considéraient une visite à Hampton Court comme une sortie de rigueur chaque été, ainsi qu'aux jours où Londres était si sale et si misérable. Nous entrâmes dans quelques-unes des pièces qui donnaient sur le vieux jardin où nous fûmes très bien accueillis par leurs

locataires qui derechef lièrent conversation avec nous et considérèrent mon étrange visage avec un étonnement que leur politesse ne réussissait pas à dissimuler entièrement. Outre ces oiseaux de passage et quelques résidents habituels, nous vîmes répandues dans les prairies contiguës aux jardins en bordure de « Long Water », comme on l'appelait autrefois, nombre de tentes aux vives couleurs, entourées d'hommes, de femmes et d'enfants qui flânaient aux environs. Cette population amie du plaisir appréciait, semble-t-il, l'existence du campeur, malgré tous ses inconvénients qui devenaient pour eux, en réalité, des plaisirs eux aussi.

Nous quittâmes ce vieil ami à l'heure dite, et, sans insister outre-mesure, je fis mine de vouloir prendre les avirons ; mais Dick me repoussa ; je n'en éprouvai, je l'avoue, qu'un chagrin relatif, car je m'apercevais que j'avais bien assez à faire à jouir du délicieux moment tout en suivant le cours paresseux de mes pensées.

Quant à Dick, il n'était que juste de le laisser ramer, car il était fort comme un

cheval et faisait ses délices de tous les exercices musculaires, quels qu'ils fussent. En réalité, nous eûmes quelque difficulté à le décider à s'arrêter, lorsque, nous trouvant au large de Runnymede, le crépuscule commença à faire place autour de nous à la nuit, et la lune à briller de tout son éclat. Nous abordâmes et nous cherchions un endroit où dresser nos tentes (car nous en avions apporté deux), lorsqu'un vieillard s'avança vers nous, nous souhaita le bonsoir et nous demanda si nous avions un endroit où loger cette nuit-là; et quand nous lui eûmes répondu que non, il nous invita dans sa maison. Sans nous faire prier, nous le suivîmes et Clara lui prit la main de cet air de cajolerie dont, je l'avais remarqué, elle usait envers les vieillards; et comme nous allions notre chemin, elle fit quelque remarque banale sur la beauté du jour. Le vieil homme s'arrêta net, la regarda et dit :

« Ainsi, vous trouvez la journée belle ?

– Oui, dit-elle, le regardant tout étonnée, pas vous ?

– Ma foi, dit-il, peut-être. Du moins je l'aurais trouvé lorsque j'étais jeune. Mais

maintenant, j'aimerais mieux, je crois, un peu de fraîcheur. »

Elle ne répondit mot et poursuivit sa route, la nuit étant maintenant presque complète, jusqu'au moment où, au commencement de la montée, nous arrivâmes à une haie avec une barrière dont le vieillard fit jouer le loquet pour nous faire entrer dans un jardin au fond duquel s'apercevait une petite maison, l'une de ses petites fenêtres déjà dorée par la lumière des bougies. On distinguait même à la clarté indécise de la lune et aux dernières lueurs du couchant que le jardin était rempli de fleurs à profusion ; et le parfum qu'il exhalait dans la fraîcheur grandissante du soir était d'une si merveilleuse douceur qu'il paraissait être le cœur même des délices de cette soirée de juin. Aussi, nous nous arrê tâmes tous trois instinctivement et Clara fit entendre un petit « Oh ! » de ravissement, charmant comme la première note d'un oiseau qui commence à chanter.

« Qu'y a-t-il donc ? dit le vieil homme avec un peu d'humeur et en la tirant par la main. Il n'y a pas ici de chien ! Ou bien est-

ce que vous avez marché sur une épine et vous êtes fait mal au pied ?

– Mais non, mais non, voisin, dit-elle, mais quel parfum ! Dieu ! quel parfum !

– Naturellement, dit-il, et cela vous plaît tellement ? »

Elle fit entendre un rire mélodieux auquel nous fîmes écho, de nos voix plus rudes ; puis :

« Mais naturellement, voisin, dit-elle ; pas à vous ?

– Ma foi, je n'en suis pas tellement sûr », dit le vieux.

Puis il ajouta, comme pris d'un peu de honte :

« D'ailleurs, vous savez, quand les eaux montent et que Runnymede est tout inondé, ce n'est pas si agréable que cela.

– Ah ! voilà qui me plairait, à moi, dit Dick. Quelles fameuses parties de voile on pourrait faire ici, sur les prés inondés, par un clair matin de gel, en janvier !

– Ah ! oui, cela vous plairait ? dit notre hôte. Ma foi, je ne veux pas discuter avec vous, voisin, ce n'en vaut pas la peine. Entrez, et venez souper. »

Nous suivîmes une allée pavée parmi les roses et entrâmes directement dans une très jolie pièce toute lambrissée de panneaux sculptés, et propre comme un sou neuf; mais sa plus belle parure était une jeune femme aux cheveux blonds et aux yeux gris, bien que son visage, ses mains et ses pieds nus fussent brunis par le soleil. Elle était vêtue légèrement, mais il était clair que c'était par goût et non par pauvreté, bien que ce fussent là les premiers habitants de la campagne que j'eusse encore rencontrés; car sa robe était de soie et elle portait aux poignets des bracelets qui me parurent être de grande valeur. Elle était étendue sur une peau de mouton près de la fenêtre, mais se leva d'un bond à notre arrivée, et, à la vue de visiteurs derrière le vieillard, battit des mains avec un cri de bonheur; puis, lorsqu'elle nous eut amenés au milieu de la pièce, se mit bel et bien à danser autour de nous, telle était sa joie de notre compagnie.

«Ainsi! dit le vieillard, tu es contente, n'est-ce pas, Ellen?»

Toujours dansant, la jeune fille alla jusqu'à lui, l'entoura de ses deux bras :

« Oui, grand-père, je suis contente, et vous aussi vous devriez l'être, dit-elle

– Bien sûr, bien sûr que je le suis, dit-il, dans la mesure où je puis être jamais content. Mes hôtes, asseyez-vous, je vous prie. »

Ceci nous paraissait assez étrange ; plus étrange, je le suppose, à mes amis qu'à moi-même ; mais Dick profita d'un moment d'absence de notre hôte et de sa petite-fille pour me dire à voix basse :

« Un Grincheux : il en reste encore quelques-uns. Il y a longtemps, bien longtemps, ils étaient, m'a-t-on dit, une véritable plaie. »

Le vieillard rentra sur ces mots et s'assit à nos côtés avec un soupir qui paraissait à la vérité avoir été poussé pour attirer notre attention ; mais à ce moment, précisément, la jeune fille rentra, apportant de quoi nous restaurer, et le vieux bourru rata son effet, tant à cause de la faim que nous avions tous trois, qu'en raison de l'attention avec laquelle je regardais sa petite-fille vaquer à ses affaires, belle comme une image.

Tout ce qu'on nous donna à manger et à boire, bien qu'un peu différent de ce qu'on

nous avait servi à Londres, était plus que simplement bon, mais le vieillard, fixant d'un œil maussade, sur la table, le plat de résistance, un trio de perches superbes, dit :

« Allons bon, de la perche ! Je regrette que nous ne puissions pas mieux vous traiter, mes hôtes. Il fut un temps où nous aurions pu vous faire venir de Londres un beau quartier de saumon ; mais les temps sont devenus mesquins et sans grandeur.

– Oui, mais rien ne vous empêchait de vous en procurer encore maintenant, dit la jeune fille avec un petit rire, si vous aviez été prévenu de leur arrivée.

– C'est notre faute, pour ne l'avoir pas apporté avec nous, voisins, répondit Dick, avec bonne humeur. Mais si les temps sont sans grandeur, on ne peut en dire autant de ces perches, en tous les cas ; cette bête-là au milieu devait bien peser deux bonnes livres lorsqu'elle exhibait ses rayures noires et ses nageoires rouges aux vairons de la rivière. Et pour ce qui est du saumon, mais, voisin, mon ami que voici et qui arrive de l'étranger a été tout à fait étonné hier matin lorsque je lui ai dit qu'il y en avait en

quantité à Hammersmith. Et je suis bien certain de n'avoir pas entendu dire que la situation avait empiré. »

Il paraissait légèrement mal à l'aise. Lors, le vieillard, se tournant de mon côté, me dit avec une extrême courtoisie :

« Ma foi, monsieur, j'ai plaisir à rencontrer un homme arrivant de par-delà les mers ; mais vraiment j'en appelle à vous et vous prie de nous dire si en définitive tout ne va pas beaucoup mieux chez vous ; où, j'imagine, d'après ce que dit notre hôte, vous êtes plus alertes et plus vivants, n'ayant pas supprimé toute compétition. J'ai lu, voyez-vous, pas mal de livres du temps passé, et ces livres sont, à coup sûr, beaucoup plus vivants que ceux qu'on écrit aujourd'hui ; et c'est sous le régime de la bonne, saine, entière compétition qu'ils furent écrits, — même si les archives de l'histoire ne nous le disaient pas, nous le reconnâtrions par ces livres eux-mêmes. Il y a en eux un esprit d'aventure, et les signes d'une aptitude à extraire le bien du mal, qui font défaut aujourd'hui à notre littérature ; et je ne peux pas m'empêcher de penser que

nos moralistes et nos historiens exagèrent grandement les malheurs de ces jours passés, au cours desquels purent être écrites des œuvres aussi splendides, aussi pleines d'imagination et de pensée. »

Clara écoutait, l'œil en mouvement, comme en proie à un excitant plaisir ; Dick fronça les sourcils et parut plus mal à l'aise encore, mais il ne souffla mot. À la vérité, le vieil homme, en s'échauffant, avait peu à peu abandonné son ton de persiflage, et tous deux discutaient maintenant gravement, l'air sérieux. Mais la jeune fille intervint avant que je puisse faire entendre la réponse que je préparais.

« Les livres, les livres ! toujours les livres, grand-père ! Quand comprendrez-vous enfin qu'en définitive c'est le monde dans lequel nous vivons qui nous intéresse ; ce monde dont nous faisons partie et que nous n'aimerons jamais trop. Regardez ! dit-elle, en ouvrant toute grande la croisée et en nous montrant la lumière blanche qui étincelait entre les ombres noires du jardin inondé de clair de lune et sur lequel la brise du soir courait, dans la nuit, comme

un frisson. Regardez ! Voilà quels sont nos livres aujourd'hui ! Et ces deux-là, dit-elle en s'avancant d'un pas léger vers les deux amoureux, et en leur mettant à chacun une main sur l'épaule. Et notre hôte lui aussi, avec son expérience et sa connaissance des pays d'au-delà des mers ; parfaitement, et vous-même, grand-père (et un sourire passa sur son visage comme elle disait ces mots), avec votre façon de grogner et de souhaiter pouvoir vous retrouver au bon vieux temps, – lequel, à ce que je comprends, aurait à peu près laissé mourir de faim le vieil homme innocent et paresseux que vous êtes ou l'aurait mis dans l'obligation de payer des soldats et des gens pour prendre aux autres par la force leur nourriture, et leurs vêtements, et leurs maisons. Oui, les voilà, nos livres ; et si nous en voulons d'autres encore, ne pouvons-nous pas trouver quelque ouvrage à faire dans les magnifiques constructions que nous élevons sur tous les points du pays (et je sais bien qu'il n'y avait rien de pareil autrefois), par quoi un homme a l'occasion de manifester tout ce qu'il porte en lui et d'exprimer

avec ses mains ce qui se trouve dans son cerveau et dans son âme. »

Elle fit une légère pause et je ne pus, pour ma part, détacher d'elle mes regards ni m'empêcher de penser que si c'était là un livre, il avait de bien délicieuses illustrations. La couleur montait sous le hâle délicat de ses joues ; ses yeux gris, très clairs dans son visage bruni, nous considéraient d'un regard d'affection pendant qu'elle parlait. Elle s'arrêta, puis reprit :

« Quant à vos livres, ils étaient bons pour une époque où les gens intelligents n'avaient guère d'autres sources de plaisir, et où il leur fallait à tout prix pallier la sordide insuffisance de leurs vies misérables en imaginant la vie d'autres personnes. Mais je vous le dis tout net, malgré toute leur ingéniosité, toute leur vigueur et malgré tout leur talent à conter des histoires, ils ont quelque chose de répugnant. Certains, il est vrai, font ça et là preuve de quelque sympathie envers ceux que les livres d'histoire appellent les "pauvres", et dont la vie misérable ne nous est pas totalement inconnue ; mais ils ne tardent pas à s'en

départir, et vers la fin du récit, il nous faut nous satisfaire de voir le héros et l'héroïne mener une vie de bonheur dans un îlot de félicité, établi sur le malheur des autres ; et cela au bout d'une longue série de malheurs factices (ou factices pour la plupart), dont ils sont eux-mêmes les auteurs, agrémentés d'assommantes et ineptes analyses de leurs sentiments, et de leurs aspirations, et de tout ce qui s'ensuit ; alors que, même en ce temps-là, le monde devait bien continuer à suivre son cours, – bêcher, coudre, cuire le pain, bâtir des maisons, assembler des charpentes tout autour de ces... animaux inutiles.

– Ma parole ! dit le vieil homme, revenant au ton de la causticité morose. Quelle éloquence ! Je suppose que vous trouvez tout cela très bien, vous ?

– Certes, dis-je, avec la plus grande énergie.

– Eh bien, dit-il, maintenant que ces flots d'éloquence se sont un peu calmés, si vous répondiez à ma question ? Du moins s'il vous plaît de le faire, vous savez, dit-il avec un soudain accès de courtoisie.

– Quelle question ? dis-je. Car je dois avouer que la beauté étrange, presque farouche, d'Ellen me l'avait fait sortir de la tête.

– Tout d'abord, dit-il, excusez-moi de vous faire subir un interrogatoire en règle. La compétition existe-t-elle encore comme autrefois dans la vie du pays d'où vous venez ?

– Oui, dis-je, la compétition y est de règle. »

Et je me demandais, au moment même où je parlais, dans quelles nouvelles complications je m'engageais par cette réponse.

« Question numéro deux, dit le vieux. Et n'en résulte-t-il pas en définitive plus de liberté, d'énergie – en un mot, de santé et de bonheur ? »

Je souris.

« Vous ne parleriez pas de la sorte si vous aviez la moindre idée de ce qu'est notre vie. À moi, vous me paraissez ici vivre non sur terre mais au ciel par comparaison avec nous et avec le pays d'où je viens.

– Au ciel ? dit-il. Et vous trouvez cela bien, vous, le ciel, n'est-ce pas ?

– Certes, dis-je d'un ton un peu vif, je le crains; car je commençais à en avoir assez de sa formule.

– Eh bien, quant à moi, je n'en suis pas si sur que cela, dit-il. M'est avis qu'il y a mieux à faire de son existence que de la passer assis à l'humidité sur un nuage à chanter des cantiques.»

J'étais un peu agacé par toute cette inconséquence et je dis :

« Enfin, voisin, en un mot et sans métaphore, dans le pays d'où je viens, et où la compétition qui a donné naissance à ces œuvres littéraires que vous admirez tant est encore de règle, la plupart des gens vivent absolument misérables. Ici, du moins à ce qu'il me semble, la plupart des gens vivent absolument heureux.

– Je n'ai pas voulu vous froisser, mon cher hôte, pas le moins du monde, dit-il; mais permettez-moi de vous poser cette question : vous trouvez cela très bien, n'est-ce pas. »

Sa formule, ainsi répétée avec une persistance aussi obstinée nous fit tous rire de bon cœur; et le vieil homme lui-même

se mit à rire sous cape avec nous. Il ne s'avouait nullement vaincu cependant et bientôt demanda :

« De tout ce qu'on me dit, je conclurais qu'une jeune femme aussi belle que ma chère Ellen que voici aurait été une dame, comme on disait autrefois, et n'aurait pas eu à porter, comme elle le fait maintenant, quelques bardes de soie ni à se faire brunir au soleil, comme elle doit le faire aujourd'hui. Que trouvez-vous à répondre à cela ? »

Ici, Clara, qui dans une grande mesure avait gardé le silence jusque-là, intervint et dit :

« Ma foi, vraiment, je ne crois pas que vous ayez par là amélioré la situation ni qu'elle ait besoin de l'être. Ne voyez-vous pas qu'elle est délicieusement habillée pour le beau temps qu'il fait ? Et quant au hâle de vos prairies, j'espère bien, pour mon compte, en récolter un peu, quand nous serons arrivés un peu plus haut dans la vallée. Voyez si je n'ai pas besoin d'un peu de soleil sur ma peau blanche ! »

Et elle remonta la manche sur son bras qu'elle posa à côté de celui d'Ellen, assise

maintenant près d'elle. À vrai dire, il me parut assez amusant de la voir faire la belle dame de la ville, car elle avait le corps aussi robuste et le teint aussi clair qu'il se pouvait trouver n'importe où et dans les meilleures circonstances. Dick, un peu timidement, caressa ce bras admirable, puis rabaissa sa manche, tandis qu'elle rougissait à ce contact ; et le vieil homme dit en riant :

« Eh bien ! pour cette fois, je suppose que vous trouvez tout cela très bien, n'est-ce pas ? »

Ellen embrassa sa nouvelle amie et nous restâmes assis quelque temps en silence ; bientôt elle se mit à chanter d'une voix douce et cristalline et nous tint sous le charme de cette voix si pure ; et le vieux grognon ne cessait de la regarder avec tendresse. Les autres jeunes gens chantèrent eux aussi, leur tour venu ; puis Ellen nous conduisit à nos lits, dans leurs petites chambres rustiques, embaumées et propres comme le rêvaient les anciens poètes pastoraux ; et les plaisirs de cette soirée firent disparaître la crainte que j'avais éprouvée la veille de me réveiller

NOUVELLES DE NULLE PART

dans le misérable monde d'autrefois,
monde de plaisirs vieillis et d'espérances
faites en partie de peur.

Chapitre XXIII

*Dans les champs de Runnymede
au petit matin*

BIEN QU'IL N'Y EÛT pour m'éveiller aucun bruit violent, je ne pus rester longtemps couché le lendemain matin dans un monde si bien éveillé et, n'en déplaise au vieux grognon, si heureux ; je me levai donc, et m'aperçus que, malgré l'heure matinale, quelqu'un était déjà debout, car tout était net et bien rangé dans le petit salon, et la table mise pour le repas du matin. Personne n'était sur pied pour l'instant dans la maison cependant ; je sortis donc, et après avoir fait un ou deux tours dans le luxuriant jardin, je vaguai par la prairie vers le fleuve, où était amarré notre bateau qui avait à mes yeux un air tout à fait familier et ami. Je remontai un peu le long

du fleuve, contemplant les volutes de brume légère qui s'élevaient de l'eau, en attendant que le soleil ait pris la force de la dissiper ; je vis les ablettes moucheter la surface sous les branches des saules d'où tombaient par myriades les mouches minuscules dont elles faisaient leur nourriture ; j'entendis les bonds du grand chabot, sautant, à grand renfort d'éclaboussements, à la poursuite de quelque phalène attardée, et me sentis presque revenu aux jours de mon enfance. Puis je retournai vers le bateau et m'y attardai une minute ou deux et alors remontai à pas lents la prairie vers la petite maison. Je notai maintenant qu'il y avait quatre autres maisons de même taille approximativement, sur la pente qui descendait vers le fleuve. La prairie que je traversais n'était pas prête encore à faucher ; mais une haie sèche montait non loin de moi de part et d'autre et dans le pré ainsi séparé du nôtre, à ma gauche, les faneurs étaient déjà en plein travail, selon les simples méthodes des jours de mon enfance. Mes pas instinctivement se tournèrent de ce côté, car je désirais voir à quoi ressemblaient les faneurs en

ces temps nouveaux et meilleurs, et aussi parce que je m'attendais un peu à y trouver Ellen. Arrivé à la haie et regardant la prairie de l'autre côté, je me trouvais proche de l'extrémité de la longue ligne de faneurs, en train d'éparpiller les minces andains pour faire sécher la rosée de la nuit. La plupart étaient des jeunes femmes vêtues à peu près comme l'avait été Ellen la veille au soir, bien que pour la plupart pas en soie mais en tissu de laine légère aux gaies broderies ; tous les hommes étant vêtus de flanelle blanche brodée de couleurs vives. La prairie en prenait l'apparence d'un gigantesque parterre de tulipes. Tout ce monde travaillait sans hâte mais bien et régulièrement, tout en faisant, par leurs joyeux propos, le bruit d'une troupe d'étourneaux dans un bosquet en automne. Une demi-douzaine d'entre eux, hommes et femmes, vinrent me serrer la main, m'apporter le bonjour du matin, et me poser quelques questions, – d'où je venais, où j'allais, – puis, me souhaitant bonne chance, retournèrent à leur travail. Ellen à ma vive déception n'était pas parmi eux, mais je vis

bientôt une forme légère déboucher du pré, en haut de la pente et se diriger vers notre maison ; c'était Ellen, un panier à la main. Mais avant qu'elle eût atteint la barrière du jardin, Dick et Clara en sortaient, lesquels, après s'être arrêtés un instant, descendirent à ma rencontre, abandonnant Ellen dans le jardin. Et nous descendîmes tous trois vers le bateau, échangeant des propos qui n'étaient rien de plus qu'un babil matinal. Là, nous restâmes quelque temps, Dick faisant quelques arrangements dans la barque, car nous n'avions monté que les choses qui risquaient d'être abîmées par la rosée ; et nous reprîmes le chemin de la maison ; mais en arrivant vers le jardin, Dick nous arrêta en posant la main sur mon bras, et dit :

« Tenez, regardez un peu. »

Je regardai, et par-dessus la haie basse, vis Ellen qui abritait ses yeux du soleil pour regarder vers la prairie, où l'on faisait les foins, une brise légère jouant dans sa chevelure fauve, ses yeux comme de clairs bijoux dans son visage hâlé où la tiédeur du soleil semblait s'être attardée :

« Regardez, mon cher hôte, répéta Dick; tout cela ne ressemble-t-il pas précisément à un de ces contes de Grimm dont nous parlions à Bloomsbury? Nous voici tous les deux, deux amoureux errant à travers le vaste monde, arrivés à un jardin enchanté, et voilà au milieu de ce jardin la fée elle-même : que va-t-elle nous accorder, je me demande. »

Et Clara dit, un peu gravement, mais sans raideur :

« Est-ce une bonne fée, Dick?

– Oh ! certes, répondit-il; et il y a des chances qu'elle serait prête à nous accorder plus encore, n'était le gnome, ou lutin des bois, notre ami grincheux d'hier soir. »

Et nous de rire à ces paroles.

« J'espère, dis-je, que vous vous rendez compte que vous ne m'avez pas trouvé de place dans votre histoire.

– Tiens, dit-il, c'est vrai. Le mieux sera de considérer que vous avez coiffé le chapeau de l'invisibilité et que vous voyez tout sans être vu. »

Ces mots me touchèrent au point sensible, le sentiment que j'avais de l'insécurité

de ma position dans ce pays nouveau et si beau ; aussi pour ne pas aggraver les choses je me tus et nous entrâmes tous trois dans le jardin et ensemble dans la maison. Je remarquai chemin faisant que Clara avait dû avoir véritablement conscience du contraste qu'elle offrait comme dame de la ville, avec ce coin de campagne estivale que nous avions tant admiré ; car elle avait mis ce matin, en imitant d'assez près Ellen, des vêtements légers et limités au strict nécessaire ; et elle aussi allait pieds nus dans de légères sandales.

Le vieillard nous accueillit avec cordialité dans le petit salon et nous dit :

« Alors, mes chers hôtes, vous êtes allés explorer les réalités de cette terre ? J'imagine que vos illusions d'hier soir se sont quelque peu dissipées à la lumière du matin ? Et alors, est-ce que vous continuez à trouver tout cela aussi bien qu'avant ?

– Absolument, répondis-je sans rien lui céder ; c'est un des plus jolis coins de la basse vallée de la Tamise.

– Oh ! oh ! dit-il, et ainsi vous connaissez la Tamise, n'est-ce pas ? »

Je rougis, car je vis Dick et Clara me regarder et je sus à peine que répondre. Toutefois, ayant déjà mentionné au cours de l'entretien que j'avais eu auparavant avec mes amis de Hammersmith que j'avais connu Epping Forest, je jugeai qu'une généralisation sommaire me servirait mieux pour éviter des complications qu'un mensonge caractérisé; je répondis donc :

« Je suis déjà venu dans ce pays autrefois; et j'ai alors été sur la Tamise.

– Oh! dit le vieil homme vivement, ainsi vous êtes déjà venu dans notre pays autrefois. Eh bien, franchement, et toute théorie mise à part, ne le trouvez-vous pas grandement changé en mal?

– Pas le moins du monde, dis-je; je le trouve grandement changé en bien.

– Ah! dit-il, je crains que votre jugement ne soit faussé par quelque théorie. Toutefois, naturellement, l'époque où vous vous êtes trouvé ici précédemment devait être si près de la nôtre que la détérioration n'est peut-être pas très sensible : car les coutumes étaient déjà les mêmes qu'aujourd'hui, naturellement. Mais je pensais plutôt à des temps plus reculés.

– En somme, dit Clara, c'est vous qui avez vos *théories* sur la transformation qui s'est produite.

– Mais j'ai pour moi les faits, également, dit-il. Tenez ! De cette hauteur on voit en tout et pour tout quatre petites maisons y compris la nôtre. Eh bien, je sais de façon certaine que jadis, en été, même lorsque le feuillage était au plus épais, on voyait de ce même point six très grandes et très belles maisons ; et plus haut, les jardins se touchaient tous jusqu'à Windsor ; et il y avait de grandes demeures dans tous les jardins. Ah ! l'Angleterre était un grand pays en ce temps-là ! »

Je commençais à me sentir agacé, et je répondis :

« Ce que vous voulez dire, c'est que vous avez décockneyisé le pays, et que vous avez envoyé promener toute cette valetaille, et que tout le monde peut maintenant vivre à l'aise et heureux et non plus seulement une poignée de ces dégoûtants voleurs qui devenaient, partout où ils allaient, des foyers de vulgarité et de corruption ; qui, en ce qui concerne ce délicieux cours

d'eau, détruisaient sa beauté moralement et qui avaient presque réussi également à la détruire au physique lorsqu'on les en chassa.»

Un moment de silence succéda à cette sortie, que je n'aurais pas pu, pour rien au monde, retenir, me rappelant combien j'avais souffert de l'esprit cockney et de ses causes sur ce même fleuve au temps jadis. Mais le vieil homme dit enfin, avec le plus grand calme :

« Mon cher hôte, je ne sais vraiment pas ce que vous voulez dire aussi bien par cockney que valetaille, voleurs, et dégoûtants personnages ; ni comment une poignée seulement de gens pouvaient vivre heureux et à leur aise dans un pays riche. Tout ce que je vois, c'est que vous êtes en colère, et j'en ai peur, contre moi : aussi, si vous le voulez bien, nous parlerons d'autre chose. »

Cette attitude me parut être celle d'un brave homme et d'un homme conscient des devoirs de l'hospitalité, chez une personne qui chérissait aussi opiniâtrement ses théories ; et je me hâtai de dire que je

n'avais pas voulu me mettre en colère mais seulement parier avec force. Il inclina la tête gravement et je croyais que l'orage était passé lorsque Ellen intervint tout à coup :

« Grand-père, la réticence de notre hôte est l'effet de sa courtoisie ; mais ce qu'il a en réalité envie de vous dire, il est bon que quelqu'un le dise ; aussi comme je ne suis pas sans savoir ce que c'est, je le dirai pour lui : car, vous le savez, j'ai appris ces choses auprès de gens qui...

– Oui, dit le vieillard, du sage de Bloomsbury et des autres.

– Oh ! demanda Dick, vous connaissez donc mon vieil aïeul Hammond ?

– Oui, dit-elle, et d'autres encore, comme dit mon grand-père, et ils m'ont appris certaines choses ; et voici au bout du compte ce qui en est. Nous demeurons aujourd'hui dans une petite maison non pas parce que nous n'avons rien de plus reluisant à faire que de travailler dans les champs, mais parce que cela nous plaît ; car si nous voulions, nous pourrions aller habiter une grande demeure parmi d'agréables compagnons.

– Bien sûr, grogna le vieux, comme si je voudrais vivre avec une bande de vaniteux qui tous me regarderaient de haut ! »

Elle lui sourit avec affection, mais poursuivit comme s'il n'avait rien dit :

« Dans le passé, quand ces grandes demeures dont parle grand-père étaient si nombreuses, nous aurions été *obligés* d'habiter une chaumière, que nous le voulions ou non ; et ladite chaumière, au lieu de renfermer tout ce que nous désirons avoir, aurait été nue et vide. Nous n'aurions pas eu assez à manger ; nos habits auraient été laids, sales et défraîchis. Vous grand-père, il y a maintenant des années que vous ne faites plus de gros travail, vous vous promenez, vous lisez vos livres, vous n'avez rien qui vous tienne en peine ; et quant à moi, je travaille dur quand cela me plaît, parce que cela me plaît, parce que je pense que cela me fait du bien, m'endurcit les muscles, me rend plus jolie à regarder, plus vigoureuse, plus heureuse. Mais aux jours d'autrefois, grand-père, il vous aurait fallu travailler dur jusque dans votre vieillesse ; vous auriez toujours eu à craindre de vous voir

enfermer dans une espèce de prison avec d'autres vieillards, à demi mort de faim, sans aucune distraction. Et quant à moi, j'ai vingt ans. En ces jours-là je commencerais à être une femme d'âge mûr et dans quelques années je serais pincée, maigre, le visage tiré, assailli d'ennuis et de misère, si bien que personne ne pourrait jamais deviner que j'ai été une belle jeune fille. N'est-ce pas là ce que vous aviez dans l'esprit, mon cher hôte ? dit-elle, les larmes aux yeux à la pensée des misères que ses semblables avaient supportées dans le passé.

— En effet, dis-je, profondément ému. Cela et d'autres choses encore. Souvent, dans mon pays, j'ai vu cette misérable transformation que vous avez décrite, et qui faisait de la jolie et fraîche villageoise une pauvre souillon paysanne. »

Le vieillard resta quelque temps sans rien dire, mais bientôt se reprit et se consola avec sa phrase habituelle :

« Alors tout cela te paraît très bien, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Ellen, je préfère la vie à la mort.

– Ah ! oui, vraiment ? dit-il. Eh bien, pour ma part j'aime lire un bon vieux livre avec beaucoup de choses amusantes comme *La Foire aux vanités*, de Thackeray. Pourquoi n'écrit-on plus de livres comme cela aujourd'hui ? Va donc poser cette question à ton sage de Bloomsbury. »

Voyant les joues de Dick rougir un peu à cette boutade, et notant qu'un silence y succédait, je pensai qu'il convenait de faire quelque chose. Aussi, je dis donc :

« Je ne suis que votre invité, mes amis ; mais je sais que vous voulez me montrer votre rivière sous son meilleur jour ; ne croyez-vous donc pas que le mieux serait de se mettre bientôt en route ? car il va certainement faire chaud aujourd'hui. »

Chapitre XXIV

Deuxième journée sur la Tamise

ILS SAISIRENT tout de suite le sens de mes paroles. Et à la vérité, en dehors de toute autre considération, il était temps de partir, car il était déjà sept heures, et la journée promettait d'être chaude. Aussi nous nous levâmes et descendîmes au bateau, – Ellen pensive et distraite; le vieillard, très amical et très poli, comme s'il avait voulu nous faire oublier l'aigreur de ses opinions. Clara était gaie et simple, mais pas très démonstrative pensai-je; elle, du moins, n'était pas fâchée de partir et souvent jetait un regard craintif et timide à la beauté étrange et farouche d'Ellen. Nous montâmes donc dans la barque, Dick constatant, en prenant sa place :

« Ma foi, c'est une belle journée vraiment! »

Et le vieil homme répondant :

« Ah ! oui, vous trouvez qu'il fait beau, vraiment? » une fois de plus.

Et bientôt, grâce à Dick, l'avant du bateau fendait rapidement les eaux lentes et obstruées d'herbes. Je me retournai lorsque nous arrivâmes au milieu du fleuve, et saluant nos hôtes de la main, je vis Ellen appuyée sur l'épaule du vieillard et qui caressait sa joue rouge de santé comme une pomme d'api, et j'eus un véritable pincement au cœur à la pensée que je ne devais plus revoir la belle jeune fille. Bientôt j'insistai pour prendre les avirons, et je ramai une bonne partie de ce jour-là ; ce qui, sans nul doute, explique que nous soyons arrivés très tard au but que Dick s'était fixé. Clara se montrait avec Dick tout particulièrement affectueuse, je le remarquai de mon banc de rame ; quant à lui, il se montrait bon, et gai et ouvert comme il était toujours ; et je le constatai avec joie, car un homme

de son tempérament n'aurait pu accepter ces caresses d'aussi bonne humeur et avec aussi peu d'embarras s'il avait été le moins du monde pris aux filets de l'enchanteresse de notre dernier séjour.

Je n'ai nul besoin de m'étendre sur la beauté des longs plans d'eau à cet endroit du fleuve. Je notai, comme il se devait, l'absence de villas londoniennes qu'avait déplorée le vieillard ; et je vis avec plaisir que mes vieux ennemis, les ponts de fonte « gothiques », avaient été remplacés par de gracieuses constructions de chêne et de pierre. De même les rives boisées que nous traversions avaient perdu leur air de chasses gardées, bien peignées, bien tenues ; elles étaient retournées à la nature et aussi magnifiques qu'il se pouvait, encore que les arbres fussent de toute évidence bien soignés. Je pensai que la meilleure façon d'obtenir les renseignements les plus nets était de faire l'innocent touchant Eton et Windsor ; mais Dick me communiqua spontanément ce qu'il savait de cette première localité, alors que nous attendions à l'écluse de Datchet :

« Là-haut, dit-il, se trouvent de beaux bâtiments anciens qui furent construits pour servir de grands collèges ou lieux d'enseignement par un des rois du Moyen Âge, Édouard VI, je crois (je me souris à moi-même devant cette erreur assez naturelle); il voulait que les enfants du peuple pussent y acquérir le savoir de son époque; mais tout naturellement, en ce temps sur lequel vous paraissez avoir tant de lumières, on abîma ce qu'il y avait de bien dans les intentions du fondateur. Mon vieil aïeul dit qu'on résolut la question de façon fort simple, et qu'au lieu d'apprendre aux enfants des pauvres à savoir quelque chose, on apprit aux enfants des riches à ne rien savoir du tout. De ce qu'il dit il ressort que ce fut un endroit qui servait à "l'aristocratie" (si vous savez ce que veut dire ce mot, dont le sens m'a été expliqué) à se débarrasser de la présence de ses enfants mâles pendant une grande partie de l'année, j'ose dire que le vieil Hammond vous donnerait là-dessus des renseignements détaillés.

— Et à quoi cela sert-il, maintenant ? dis-je.

– Ma foi, dit-il, les bâtiments furent bien abîmés par les toutes dernières générations d'aristocrates qui paraissaient animées d'une grande haine pour les beautés de l'ancienne architecture, de même en réalité que pour tous les monuments de l'histoire des temps passés ; mais c'est encore un endroit délicieux. Bien entendu, nous ne pouvons respecter absolument les intentions du fondateur, étant donné que nos idées sur l'éducation des jeunes ont beaucoup changé depuis son époque ; aussi nous l'utilisons maintenant comme un lieu de séjour à l'usage des gens qui se consacrent à l'étude, et d'un peu partout on vient apprendre ici ce qu'on veut, et il y a une grande bibliothèque qui contient les meilleurs livres. Aussi je ne crois pas que le vieux roi défunt aurait beaucoup de chagrin, s'il revenait à la vie, de voir ce qu'on y fait aujourd'hui.

– Ah ! ma foi, dit Clara en riant, je crois que les enfants lui manqueraient.

– Pas nécessairement, ma chère, répondit Dick, car il y a souvent là beaucoup de jeunes garçons qui viennent s'ins-

truire et, dit-il en souriant, apprendre aussi le canotage et la nage. Je voudrais que nous puissions nous y arrêter : mais peut-être vaudra-t-il mieux le faire en redescendant.»

Les portes de l'écluse s'ouvrirent comme il parlait, nous sortîmes et le voyage continua. Quant à Windsor, il n'en dit rien jusqu'au moment où je me reposai sur mes avirons (car c'était moi qui ramais alors) au long passage de Clewer ; et où je dis en levant les yeux :

« Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment là-haut ?

— Ah ! voilà, dit-il. Je voulais attendre, pour vous en parler, que vous m'interrogiez vous-même. C'est le château de Windsor : cela aussi je pensais vous le réserver pour notre retour. Il est beau d'ici, n'est-ce pas ? Mais il a été en grande partie construit ou replâtré au temps de la Grande Décadence, mais nous n'avons pas voulu démolir ces bâtiments puisqu'ils se trouvaient là ; de même que pour ceux du marché au Fumier. Vous savez, bien entendu, que c'était le palais de nos anciens rois du Moyen Âge et

qu'il fut utilisé plus tard de la même façon par les rois soliveaux (comme les appelle mon vieil aïeul) de l'époque parlementaire et commerciale.

— Oui, dis-je, je sais tout cela. Et à quoi sert-il maintenant ?

— Il abrite un grand nombre de gens, dit-il, car, malgré tous ses inconvénients, c'est un endroit agréable à habiter. Il y a aussi là un fonds d'antiquités de toutes sortes qu'il a paru valoir la peine de conserver, très bien arrangées, un musée, aurait-on dit aux temps que vous comprenez si bien. »

Je tirai sur mes avirons à ces derniers mots et ramai comme pour fuir ces temps que je comprenais si bien ; et nous ne tardâmes pas à remonter les étendues du fleuve, autrefois si tristement cockneyfiées, des environs de Maidenhead et qui maintenant paraissaient aussi délicieuses et aussi agréables que celles de la haute Tamise.

Le matin s'avancait, un beau matin d'été, un véritable joyau ; une de ces journées qui, si elles étaient plus fréquentes dans notre pays, feraient de son climat, sans contredit, le meilleur de tous

les climats. Une brise légère soufflait de l'ouest; les petits nuages, qui s'étaient levés vers l'heure de notre petit déjeuner, semblaient s'élever de plus en plus haut dans le firmament; et malgré l'ardeur du soleil nous n'aspirions pas plus à la pluie que nous ne craignons de la voir arriver. Si brûlant que fût le soleil, il y avait dans l'air un fond de fraîcheur qui nous faisait presque soupirer après la chaude somnolence de l'après-midi et après la grande nappe d'épis de blé que nous voyions, de l'ombre où nous nous trouvions, briller dans tout leur éclat. Il n'est personne qui, exempt du poids d'absorbants soucis, ne se fût senti heureux ce matin-là : et je dois dire que, quelques soucis qui aient pu alors se dissimuler sous la surface des choses, ils ne paraissaient pas se trouver sur notre chemin.

Nous longeâmes plusieurs prairies où la fenaison battait son plein, mais Dick, et surtout Clara, étaient si préoccupés de notre fête de la haute vallée qu'ils ne me laissaient guère le loisir de m'y intéresser – tout ce que je pus faire fut de remarquer que les gens, dans les champs, paraissaient

beaux et vigoureux, hommes et femmes, et que bien loin de rien suggérer de misérable par leur costume ils semblaient s'être endimanchés pour la circonstance – habillés de vêtements légers, bien entendu, mais éclatants et abondamment parés.

Ce jour-là, comme la veille, nous avions, vous le pensez bien, croisé ou dépassé nombre d'embarcations de tous genres, ou avions été dépassés par elles. C'étaient pour la plupart, comme la nôtre, des bateaux à rames, ou encore qui allaient à la voile à la façon dont se pratique cette forme de navigation sur les plans d'eau du cours supérieur du fleuve ; mais parfois aussi nous rencontrions des chalands, chargés de foin ou d'autres produits agricoles, ou encore transportant des briques, de la chaux, du bois de charpente et ainsi de suite, et qui avançaient sans qu'il me soit possible de discerner aucun moyen de propulsion – juste un homme à la barre, souvent en compagnie d'un ami ou deux qui riaient et bavardaient avec lui. Une fois, ce jour-là, Dick, me voyant regarder avec attention un de ces bateaux, me dit :

« C'est là un de nos chalands automobiles ; il n'est pas plus difficile de faire des véhicules automobiles pour aller sur l'eau que pour aller sur terre. »

Je n'eus guère de peine à comprendre que ces « véhicules automobiles » avaient remplacé l'ancien transport à la vapeur ; mais je pris bien soin de ne poser à ce sujet aucune question, car je n'étais pas sans ignorer que je ne saurais jamais comprendre leur fonctionnement, et qu'à essayer de le faire je ne pourrais que me trahir ou me perdre dans quelques complications impossibles à expliquer ; je me contentai donc de dire :

« Mais oui, naturellement, je comprends. »

Nous abordâmes à Bisham, où subsistaient les restes de la vieille abbaye et de la maison élizabéthaine qu'on y avait adjointe, sans la moindre apparence d'avoir, le moins du monde, souffert d'avoir été occupées pendant des années par des locataires soigneux et capables de les apprécier. Les habitants cependant, hommes et femmes, étaient pour la plupart dans les champs ce jour-là ; ainsi, nous n'y rencontrâmes que

deux vieillards et un homme plus jeune qui n'était pas sorti, désireux qu'il était d'avancer quelque ouvrage de littérature, qui, je l'imagine, fut considérablement interrompu par notre venue. Je crois aussi, cependant, que cette diligente personne, lorsqu'elle nous accueillit, ne regrettait pas trop cette interruption. En tout cas, elle insista à plusieurs reprises pour nous garder, si bien qu'en définitive, nous ne quitâmes ces lieux qu'à la fraîche.

La chose nous importait peu cependant ; les nuits étaient claires, car la lune était à son troisième quartier et c'était égal à Dick de ramer ou de rester assis à ne rien faire dans la barque : ainsi nous avançâmes à bonne allure. Le soleil couchant brillait d'un vif éclat sur ce qui restait des vieux bâtiments de Medmenham, tout près desquels s'élevait une masse irrégulière que Dick nous dit être une résidence très agréable ; et beaucoup de maisons se voyaient sur les vastes prairies de l'autre rive, au pied du coteau ; car, à ce qu'il paraît, la beauté de Hurley avait amené bon nombre de gens à construire et à s'établir dans ce coin.

Le soleil maintenant très bas sur l'horizon éclaira Henley très peu changé en apparence de ce que je m'en rappelais. Le jour proprement dit s'éteignit comme nous passions les plans délicieux de Wargrave et de Shiplake ; mais la lune ne tarda pas à se lever derrière nous. J'aurais aimé voir de mes propres yeux comment l'ordre nouveau avait réussi à se débarrasser de l'immonde fouillis dont le commercialisme avait souillé les rives de la Tamise, là où elle s'élargit aux environs de Reading et de Caversham : à coup sûr tout sentait trop délicieusement bon dans la nuit commençante pour qu'il y restât rien du sordide désordre de soi-disant manufactures ; et comme je demandais quelle sorte de ville était Reading, Dick me répondit :

« Oh ! assez jolie en son genre ; en grande partie reconstruite au cours de ces cent dernières années ; et elle compte un bon nombre de maisons comme vous pouvez le constater par les lumières qu'on voit briller là-bas juste au pied des coteaux. En fait, c'est une des villes les plus peuplées de la Tamise dans ces parages. Mais courage, mon cher

hôte ! Nous touchons pour ce soir au but de notre voyage. Je devrais vous demander pardon, de ne pas nous arrêter à l'une de ces maisons, soit ici, soit un peu plus haut ; mais un ami qui habite une très agréable maison parmi les prairies de Maple-Durham nous a demandé avec beaucoup d'insistance de venir le voir, Clara et moi, lorsque nous remonterions la Tamise ; et j'ai pensé que vous ne verriez pas d'inconvénient à voyager ainsi un peu de nuit. »

Il aurait pu se dispenser de m'adjurer de ne pas me laisser abattre, car j'en étais aussi éloigné que possible ; bien que la nouveauté de cette existence heureuse et calme que je voyais tout autour de moi et l'agitation que j'en ressentais se fussent un peu atténuées, un contentement profond différent au possible d'une apathique acceptation la remplaçait maintenant, et je me sentais, pour ainsi dire, véritablement renaître à une vie nouvelle.

Nous prîmes terre bientôt à l'endroit précis où je me rappelais que le fleuve faisait un coude vers le nord, aux approches de l'antique demeure des Blunt, avec ses

vastes prairies qui s'étendaient à droite, et, à gauche, la longue rangée de vieux arbres magnifiques qui surplombaient l'eau. Comme nous débarquions, je dis à Dick :

« Est-ce à la vieille maison que nous nous rendons ? »

— Non, dit-il, bien qu'elle tienne bon encore dans sa verte vieillesse et qu'elle abrite de nombreux locataires. Je constate, soit dit en passant, que vous connaissez votre Tamise parfaitement. Mais mon ami Walter Allen, qui m'a demandé de m'arrêter ici, habite une maison, pas très grande, qui a été construite récemment ici, parce que ces prairies attirent tant de gens, en été surtout, qu'il commençait à y avoir un peu trop de campeurs vivant en plein air sous la tente. Les paroisses de l'endroit à qui cela ne plaisait pas outre mesure ont donc construit trois maisons d'ici à Caversham et une autre, plus grande, à Basildon un peu en amont. Regardez, voici les lumières de la maison de Walter Allen ! »

Nous traversâmes donc l'herbe de la prairie inondée de clair de lune, et ne tardâmes pas à arriver à la maison qui était

basse et construite autour d'un quadrilatère suffisamment grand pour recevoir beaucoup de soleil. Walter Allen, l'ami de Dick, nous attendait debout contre le chambranle de la porte, et il nous fit entrer dans le hall sans paroles inutiles. Il y avait là peu de monde ; car un certain nombre des habitants étaient partis faire les foins dans les environs, et d'autres, nous dit Walter, se promenaient dans la prairie, profitant du magnifique clair de lune. L'ami de Dick semblait être un homme d'environ quarante ans ; grand, les cheveux noirs, l'air pensif et très bon, mais, et cela me causa quelque surprise, il y avait sur son visage une ombre de mélancolie et il paraissait un peu distrait et inattentif à notre bavardage, malgré ses visibles efforts pour écouter. Dick l'observait de temps en temps et paraissait troublé. Il dit enfin :

« Dis-moi, mon vieux, s'il y a la moindre des choses qui n'aille pas, et dont nous ne savions rien quand tu nous as écrit, ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux nous le dire tout de suite ? Ou bien alors, nous serons forcés de croire que nous arrivons à un mauvais

moment et que nous ne sommes pas tout à fait les bienvenus. »

Walter rougit et parut éprouver quelque peine à retenir ses larmes, mais enfin nous dit :

« Mais bien sûr, tout le monde ici est on ne peut plus heureux de vous voir, Dick ; toi et tes amis ; mais il est vrai que nous ne sommes pas des plus heureux, malgré le beau temps et la qualité des foins. Quelqu'un est mort ici.

– Eh bien, répondit Dick, il faut vous faire une raison, voisin, ces choses sont inévitables.

– Oui, dit Walter, mais c'était une mort violente qui paraît bien devoir en entraîner une autre au moins ; et je ne sais comment, cela crée entre nous une sorte de malaise ; à vrai dire, c'est une des raisons pour lesquelles il y a si peu de monde ici ce soir.

– Raconte-nous l'histoire, Walter, demanda Dick ; peut-être de nous la conter, cela t'aidera-t-il à secouer ta tristesse.

– Fort bien, dit Walter, entendu. Mais elle sera brève, bien que j'ose dire qu'il ne serait pas difficile de la délayer et de la

rendre interminable, comme on faisait avec des sujets de ce genre dans les romans d'autrefois. Il y a ici une très charmante fille, pour qui nous avons tous de l'affection, et quelques-uns d'entre nous, plus que de l'affection ; et, tout naturellement, elle aimait l'un de nous plus que tous les autres. Et un autre parmi nous (je ne dirai pas son nom), mordu par la folie d'amour, allait se faisant aussi désagréable que possible sans le faire exprès, bien entendu, si bien que la jeune fille, qui n'était pas sans avoir eu pour lui au début de l'affection, mais non pas de l'amour, se mit bel et bien à le prendre en grippe. Naturellement, ceux d'entre nous qui le connaissaient le mieux – moi parmi d'autres – lui conseillèrent de s'éloigner ; car chaque jour les choses allaient de mal en pis pour lui et par sa faute. Mais il ne voulait pas en entendre parler (cela aussi, je le suppose, était naturel), si bien que nous dûmes lui dire qu'il *fallait* qu'il s'en aille, ou que la mise en quarantaine s'ensuivrait inévitablement. Car ses ennuis personnels l'avaient à ce point subjugué que nous nous rendions compte que c'est nous qui serions obligés de

partir s'il restait. Il le prit mieux que nous ne l'avions attendu, lorsque quelque chose se produisit – une entrevue avec la jeune fille, je crois, suivie de près d'un échange de propos très vifs avec l'heureux rival – qui lui fit perdre toute raison ; et il saisit une hache et se jeta sur son rival alors que personne ne se trouvait là ; au cours de la lutte qui suivit l'homme qu'il avait attaqué lui porta un coup malencontreux et le tua. Et maintenant, le meurtrier est à son tour si bouleversé qu'il est fort capable de se tuer, lui aussi ; et si cela arrive, la jeune fille, je le crains, en fera autant. À tout cela, nous ne pouvions absolument rien, pas plus qu'au tremblement de terre d'il y a deux ans.

– C'est très fâcheux, dit Dick, mais puisque le malheureux est mort et que rien ne peut le ramener à la vie, et puisque l'homicide n'avait aucune intention criminelle, je ne puis, sur ma tête, voir pourquoi il ne prendrait pas le dessus avant peu. Au surplus, c'est bien celui qu'il fallait qui a été tué, et non pas l'autre. Pourquoi ressasser à n'en plus finir ce qui fut un simple accident ? Et la jeune fille ?

– Quant à elle, dit Walter, tout cela semble lui avoir inspiré de la terreur plutôt que du chagrin. Ce que tu dis de cet homme est vrai ou devrait l'être ; mais c'est que, vois-tu, l'agitation et la jalousie qui servirent de prélude à ce drame avaient créé autour de lui une atmosphère de malheur et de fièvre à laquelle il semble qu'il ne puisse maintenant échapper. Cependant, nous lui avons conseillé de partir ; en fait, de traverser les mers ; mais il est dans un tel état que je ne crois pas qu'il en ait *la force*, à moins que quelqu'un ne l'emmène, et je crains que cette tâche ne m'échoie ; ce qui n'est pas précisément, pour moi, une perspective très joyeuse.

– Oh ! mais ce ne sera pas, pour toi, sans un certain intérêt, répondit Dick. Et, à coup sûr, il ne *peut pas* ne pas voir d'ici peu toute cette affaire sous l'angle de la raison, tôt ou tard.

– Ma foi, en tout cas, dit Walter, maintenant que j'ai soulagé mon esprit aux dépens de votre propre tranquillité, abandonnons ce sujet pour l'instant. Emmènerez-vous votre invité à Oxford ?

– Mais naturellement, nous devons y passer, répondit Dick en souriant, puisque nous remontons jusqu'à la vallée supérieure : mais je ne comptais pas nous y arrêter car cela nous mettrait en retard pour les foins là-haut. Aussi, Oxford et ma savante dissertation que j'aurais faite à son propos, tout entière recueillie de seconde main auprès de mon arrière-grand-père, devront attendre jusqu'à ce que nous redescendions dans quinze jours d'ici »

J'écoutai toute cette histoire avec la plus grande surprise sans pouvoir m'empêcher de m'étonner, au début, qu'on n'ait pas mis en prison le meurtrier jusqu'à ce que la preuve pût être faite qu'il se trouvait en cas de légitime défense ; et pourtant, plus j'y réfléchissais, plus il me paraissait évident qu'aucun interrogatoire de témoins, lesquels n'auraient été témoins de rien de plus que de l'animosité qui opposait les deux rivaux, n'aurait rien pu pour éclairer cette affaire. Je ne pus m'empêcher de penser également que les remords de cet homme coupable d'homicide justifiaient ce que m'avait dit le vieil Hammond de

la façon dont ce peuple étrange en usait dans les cas où j'avais autrefois entendu prononcer le mot de crime. À la vérité, ces remords étaient exagérés ; mais il était on ne peut plus clair que le meurtrier prenait à son compte toutes les conséquences de son action et n'attendait pas que la société le blanchît en le punissant. Je ne craignais plus de voir « le caractère sacré de la vie humaine » souffrir peut-être chez mes amis de la disparition de la potence et de la prison.

Chapitre XXV

Troisième journée sur la Tamise

COMME nous redescendions à notre bateau le lendemain matin, Walter ne put s'empêcher de revenir au sujet de conversation de la veille, bien qu'il se montrât plus optimiste qu'alors, et parût penser que, si on ne pouvait pas décider à partir au-delà des mers le malheureux meurtrier, celui-ci pourrait du moins se retirer, à peu près seul, dans un coin du voisinage ; du moins c'est ce qu'il avait lui-même proposé. À Dick et, je dois le dire, à moi-même, cette solution semblait être un étrange remède ; c'est ce qu'exprima Dick :

« Ami Walter, dit-il, n'envoie pas le pauvre homme ruminer son drame en l'abandonnant à une vie solitaire. Cela ne fera que le confirmer dans l'idée qu'il

a commis un crime, et tout ce que vous y aurez gagné sera de le voir se suicider bel et bien.

— Je n'en suis pas aussi sûre que cela, dit Clara. S'il m'est permis de dire ce que j'en pense, c'est qu'il vaudra mieux pour lui, je crois, avoir d'un coup son content de tristesse pour s'éveiller bientôt, pour ainsi dire, à l'évidence que tout ce désespoir ne rimait à rien ; dès lors, il vivra parfaitement heureux. Et pour ce qui est de se suicider, n'ayez aucune crainte à ce sujet ; car, d'après tout ce que vous me dites, il est en réalité profondément amoureux de cette femme ; et à parler franc, tant que son amour n'aura pas reçu satisfaction, non seulement il se cramponnera de toutes ses forces à la vie, mais il voudra extraire de chacun des événements de son existence la quintessence, et, pour ainsi dire, chérira chacun d'eux ; et c'est là, je crois, ce qui en réalité explique pourquoi il a pris cette affaire tellement au tragique. »

Walter, l'air pensif, dit :

« Ma foi, il se peut que vous ayez raison ; et peut-être aurions-nous dû prendre toute

cette histoire un peu moins à cœur ; mais voyez-vous, mon cher hôte, dit-il en se tournant vers moi, pareilles choses arrivent si rarement chez nous que, lorsque cela se produit, nous ne pouvons nous empêcher de nous en faire toute une montagne. Pour le reste, nous sommes tous prêts à pardonner à notre malheureux ami la douleur qu'il nous cause, pour cette raison que tout cela provient chez lui d'un respect exagéré de la vie humaine et du bonheur qui lui revient. Et ma foi, je n'ajouterai plus rien que ceci : voulez-vous m'emmener dans votre bateau, car je voudrais m'occuper de trouver une demeure retirée pour le pauvre garçon, puisque tel est son désir, et j'ai entendu dire qu'il y en a une qui ferait très bien notre affaire dans les coteaux, de l'autre côté de Streatley ; si vous voulez me déposer par là, je monterai ensuite à pied et je m'en occuperai.

— La maison en question est-elle vacante ? dis-je.

— Non, dit Walter, mais l'homme qui l'habite videra les lieux, naturellement, quand il saura que nous en avons besoin.

Car, voyez-vous, nous pensons que l'air frais des collines et la solitude même du paysage feront du bien à notre ami.

— Oui, dit Clara en souriant, et il ne sera pas si loin de sa bien-aimée qu'ils ne puissent facilement se voir s'ils en ont envie — comme ce sera très certainement le cas. »

Cette conversation nous avait amenés jusqu'à notre bateau et nous voguions bientôt sur la belle et large étendue du fleuve, Dick faisant courir notre proue à vive allure parmi les flots calmes de ce matin d'été, car il n'était pas six heures encore. En très peu de temps, nous fûmes à l'écluse ; et comme nous nous élevions lentement sur la surface de l'eau montante, je ne pus m'empêcher de m'émerveiller que ma vieille amie, l'écluse à sas, au surplus de l'espèce la plus simple et la plus primitive, tînt toujours bon à cette place ; aussi dis-je :

« Je me suis demandé, alors que nous passions ces écluses, l'une après l'autre, comment il se faisait qu'avec toute votre prospérité et surtout votre désir de travail attrayant, vous n'avez pas inventé quelque chose pour supprimer cette maladroite

façon de monter les escaliers par un procédé aussi rudimentaire.»

Dick se mit à rire :

« Mon cher ami, dit-il, tant que l'eau aura la malencontreuse habitude de descendre le long des pentes, je crains que nous n'ayons à nous plier à son caprice et à remonter les escaliers lorsque nous tournons le dos à la mer. Et vraiment, je ne vois pas pourquoi vous vous en prenez ainsi à cette écluse de Maple-Durham qui est, à mon avis, un très joli coin. »

Cette affirmation ne prêtait pas au moindre doute, pensai-je, comme je levais les yeux vers les rameaux surplombants des grands arbres et le scintillement du soleil tamisé par les feuilles, et en écoutant le chant estival des merles, qui se mêlait au bruit tout proche du déversoir. Aussi, incapable de dire pourquoi j'aurais voulu voir supprimer ces écluses, ce qui était loin d'être le cas, en réalité, je me tus. Mais Walter reprit :

« Voyez-vous, mon cher hôte, notre ère n'est pas celle des inventions. L'époque précédente a fait tout ce qu'il fallait dans ce

sens, et nous nous contentons aujourd'hui d'utiliser celles de ses inventions que nous trouvons commodes, et de laisser le reste. Je crois, en effet, qu'il y a quelque temps (je ne puis pas vous donner de date) on se servait de certains mécanismes compliqués pour les écluses, bien qu'on ne soit pas allé jusqu'à essayer de faire grimper les rivières sur les montagnes. Quoi qu'il en soit, ce fut gênant, je suppose, et l'on s'aperçut que les vannes et les portes, tout simplement, avec une grosse poutre pour faire contre-poids, répondaient à tous les besoins et étaient faciles à réparer avec des matériaux qu'on avait toujours sous la main, – et voici, – comme vous voyez.

– En outre, ajouta Dick, ce genre d'écluse est très joli, comme vous le constaterez; et je ne puis m'empêcher de croire que votre écluse à machine, qui se remontait comme une montre, aurait été laide et aurait abîmé la physionomie de la rivière : et c'est là, à coup sûr, une raison suffisante pour que nous conservions cette sorte d'écluses. Allons, adieu ma vieille ! dit-il en nous faisant franchir la vanne,

maintenant ouverte, d'un vigoureux coup de gaffe ; puisses-tu vivre longtemps, et ta verte vieillesse se renouveler sans cesse. »

Nous allions ; et le fleuve conservait, à mes yeux, son aspect familier des jours d'avant la complète cockneyification de Pangbourne, dont j'avais été témoin. Cette localité (Pangbourne) demeurerait incontestablement un village – autrement dit, un groupe bien délimité de maisons –, et joli au possible. Les bois de hêtres couvraient toujours la hauteur qui domine Basildon ; mais la grande plaine cultivée qui s'étendait à ses pieds était beaucoup plus peuplée que je ne me rappelais, car la vue découvrait maintenant cinq grands bâtiments, très soigneusement conçus pour ne pas abîmer le caractère du paysage. En bas, sur le bord verdoyant du fleuve, à l'endroit précis où les flots tournent vers les plans d'eau de Goring et de Streatley se trouvaient une demi-douzaine de jeunes filles qui jouaient dans l'herbe. Elles nous hélèrent au passage, en s'apercevant que nous étions des voyageurs, et nous fîmes halte quelques minutes pour leur parler. Elles venaient

de se baigner, étaient légèrement vêtues et pieds nus, et en route vers les prairies de la rive gauche, côté Berkshire, où la fenaïson avait commencé ; et elles passaient le temps gaiement en attendant que les gens du Berkshire vinssent les chercher dans leur *punt*. Rien ne pouvait les satisfaire au début que de nous voir les rejoindre et partager leur petit déjeuner ; mais Dick fit valoir son argument que nous devions commencer à faner plus haut dans la vallée, et qu'il ne fallait pas d'avance gâter mon plaisir en m'en donnant ailleurs un avant-goût, et elles cédèrent, bien qu'à contrecœur. En revanche, elles me posèrent quantité de questions sur le pays d'où je venais et les mœurs de ses habitants, questions auxquelles je me trouvai passablement embarrassé pour répondre ; et les réponses que j'y fis furent, sans aucun doute, passablement embarrassantes pour mes interlocutrices. Je remarquai chez ces jolies filles, comme chez tous ceux que nous avons rencontrés, qu'à défaut de nouvelles graves, comme celles que nous avons apprises à Maple-Durham, on discutait avec empressement

tous les petits détails de la vie : le temps qu'il faisait, la qualité des foin, la dernière maison qu'on avait construite, le nombre ou la rareté de tel ou tel oiseau, et ainsi de suite ; et qu'on parlait de ces choses non pas d'une façon imbécile et conventionnelle mais, dis-je, en ayant l'air d'y prendre le plus vif intérêt En outre, je m'aperçus que les femmes étaient tout aussi bien instruites de ces choses que les hommes : qu'elles pouvaient vous dire le nom d'une fleur, et connaissaient ses vertus ; savaient vous indiquer l'habitat de tel ou tel oiseau, de tel ou tel poisson, etc.

Cette nouvelle compréhension des choses fit une assez étrange différence dans mon estimation de la vie paysanne de cette époque ; car il était d'usage de dire aux jours d'autrefois, et dans l'ensemble avec raison, qu'en dehors de leur besogne quotidienne, les gens de la campagne ne savaient presque rien de la campagne, ou du moins ne savaient rien vous en dire ; tandis qu'ici ces gens s'intéressaient tout aussi vivement à tout ce qui se passait dans les champs, dans les bois, sur les coteaux que

s'ils avaient été des cockneys frais échappés à la tyrannie des constructions de briques et du mortier.

Je puis indiquer ici, comme détail valant la peine d'être relevé, que non seulement il semblait y avoir beaucoup plus d'oiseaux d'espèces inoffensives qu'autrefois, mais aussi que leurs ennemis, les oiseaux de proie, étaient chose beaucoup plus commune. Nous avions vu, la veille, un milan qui planait au-dessus de notre tête alors que nous passions devant Medmenham, les pies étaient nombreuses dans les haies ; je vis plusieurs éperviers, et, je crois bien, un émerillon ; et maintenant, juste comme nous passions sous le joli pont qui avait remplacé le pont de chemin de fer de Basildon, un couple de corbeaux croassa au-dessus de notre bateau, en s'envolant vers les hauteurs des collines. Je conclus de tout cela que les jours des gardes-chasse étaient passés, et cela sans avoir même besoin de poser à Dick la moindre question à ce sujet.

Chapitre XXVI

Les Objecteurs Irréductibles

AVANT que nous ayons quitté ces jeunes filles, nous vîmes deux solides jeunes gaillards et une femme qui prenaient le large, de la rive du Berkshire; et Dick s'avisant d'une petite plaisanterie demanda aux jeunes filles comment il se faisait qu'il n'y avait personne du sexe masculin pour leur faire passer l'eau, et où étaient partis leurs bateaux :

« Oh ! ils ont pris le grand bachot pour amener de la pierre du cours supérieur du fleuve, dit la plus jeune de la bande.

– Et qui entendez-vous par “ils”, ma chère enfant ? » demanda Dick.

L'une d'elles, plus âgée, dit en riant :

« Vous n'avez qu'à aller les voir. Tenez, regardez, et elle indiqua la direction nord-

ouest, ne voyez vous pas qu'on construit là-bas ?

– Oui, répondit Dick, et j'en en suis assez étonné, à cette période de l'année. Pourquoi ne sont-ils pas à faire les foins avec vous ? »

Toutes les jeunes filles se mirent à rire à ces mots, et avant qu'elles eussent fini de rire, la barque du Berkshire était venue aborder sur l'herbe et les jeunes filles y montèrent légèrement, en pouffant encore, cependant que les nouveaux arrivés nous offraient leur bonjour matinal. Mais avant qu'ils se fussent remis en route, la plus grande nous dit :

« Excusez-nous de rire, mes chers voisins, mais nous nous sommes un peu chamaillés amicalement avec les bâtisseurs de là-haut, et comme nous n'avons pas le temps de vous conter toute l'histoire, vous ne sauriez mieux faire que d'aller la leur demander : ils seront enchantés de vous voir, si vous ne retardez pas trop leur travail. »

À ces paroles, toutes se remirent à rire et nous firent un gracieux adieu de la main, tandis que les bateliers les emmenaient vers

l'autre bord, nous laissant debout sur la rive, à côté de notre barque.

« Allons les voir, dit Clara ; du moins, si vous n'êtes pas trop pressé d'arriver à Streatly, Walter.

— Nullement, dit Walter, et je serai heureux de cette excuse pour jouir un peu plus longtemps de votre compagnie. »

Nous laissâmes donc le bateau amarré en ce point et gravâmes le doux versant du coteau ; mais, quelque peu intrigué, je demandai à Dick, chemin faisant :

« Pourquoi tous ces rires ? Qu'est-ce donc qui les amusait ?

— Je le devine sans trop de peine, répondit Dick ; il y en a là-haut qui ont un travail en train qui les intéresse, et ils ne veulent pas aller faire les foins, ce qui n'a aucune importance, car il ne manque pas de gens pour se livrer à ce facile labeur ; seulement, la fenaison étant une véritable fête, les voisins s'amusaient à se moquer d'eux innocemment.

— Je vois, dis-je ; comme des jeunes gens qui, aux jours de Dickens, auraient été si absorbés dans leur travail qu'ils auraient refusé de fêter Noël.

– Exactement, répliqua Dick, sauf que ces gens-là ne sont pas nécessairement jeunes.

– Mais qu’entendiez-vous par “facile labeur” ? dis-je.

– Ai-je employé ces mots ? répondit Dick ; j’entends par là un travail qui éprouve les muscles et les durcit, et fait que vous allez vous coucher délicieusement las, mais qui, autrement, n’est pas pénible ; qui, en somme, n’est pas harassant. Un travail de ce genre est toujours agréable si on n’en abuse pas. Seulement, attention ! il faut de l’adresse pour faucher convenablement. Je fauche assez bien moi-même... »

Ces propos nous amenèrent jusqu’à la maison qui était en cours de construction : pas très grande, s’élevant au fond d’un superbe verger qu’entourait un vieux mur de pierre.

« Ah ! oui, je comprends, reprit Dick. Il m’en souvient, c’était un magnifique emplacement pour une maison ; mais il y avait là une de ces maisons faméliques du XIX^e siècle. Je suis heureux de voir qu’on la remplace ; toute en pierre, avec cela, bien

que ce ne soit pas absolument indispensable dans cette région ; tout de même, ma parole, c'est du joli travail, mais à leur place, je ne l'aurais pas faite toute en pierres de taille. »

Walter et Clara avaient déjà noué conversation avec un homme de haute taille, vêtu d'une blouse de maçon, et qui portait une quarantaine d'années, mais, j'ose dire, avait plus que cela ; il tenait à la main son maillet et son ciseau ; il y avait, travaillant sous le hangar et sur les échafaudages, à peu près une demi-douzaine d'hommes et deux femmes, qui portaient des blouses comme leurs solides compagnons, cependant qu'une très jolie femme, qui ne faisait pas partie de l'équipe mais était habillée d'un élégant costume de toile blanche, s'approcha de nous sans se presser, son tricot à la main. Elle nous souhaita la bienvenue et nous dit, en souriant :

« Vous voici donc venus de la rivière pour voir les Objecteurs Irréductibles. Et où allez-vous faire les foin, voisins ?

– Oh, tout là-haut au-dessus d'Oxford, répondit Dick ; la région est un peu en retard pour les foin. Mais qu'avez-vous à voir avec les Objecteurs, jolie voisine ?

– Oh ! répondit-elle en riant, moi, j'ai de la chance, je n'ai pas le désir de travailler : encore qu'on m'y oblige parfois, car je sers de modèle à dame Philippa que voilà, quand elle en a besoin : elle est le chef de notre équipe de sculpteurs ; allons la voir. »

Elle nous emmena jusqu'à la porte de la maison en construction, où une femme d'assez petite stature travaillait avec son maillet et son ciseau au mur qui était là. Elle paraissait être très absorbée par son ouvrage et ne se retourna pas à notre venue ; mais une autre, plus grande, une toute jeune fille semblait-il, qui travaillait à proximité, avait déjà cessé l'ouvrage et restait à regarder tour à tour Clara et Dick avec des yeux ravis. Personne d'autre ne fit grande attention à nous.

La jeune fille en bleu posa la main sur l'épaule de celle qui sculptait et dit :

« Allons, Philippa, si vous dévorez aussi goulûment l'ouvrage, il ne vous restera bientôt plus rien à faire ; et que deviendrez-vous alors ? »

La travailleuse se retourna vivement et nous montra le visage d'une femme de

quarante ans (du moins à ce qu'il me sembla) ; et elle dit d'un ton légèrement impatient mais d'une voix pleine de douceur :

« Ne dis donc pas de bêtises, Kate, et abstiens-toi, si tu le peux, de me déranger. »

Elle s'arrêta court à notre vue, puis reprit avec le bon sourire de bienvenue qui ne manquait jamais de nous accueillir :

« Merci d'être venus nous voir, voisins ; mais je suis bien certaine que vous ne m'accuserez pas de manquer d'amabilité si je poursuis mon travail, surtout quand je vous aurai dit que j'ai été malade et dans l'impossibilité de faire le moindre ouvrage pendant tous le mois d'avril et de mai ; et ce grand air, ce soleil, ainsi que le travail et aussi le sens de ma vigueur recouvrée font pour moi de chaque heure un véritable ravissement ; et excusez-moi, mais il faut que je continue. »

Elle reprit donc son travail à un bas-relief de fleurs et de personnages taillés dans la pierre, mais continua la conversation entre les coups de son maillet :

« Voyez-vous, nous sommes tous à penser que nous avons ici, pour construire une

maison, le plus joli emplacement de tout le pays qui borde ces étendues de la rivière. Et cet endroit a été si longtemps encombré d'une maison indigne de subsister, que, nous autres maçons, nous avons décidé de liquider pour une fois les méthodes du hasard-la-chance et de construire ici la plus jolie maison que nous pourrions combiner... et ainsi... et ainsi... »

Ici, elle se reprit à sculpter en silence, mais le grand chef de chantier s'approcha et dit :

« Oui, voisins, parfaitement, aussi nous allons la faire toute en pierres de taille parce que nous voulons y sculpter une espèce de guirlande de fleurs et de personnages qui fera tout le tour; et, pour diverses raisons, nous avons été fortement retardés; de Philippa entre autres choses – et bien qu'il nous eut été possible de mener à bien sans elle la sculpture de cette guirlande...

– Ah, oui, vraiment? grogna celle qui venait d'être nommée, contre son mur.

– Enfin, de toute façon, c'est elle la meilleure de notre équipe de sculpteurs, et ce n'aurait pas été gentil de commencer

sans elle les sculptures. Et ainsi vous voyez, dit-il, nous regardant, Dick et moi, qu'il nous était vraiment impossible d'aller faire les foins, n'est-ce pas, voisins ? Mais vous savez, nous allons si vite maintenant, avec le temps superbe que nous avons, que je crois qu'il nous sera possible de distraire huit ou dix jours de notre travail pour la moisson ; et là, ce que nous allons nous en donner ! Venez voir, alors, les champs qui s'étendent derrière nous à l'est et à l'ouest, et vous verrez, voisins, de fameux moissonneurs, je vous le garantis.

— Bravo ! vantons-nous, vantons-nous ! s'écria une voix sur l'échafaudage au-dessus de nos têtes ; notre chef de chantier estime que c'est là une besogne plus facile que d'empiler les pierres ! »

Il y eut à cette boutade un rire général, avec lequel le grand chef de chantier fit chorus ; et à ce moment nous vîmes un des jeunes garçons apporter une petite table à l'ombre du hangar à pierre et l'y installer, puis, faisant un second voyage, ressortir avec l'inévitable dame-jeanne et les inévitables flûtes de verre ; sur quoi le

chef de chantier nous fit asseoir, comme il convenait, sur des blocs de pierre et dit :

« Eh bien, voisins, buvons à la réalisation de ma fanfaronnade, ou alors je serai bien obligé de penser que vous ne me croyez pas. Eh ! là-haut (s'adressant à ceux de l'échafaudage), n'allez-vous pas descendre boire un verre ? »

Trois des ouvriers descendirent l'échelle quatre à quatre, en hommes qui possédaient le solide aplomb des maçons ; mais les autres ne répondirent pas, à l'exception du loustic (il me faut bien l'appeler par ce nom) qui nous cria sans se retourner :

« Excusez-moi, voisins, de ne pas descendre. Je ne peux pas m'arrêter ; c'est que mon travail à moi n'est pas de donner des ordres comme le chef qui est là-bas ; mais envoyez-nous, les gars, un verre pour que nous buvions à la santé des faneurs. »

Naturellement, Philippa ne consentit pas à se détourner de son bien-aimé travail ; mais l'autre femme qui sculptait nous rejoignit ; il s'avéra qu'elle était la fille de Philippa, mais grande et forte, brune, avec un visage de bohémienne et

des façons curieusement solennelles. Tous les autres s'assemblèrent autour de nous et trinquèrent, et les hommes de l'échafaudage se retournèrent vers nous et burent à notre santé. Mais l'infatigable petite bonne femme qui travaillait près de la porte ne voulut rien entendre et se contenta de hausser les épaules quand sa fille vint à elle et la toucha.

Et ainsi après un échange de poignées de main, nous tournâmes le dos aux Objecteurs Irréductibles et descendîmes vers notre bateau ; et nos pas ne nous avaient pas portés très loin, que nous entendions déjà retentir à plein la musique des truelles qui se mêlait au bourdonnement des abeilles et au chant des alouettes au-dessus de la petite plaine de Basildon.

Chapitre XXVII

Le cours supérieur

Nous DÉBARQUÂMES Walter sur la rive du Berkshire, parmi toutes les beautés de Streatley et ainsi poursuivîmes notre chemin au sein de ce qui aurait été autrefois la pleine campagne au pied des contreforts du White Horse ; et bien que n'existât plus le contraste entre la campagne à demi cockneyifiée et la campagne non frelatée, un sentiment d'exultation se leva en moi (comme autrefois) à la vue des hauteurs familières et inchangées jusqu'à ce jour de la chaîne du Berkshire.

Nous fîmes halte à Wallingford pour le repas de midi ; naturellement, toute trace de saleté et de misère avait disparu des rues de cette antique cité et beaucoup de ses vilaines maisons avaient été démolies

et remplacées par de jolies maisons neuves, mais je trouvai curieux que la ville gardât encore l'aspect que je me rappelais si bien ; car en vérité son aspect était celui-là même qu'il convenait qu'elle eût.

À dîner, nous liâmes connaissance avec un homme âgé, mais très vif et très intelligent, qui faisait penser à une édition paysanne du vieil Hammond. Il avait une connaissance extraordinairement détaillée de l'histoire ancienne de la région depuis le règne du roi Alfred jusqu'aux jours des Guerres Parlementaires, dont beaucoup d'incidents, vous le savez peut-être, se déroulèrent aux environs de Wallingford. Mais chose plus intéressante pour nous, il possédait en détail les annales de toute la période de transformation, qui avait abouti au présent état de choses, et il nous en entretenait abondamment, en particulier pour ce qui fut de l'exode des villes vers la campagne et la façon dont furent peu à peu recouverts, par les gens des villes d'une part et ceux de la campagne de l'autre, tous les arts de la vie qu'ils avaient les uns et les autres perdus : perte à un moment si totale, nous dit-il, que

non seulement il était impossible de trouver un charpentier ou un forgeron dans un village ou dans une petite ville de province, mais que, dans ces endroits, on avait même oublié comment on fait le pain, et qu'à Wallingford, par exemple, le pain arrivait de Londres, avec les journaux, par un train du matin qui fonctionnait d'une façon qui me fut expliquée, mais que je ne pus comprendre. Il nous dit aussi que les citadins qui arrivaient dans la campagne s'initiaient aux arts de l'agriculture en regardant attentivement travailler les machines, demandant à la mécanique de leur donner une idée de l'habileté manuelle ; car en cette époque, presque tout ce qui se faisait dans les champs et qui avait trait à la vie rustique s'exécutait au moyen de machines compliquées que menaient sans la moindre intelligence des ouvriers. D'autre part, les plus vieux de ces travailleurs réussirent petit à petit à enseigner aux jeunes certaines besognes artisanales, par exemple le maniement de la scie et du rabot, le travail de la forge, et ainsi de suite ; car, je le répète, en cette époque, tout ce qu'on savait faire – ou bien plutôt ce qu'on

ne savait pas faire – à la main, c'était de mettre un manche à un râteau ; si bien qu'il fallait une machine de mille livres sterling, une équipe d'ouvriers et une demi-journée de voyage pour venir à bout d'une besogne de cinq shillings. Il nous montra entre autres choses un procès-verbal d'un certain conseil municipal de village qui s'employait ferme à cette tâche ; et le récit de l'ardeur intense avec laquelle ces gens s'appliquaient à aller au fond de choses qui auraient paru autrefois insignifiantes, par exemple, la proportion convenable d'alcali et d'huile qui entrait dans la fabrication du savon de ménage pour la lessive du village, ou le degré précis de chaleur auquel il convenait de mettre dans l'eau, pour le faire bouillir, un gigot de mouton, tout cela s'ajoutant à l'absence absolue de tout ce qui pouvait ressembler à l'esprit de parti, lequel, même dans une assemblée de village, n'aurait pas manqué de faire son apparition à une époque antérieure, fut des plus divertissants, en même temps qu'instructif.

Le vieil homme, dont le nom était Henry Morsom, nous emmena lorsque

nous eûmes fini de dîner et nous fûmes reposés dans une salle d'assez vastes proportions qui contenait une abondante collection d'objets manufacturés et d'objets d'art datant des derniers jours du machinisme jusqu'à l'époque présente ; il nous la fit visiter et nous expliqua chaque chose avec le plus grand soin. Ces objets étaient aussi très intéressants en ce qu'ils illustraient la transition depuis la camelote de la fabrication mécanique qui avait à peu près atteint sa qualité la plus basse peu de temps après la guerre civile dont je vous ai parlé, jusqu'aux premières années de la nouvelle période artisanale. Bien entendu, les deux époques se chevauchaient dans une grande mesure ; et au début, le nouvel artisanat ne s'implanta qu'avec beaucoup de lenteur.

« Vous devez vous rappeler, dit le vieil archéologue, que le travail à la main ne fut pas le résultat de ce qu'on avait coutume d'appeler une nécessité matérielle : au contraire, vers cette époque, on avait tellement perfectionné les machines qu'elles auraient presque pu faire tout le travail nécessaire : et à la vérité, beaucoup

de gens de cette époque, et d'avant cette époque, pensaient que la machine remplacerait totalement le travail manuel; ce qui, à coup sûr, semblait selon toute apparence plus que probable. Mais il y avait une autre opinion, beaucoup moins logique, qui prévalait parmi les gens riches avant les jours de liberté, et qui mit quelque temps à disparaître après que la nouvelle époque eut commencée. Cette opinion qui, d'après tout ce que j'ai pu savoir, leur paraissait alors aussi naturelle qu'elle nous paraît aujourd'hui absurde, était que, tandis que les besognes de la vie quotidienne dans le monde seraient entièrement faites automatiquement par les machines, les énergies des éléments les plus intelligents de l'humanité se trouveraient libérées pour cultiver les formes supérieures des arts, de même que pour se consacrer à la science et à l'étude de l'histoire. Chose étrange, n'est-ce pas, qu'on ait pu si peu tenir compte de ce désir d'une complète égalité que nous reconnaissons aujourd'hui comme le ciment de toute société humaine heureuse. »

Je ne répondis rien, mais n'en pensai pas moins. Dick prit un air pensif et dit :

« Étrange, voisin ? Ma foi, je n'en suis pas si sûr. J'ai souvent entendu dire par mon vieil aïeul que la seule idée qui fût universellement répandue avant notre temps était que le travail est une chose à éviter, ou du moins, c'était ce qu'on croyait. Aussi, naturellement, le travail que leur *imposaient* les exigences de la vie quotidienne était bien plus conforme à leur idée du travail que les tâches qu'ils *s'imaginaient* faire de leur propre gré.

– C'est assez vrai, dit Morsom. En tout cas, ils ne tardèrent pas à découvrir leur erreur, et à découvrir que seuls les esclaves et les propriétaires d'esclaves pouvaient vivre en se contentant de faire marcher des machines. »

Clara ici intervint, rougissant légèrement comme elle parlait :

« Cette erreur n'était-elle pas, ici encore, le fruit de cette vie d'esclavage qu'ils avaient menée ? Une vie qui regardait toutes les choses, animées ou inanimées, à l'exception de l'humanité – la « Nature », disait-on – comme une chose, et les hommes

comme une autre. Il était naturel, pour des gens qui pensaient ainsi, de s'efforcer de réduire la « Nature » en esclavage, puisqu'ils croyaient que la « Nature » était une chose distincte d'eux-mêmes.

– C'est certain, dit Morsom ; et ils étaient fort embarrassés de savoir ce qu'ils allaient faire, jusqu'au jour où ils s'aperçurent que le sentiment d'hostilité à l'égard d'une vie mécanisée, sentiment qui avait pris naissance avant la Grande Transformation parmi ceux qui avaient le loisir de réfléchir à ces choses, se répandait insensiblement ; si bien que, finalement, sous le masque du plaisir qui n'était pas censé être du travail, le travail qui était du plaisir commença à repousser le labeur mécanique qu'on avait espéré autrefois tout au plus circonscrire mais non pas supprimer totalement ; et à qui on s'aperçut en outre qu'il était impossible d'assigner certaines limites, comme on avait espéré pouvoir le faire.

– Et quand cette nouvelle révolution commença-t-elle à prendre de l'ampleur ? dis-je.

– Au cours des cinquante années qui suivirent la Grande Transformation, dit

Morsom ; elle commença à mériter d'attirer l'attention ; on abandonna tranquillement une machine après l'autre sous prétexte qu'elles ne pouvaient pas fournir des œuvres d'art, et que de plus en plus c'était des œuvres d'art qu'on demandait. Voyez, dit-il, voici quelques objets fabriqués en ce temps-là – rudes et de facture grossière, mais solides et qui révèlent que leur fabrication avait procuré à leur créateur un sentiment de plaisir.

– Ils sont extrêmement curieux, dis-je, en prenant un morceau de poterie parmi les spécimens que nous montrait l'archéologue ; ils ne ressemblent en rien à du travail de sauvages ou de barbares, et cependant ils portent la marque de ce qu'on aurait appelé jadis la haine de la civilisation.

– Certes, dit Morsom, il ne faut pas y chercher la délicatesse : en cette époque, on ne pouvait l'obtenir que d'un homme qui était pratiquement un esclave. Mais maintenant vous voyez, dit-il en me conduisant un peu plus loin, nous avons découvert le secret du travail à la main, et nous avons ajouté la plus extrême finesse

de l'exécution à la liberté de l'imagination et de l'invention. »

Je regardai, et en vérité m'émerveillai de l'habileté et de la richesse esthétique de cet ouvrage d'hommes qui avaient enfin appris à accepter la vie comme une joie, et l'étude et la satisfaction des besoins ordinaires de l'humanité comme une œuvre digne des meilleurs de notre race. Je méditai en silence ; mais je dis enfin :

« Et qu'est-ce qui viendra après tout cela ? »

Le vieil homme se mit à rire.

« Je l'ignore, dit-il ; quand cela arrivera, nous nous en occuperons.

— En attendant, ajouta Dick, il faut nous occuper du reste de notre journée de voyage ; ainsi donc, dehors tout de suite et en avant vers la rivière ! Voulez-vous venir faire un tour avec nous, voisin ? Notre ami a grande envie d'entendre vos histoires.

— J'irai avec vous jusqu'à Oxford, dit-il ; j'ai besoin de prendre un livre ou deux à la bibliothèque Bodléienne. J'imagine que vous passerez la nuit dans la vieille cité ?

– Non, répondit Dick, nous montons plus haut ; la fenaïson nous attend là-bas, vous savez. »

Morsom hocha la tête affirmativement, et nous descencendîmes tous les quatre dans la rue et embarquâmes un peu en amont du pont de la ville. Mais au moment où Dick fixait les avirons dans les tolets, le nez d'une autre barque apparut sous l'arche basse. Même au premier regard, c'était un joyeux petit bateau en vérité, – d'un vert éclatant et tout peint de fleurs aux formes gracieuses. Comme il débouchait, une forme aussi radieuse et aussi éclatante que le bateau lui-même s'y dressa : une svelte jeune fille, vêtue de soie bleu pâle qui voletait dans le courant d'air du pont. Je crus reconnaître cette forme et effectivement lorsqu'elle tourna la tête de notre côté et révéla son ravissant visage, je vis avec joie que ce n'était personne autre que la marraine-fée de l'exubérant jardin de Runnymede, – à savoir, Ellen.

Tous nous fîmes halte pour l'accueillir. Dick se dressa dans la barque et lui cria un cordial bonjour ; j'essayai d'être aussi

cordial que lui, mais sans succès ; Clara la salua d'une main délicate ; et Morsom fit un signe de tête et regarda plein d'intérêt. Quant à Ellen, une rougeur fonça le superbe hâle de son visage comme elle amenait le plat-bord de sa barque le long de la nôtre et dit :

« Vous comprenez, voisins, je n'étais pas certaine que vous repasseriez tous trois à Runnymede ou que, si vous y passiez, vous vous y arrêteriez ; de plus, je ne suis pas sûre que nous ne devions pas nous absenter, mon père et moi, dans une semaine ou deux, car il veut aller voir un de ses frères dans le Nord, et je n'aimerais pas le laisser partir sans moi. J'ai donc pensé que je risquais de ne plus jamais vous revoir et cela m'a fait une impression désagréable, et... et ainsi j'ai couru après vous.

— Ma foi, répondit Dick, nous en sommes tous très heureux, certainement, encore qu'en ce qui nous concerne, Clara et moi, vous puissiez être sûre que nous n'aurions pas manqué de venir vous voir, et de revenir une seconde fois si nous ne vous avions pas trouvée la première. Mais,

ma chère voisine, vous êtes seule dans votre barque et vous avez ramé dur, il me semble ; peut-être auriez-vous plaisir à rester un peu tranquillement assise ; le mieux sera donc que nous nous partagions.

– Oui, dit Ellen, je pensais bien que c'est ce que vous feriez, aussi j'ai apporté un gouvernail pour mon bateau : voulez-vous m'aider à l'installer, s'il vous plaît ? »

Et elle se rendit à l'arrière de son bateau et se poussa le long du nôtre jusqu'à ce qu'elle eût amené l'arrière tout près de la main de Dick. Il s'agenouilla dans notre barque, elle dans la sienne, et avec les gestes maladroits qu'on a toujours en cette occasion ils se mirent en devoir d'accrocher le gouvernail car, vous pouvez bien imaginer qu'aucun changement n'était intervenu dans le système en usage pour une chose aussi insignifiante que le gouvernail d'une petite barque d'agrément. Comme ces deux jeunes et beaux visages se penchaient sur le gouvernail, ils me parurent être bien proches l'un de l'autre, et, bien que cela ne durât qu'un instant, je fus traversé d'une sorte de poignante douleur en les regardant. Clara était

assise à sa place et ne se retourna pas, mais dit bientôt, avec une imperceptible pointe d'acerbité dans sa voix :

« Comment allons nous nous partager ? Ne veux-tu pas passer dans le bateau d'Ellen, Dick, puisque, sans vouloir offenser notre invité, tu es des deux le meilleur rameur ? »

Dick se leva, lui mit la main sur l'épaule, et dit :

« Non non ; que Hôte montre ce qu'il sait faire – il doit commencer à être en forme, maintenant. D'ailleurs nous ne sommes nullement pressés ; nous n'allons guère plus haut qu'Oxford ; et même si la nuit nous prend, nous aurons la lune et il ne fera guère plus sombre que par un jour couvert.

– En outre, dis-je, je me débrouillerai bien avec mes rames pour ne pas me contenter d'empêcher le bateau de redescendre au fil de l'eau. »

Cela fit rire tout le monde, comme si ç'avait été une excellente plaisanterie ; et je trouvai que le rire d'Ellen, même parmi les autres, était une des plus douces musiques que j'eusse jamais entendues.

Bref, je montai dans le bateau de la nouvelle venue, non sans beaucoup de joie, et prenant les avirons, me mis en devoir de me faire valoir un peu. Car – faut-il le dire ? – j’avais l’impression que ce monde heureux devenait plus heureux encore du fait que je me trouvais si près de l’étrange jeune fille, bien que, je dois l’avouer, elle me fût, de toutes les personnes que j’avais rencontrées dans ce monde régénéré, la moins familière, la plus différente de tout ce que j’aurais pu imaginer. Clara, par exemple, toute belle et toute radieuse qu’elle fût, ne différait guère d’une jeune personne *excessivement* aimable et simple ; et de même les autres jeunes filles ne me paraissaient être rien de plus que des spécimens, en beaucoup mieux, de types que j’avais connus en d’autre temps. Mais cette jeune fille n’était pas seulement belle d’une beauté essentiellement différente de celle d’une « jeune personne », mais elle était encore à tous points de vue étrangement captivante ; en sorte que je ne cessais de me demander à chaque instant ce qu’elle allait dire ou faire maintenant pour me surprendre et me charmer. Non pas, à la

vérité, qu'il y eût rien d'excentrique dans ses actions et ses paroles mêmes ; mais tout, elle le faisait d'une façon nouvelle, et toujours avec cet intérêt et ce plaisir qu'elle prenait à la vie, qui chez tout le monde m'avaient plus ou moins frappé ; mais qui chez elle étaient plus accusés et plus séduisants que chez personne d'autre que j'eusse rencontré.

Bientôt, nous étions de nouveau en route, et nous allions à bonne allure parmi les ravissants développements de la rivière, entre Bensington et Dorchester. Nous approchions maintenant du milieu de l'après-midi, qui était tiède plutôt que brûlant et sans un souffle de vent ; les nuages qui flottaient haut dans le ciel, légers, d'un blanc nacré, doucement lumineux, atténuaient les feux du soleil mais en général sans voiler le tendre azur auquel ils paraissaient donner de la profondeur et de la substance ; le ciel, en un mot, ressemblait vraiment à une voûte ainsi que les poètes l'ont parfois décrit, et non pas simplement à une masse d'air illimitée – une voûte si vaste et tellement emplie de lumière qu'elle n'accablait aucunement les esprits. C'était

le genre d'après-midi auquel Tennyson avait dû penser quand il disait de la Terre des « Mangeurs de Lotus » que c'était une terre où l'après-midi n'avait pas de fin.

Ellen se laissa aller vers l'arrière du bateau et parut s'abandonner à la plus complète félicité. Je me rendais compte qu'elle me regardait et que rien ne lui échappait, et, comme je la contemplais, ma pénible impression qu'elle avait ressenti une pointe d'amour pour le beau garçon habile et prompt qu'était Dick, et qu'elle n'avait pu, pour cette raison, s'empêcher de nous suivre, s'effaça de mon esprit ; car dans ce cas, il était bien certain qu'elle n'aurait pu manifester un aussi ardent plaisir, même devant les paysages délicieux que nous traversions. Pendant quelque temps, elle parla peu, mais enfin, lorsque nous eûmes passé sous le pont de Shillingford (nouvellement reconstruit mais approximativement d'après ses anciennes formes), elle me dit de retenir le bateau pour lui permettre de contempler à loisir le paysage dans l'encadrement de l'arche gracieuse. Puis, se tournant vers moi, elle me dit :

« Je ne sais si je dois regretter ou me réjouir de me trouver pour la première fois parmi ces passages. C'est un grand plaisir, il est vrai, de voir tout ceci pour la première fois ; mais si j'en avais eu un an ou deux de souvenirs, avec quelle douceur tout cela se serait amalgamé à ma vie, soit dans mes veilles, soit dans mes songes ! Comme je suis heureuse que Dick soit allé lentement, de façon à prendre ici tout notre temps ! Quelle impression vous fait cette première visite à cette partie du fleuve ? »

Je ne suppose pas qu'elle m'ait exprès tendu ce piège, mais, quoi qu'il en fût, j'y tombai :

« Première visite ! Ce n'est pas ma première visite, tant s'en faut. Je connais parfaitement ces développements de la rivière ; en vérité, je peux dire que je connais chaque mètre de la Tamise, depuis Hammersmith jusqu'à Cricklade. »

Je vis quelles complications risquaient de s'ensuivre, comme ses yeux se fixaient sur les miens avec quelque chose de curieux dans son regard, et que j'avais déjà remarqué à Runnymede, chaque fois que mes paroles avaient posé un problème pour ceux

qui cherchaient à comprendre dans quelle situation je me trouvais placé parmi eux. Je rougis, et dis pour couvrir ma bévue :

« Je m'étonne que vous ne soyez jamais montée jusqu'ici, vous qui habitez sur la Tamise et qui, de plus, êtes si bonne rameuse que ç'aurait été pour vous un jeu d'enfant. Sans compter, dis-je d'une voix insinuante, que n'importe qui aurait été ravi d'être votre rameur. »

Elle rit, non pas, cela va de soi, de mon compliment (je sais fort bien qu'elle n'avait nulle raison de le faire, car il n'était que l'expression d'une vérité évidente), mais d'une pensée qui s'était levée dans son esprit ; et elle continuait à me regarder avec douceur, mais aussi avec quelque chose de pénétrant dans son regard, comme je l'ai dit déjà ; et elle dit :

« Ma foi, peut-être est-ce étrange, bien que j'aie beaucoup à faire à la maison, tant pour m'occuper de mon père que pour manœuvrer deux ou trois jeunes gens qui se sont pris pour moi d'une affection particulière sans que, n'est-ce pas ? je puisse être agréable à tous les trois à la fois. Mais

vous, mon cher voisin, plus étrange encore que mon ignorance de la Haute-Tamise me paraît être la connaissance que vous en avez, bien qu'étranger ; car, si j'ai bien compris, vous n'êtes en Angleterre que depuis quelques jours. Mais peut-être voulez-vous dire que vous avez lu des livres à ce sujet, vu des tableaux ? Bien que tout cela ne mène pas très loin.

— C'est vrai, dis-je. D'ailleurs, je n'ai lu aucun livre sur la Tamise : c'était une des moindres sottises de notre temps que personne ne jugea bon d'écrire un livre acceptable sur ce qu'on peut appeler à bon droit l'unique fleuve de l'Angleterre. »

Ces paroles n'étaient pas plutôt sorties de ma bouche que je vis que j'avais encore commis une erreur ; et je m'en voulus véritablement, car je n'avais nulle envie de m'engager dans une longue explication à ce moment-là ni d'entreprendre une nouvelle série de mensonges odysseens. Elle parut s'en apercevoir de quelque façon, et elle ne profita pas de mon lapsus ; à son regard perçant succéda un regard de simple et franche bonté et elle me dit :

« Eh bien ! quoi qu'il en soit, je suis heureuse de parcourir ces eaux avec vous qui connaissez si bien notre fleuve, alors que moi je le connais si mal à partir de Pangbourne ; car vous allez pouvoir m'en dire tout ce que je désirerai savoir. »

Elle s'arrêta quelques instants, puis reprit :

« Toutefois, comprenez bien que la partie que je connais, je la connais aussi parfaitement que vous. Je ne voudrais pas que vous puissiez penser que je ne me soucie point d'une chose aussi belle et aussi intéressante que la Tamise. »

Elle parlait avec une véritable ferveur et avec un air de faire appel à mes sentiments qui m'était on ne peut plus agréable ; mais je vis bien qu'elle réservait, pour une occasion ultérieure, les doutes qu'elle nourrissait à mon endroit.

Bientôt nous arrivâmes à Day's Lock, où Dick et ses deux passagers nous avaient attendus. Il insista pour me faire débarquer comme pour me montrer quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant ; et je le suivis sans me faire prier, Ellen à mon côté, vers les

Buttes que je me rappelais si bien et l'église qui s'allongeait derrière elles et qui servait encore aux braves gens de Dorchester pour différents usages : là, soit dit en passant, la maison d'hôte du village portait encore l'enseigne de la fleur de lis qu'elle arborait aux jours où l'hospitalité était un objet d'achat et de vente. Cette fois, cependant, je ne montrai par aucun signe que tout cela m'était familier, et pourtant, quelque temps assis sur cette éminence, les yeux levés vers le Sinodun et la coupure nette de sa brèche et vers le *mamelon*⁶ jumeau de Wittenham, j'éprouvais un certain sentiment de gêne sous le regard grave et attentif d'Ellen, qui m'arracha presque ce cri : « Comme tout a peu changé ici ! »

Nous fîmes de nouveau halte à Abingdon qui, de même que Wallingford, m'était en un sens à la fois familier et nouveau, car cette ville avait été arrachée à la dégradation qu'elle avait connue au cours du XIX^e siècle, mais à part cela était aussi peu changée que possible.

6. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

Le soleil se couchait lorsque nous longeâmes Oxford par Osenev; nous fîmes une halte d'une minute ou deux à proximité du vieux château pour débarquer Henry Morsom. Et naturellement, dans la mesure où on pouvait les voir de la rivière, je ne laissai rien échapper des tours et des clochers de cette cité autrefois infestée de professeurs; mais les prairies environnantes, qui, la dernière fois que je les avais traversées devenaient de jour en jour plus repoussantes, plus profondément marquées du sceau du « mouvement et de la vie intellectuels du XIX^e siècle », n'avaient plus rien d'intellectuel maintenant, mais étaient redevenues aussi belles qu'on était en droit d'attendre, et le petit coteau de Hinksey, avec deux ou trois fort jolies maisons de pierre qui y avaient poussé nouvellement (j'emploie ce mot à dessein car elles donnaient l'impression d'y appartenir), contemplait béatement à ses pieds les flots abondants des cours d'eau et les prairies ondoyantes qui, sans les couleurs du soleil couchant, auraient été maintenant toutes grises avec leur herbe qui mûrissait rapidement.

Le chemin de fer ayant disparu et avec lui les différents ponts plats qui traversaient les bras de la Tamise, nous ne tardâmes pas à franchir l'écluse de Medley et nous trouver sur la large nappe d'eau qui baigne Portmeadow, avec sa nombreuse population d'oies qui n'avait en rien diminué ; et je songeais avec intérêt comment son nom et sa destination avaient survécu depuis l'ancienne époque de l'imparfaite civilisation communale, en passant par l'ère de luttes confuses et de la tyrannie que firent peser les « droits de la propriété » jusqu'à la paix et au bonheur du communisme intégral d'aujourd'hui.

Ils me firent débarquer à Godstow pour me montrer les restes du vieux couvent demeuré à peu près dans le même état que je me le rappelais, et, du haut du pont qui franchissait la brèche non loin de là, je pus voir, malgré le crépuscule, combien le petit village était devenu beau avec ses maisons de pierre grise ; car nous étions arrivés au pays de la pierre, où toute maison doit être, murs et toit, construite en pierre grise, sous peine de déshonorer le paysage.

NOUVELLES DE NULLE PART

Nous continuâmes après cela, Ellen prenant les rames dans notre barque ; nous passâmes un barrage un peu plus haut pour arriver, quelque trois milles plus loin, par clair de lune, dans une autre petite ville, et couchâmes dans une maison où restaient assez peu d'habitants, la plupart dormant alors sous la tente, dans les prairies.

Chapitre XXVIII

La petite rivière

Nous nous remîmes en route avant six heures le lendemain matin, nous trouvant encore à vingt-cinq milles de notre destination et Dick tenant à y arriver avant la tombée de la nuit. Le voyage fut délicieux, bien qu'il n'y ait pas grand-chose à en dire à ceux qui ne connaissent pas la Tamise supérieure.

Cette fois encore, nous étions, Ellen et moi, ensemble dans son bateau, bien que Dick, par esprit de justice, eût proposé de me faire monter dans le sien et de laisser les deux femmes gouverner le vert joujou. Toutefois Ellen ne voulut pas en entendre parler et exigea ma société comme celle du membre le plus intéressant de la troupe.

«Après être venue si loin, dit-elle, je ne vais pas me contenter d'un compagnon qui sera toujours à penser à quelqu'un d'autre : notre invité est la seule personne capable de me distraire convenablement. Je le pense sincèrement, dit-elle en se tournant vers moi, je ne le dis pas seulement pour vous faire un compliment.»

À ces mots Clara rougit et parut très heureuse ; car je crois bien qu'elle avait eu jusque-là une certaine crainte d'Ellen. Quant à moi, je me sentais rajeunir et d'étranges espoirs de ma jeunesse se mêlaient à la joie du moment présent, au point de presque la détruire et de l'aviver jusqu'à en faire une sorte de souffrance.

Comme nous serpentions d'un détour à l'autre du fleuve qui maintenant se rétrécissait rapidement, Ellen dit :

« Quel plaisir est pour moi cette petite rivière, habituée que je suis à un large et vaste courant ; on a presque l'impression qu'il va falloir s'arrêter en arrivant à chaque détour. Je suppose qu'avant même d'atteindre, ce soir, notre destination, je me serai rendu compte de la petitesse de

l'Angleterre – si l'on peut arriver si vite au bout de son plus grand fleuve.

– Elle n'est pas grande, dis-je, mais elle est jolie.

– Oui, dit-elle. N'éprouvez-vous pas de difficulté à vous imaginer les temps où ce joli pays était traité par ses habitants comme s'il avait été un désert laid, sans aucun caractère, sans la moindre beauté délicate à défendre, sans personne pour se soucier des plaisirs toujours renouvelés que procurent le retour des saisons, les changements du temps, la qualité diverse des terrains et ainsi de suite ? Comment pouvait-on se montrer aussi cruel envers soi-même ?

– Et les uns envers les autres », dis-je.

Alors je me sentis saisi d'une soudaine résolution et je dis :

« Ma chère voisine, autant vous dire tout de suite qu'il m'est plus facile qu'à vous d'imaginer tout cet affreux passé, parce que j'en ai fait moi-même partie. Je vois que vous avez deviné à mon sujet quelque chose de ce genre ; et aussi j'ai l'impression que vous croirez ce que je vous en dirai ; aussi je ne veux maintenant plus rien vous cacher. »

Elle se tut un instant et dit alors :

« Mon ami, votre supposition est exacte en ce qui me concerne, et à vrai dire, je vous avais suivi depuis Runnymede dans le but de vous poser un grand nombre de questions et parce que j'ai bien vu que vous n'étiez pas l'un de nous, et cela m'intéressait, et j'en étais heureuse, et j'avais le désir de vous rendre le plus heureux possible. À vrai dire, cela comportait un risque, dit-elle, rougissante, j'entends pour Dick et Clara ; car je dois vous avouer, puisque nous allons être si bons amis, que même parmi nous, où abondent les femmes ravissantes, j'ai souvent dérangé l'esprit des hommes d'une façon désastreuse. C'est une des raisons pour lesquelles j'habitais seule avec mon grand-père cette petite maison de Runnymede. Mais cela n'a servi à rien ; car bien entendu, les gens y venaient – cet endroit n'est pas un désert – et ils paraissaient me trouver plus intéressante encore de vivre ainsi toute seule, et se mettaient à se fabriquer sur mon compte toutes sortes d'histoires, comme vous l'avez fait vous-même, je le

sais, mon ami. Mais passons. Ce soir, ou demain matin, je vous proposerai quelque chose qui me rendrait très heureuse et qui, je crois, ne vous coûterait pas. »

J'intervins avec ardeur, lui disant que je ferais tout au monde pour elle ; car à la vérité, et malgré mes années et les traces trop évidentes qu'elles avaient laissées sur moi (encore que cette sensation de rajeunissement ne fût pas, je crois, une simple impression fugitive), malgré mes années, dis-je, je me sentais littéralement déborder de bonheur dans la compagnie de cette délicieuse jeune fille, et disposé à donner à ses confidences plus de portée peut-être qu'elle ne leur en attribuait.

Elle riait maintenant, mais me regardait avec une grande douceur.

« Eh bien, dit-elle, en attendant, nous laisserons tout cela tranquille pour l'instant ; car il faut que je regarde ce nouveau pays que nous traversons. Voyez comme le fleuve a de nouveau changé de caractère : il est large maintenant, il s'allonge d'un détour à l'autre avec un courant très lent. Et regardez ! un bac... »

Je lui en dis le nom, tout en ralentissant pour faire passer le câble par-dessus nos têtes, et notre course nous amena en face d'une berge tapissée de chênes à notre gauche, puis de nouveau le cours d'eau se fit plus étroit et plus profond, et nous ramions maintenant entre deux grands murs de roseaux dont la population de bruants et de fauvettes était agitée d'une délicieuse turbulence, pépian, gloussant, à mesure que le remous des barques faisait frémir les joncs de toute leur hauteur, dans la matinée immobile et chaude.

Elle sourit de plaisir et la joie paresseuse avec laquelle elle contemplait ce paysage nouveau semblait faire ressortir davantage sa beauté, ainsi appuyée en arrière parmi les coussins, bien que la langueur ne fût pas son fait; sa nonchalance étant celle d'une personne forte et vigoureuse de corps et d'esprit, qui délibérément se livrait au repos.

« Regardez ! dit-elle en se levant tout à coup de sa place sans la moindre apparence d'effort et en se tenant en équilibre avec une aisance et une grâce exquis. Regardez ce magnifique pont ancien devant nous !

— Je n'ai guère besoin de le regarder, dis-je sans détourner mon regard de sa beauté. Je sais ce que c'est ; toutefois (avec un sourire), nous ne l'appelions pas l'ancien pont autrefois. »

Elle me regarda avec douceur et dit :

« Comme nous nous entendons bien, maintenant que vous n'êtes plus sur la défensive avec moi ! »

Et elle continua de me regarder d'un air pensif jusqu'au moment où elle dut se rasseoir pour passer au milieu de la rangée de petites arches pointues, sous le pont le plus ancien qui traverse la Tamise.

« Oh ! quels champs délicieux ! dit-elle ; je n'avais nulle idée du charme d'une si petite rivière. L'échelle minuscule du paysage, les détours nombreux, la rapide transformation des rives, tout cela donne l'impression d'arriver quelque part, d'être sur le point d'atteindre quelque chose d'étrange, une sensation d'aventure que je n'ai jamais éprouvée sur des cours d'eau plus importants. »

Je la regardais avec ravissement ; car sa voix, qui exprimait exactement ce que je

pensais, me faisait l'effet d'une caresse. Elle surprit mon regard et ses joues s'empourprèrent sous le hâle, et elle me dit le plus simplement du monde :

« Je ne puis vous cacher, mon ami, que, lorsque mon grand-père quittera la Tamise cet été, il m'emmènera dans un endroit proche de la grande muraille romaine du Cumberland; de sorte que ce voyage que je suis en train de faire est pour moi un adieu aux pays du Sud; sans doute avec mon assentiment dans une certaine mesure; mais pourtant non sans regret. Je n'ai pas eu le cœur de dire à Dick, hier, que, si nous n'avions pas quitté encore les bords de la Tamise, c'était tout comme; mais à vous, je ne sais pourquoi, je ne puis faire autrement que de vous le dire. »

Elle se tut et parut quelque temps pensive; puis elle reprit en souriant :

« Je dois dire que je n'aime pas changer de logis; on s'habitue si délicieusement à tout le détail de la vie qui vous entoure; tout cadre si bien et si heureusement avec sa vie que de recommencer, même dans une faible mesure, vous cause une sorte de dou-

leur. Mais j'ose dire que, dans le pays d'où vous venez, vous trouveriez ces sentiments mesquins et pot-au-feu et qu'ils vous donneraient de moi une bien mauvaise opinion.»

Elle me fit en parlant un sourire caressant et je me hâtai de répondre :

« Absolument pas ! Une fois de plus, vous faites écho exactement à mes pensées. Mais je ne m'attendais guère à vous entendre ainsi parler. De tout ce que j'ai appris, j'aurais cru qu'on changeait beaucoup de demeure chez vous dans ce pays.

— Ma foi, dit-elle, naturellement, on est libre de se déplacer ; mais à part les parties de plaisirs, en particulier au temps de la fenaison et de la moisson, comme la nôtre, je ne crois pas qu'on se déplace tellement. J'admets que j'ai parfois aussi d'autres humeurs que ces goûts casaniers auxquels je viens de faire allusion et j'aimerais parcourir avec vous tout le pays de l'Ouest — sans penser à rien, conclut-elle avec un sourire.

— Je ne manquerais pas, moi, de sujets de réflexion », dis-je.

Chapitre XXIX

Étape dans la vallée de la Haute-Tamise

BIENTÔT, à un endroit où la rivière contournait une presque île de prairies, nous fîmes halte quelques instants pour nous reposer et pour manger et nous nous installâmes sur une pente délicieuse qui prenait presque les proportions d'un coteau ; les vastes prairies s'étendaient devant nos yeux et déjà les faux étaient actives parmi l'herbe. Un changement me frappa dans la calme beauté de la campagne, à savoir que celle-ci était maintenant çà et là plantée d'arbres, souvent d'arbres fruitiers, et qu'on ne regardait plus avaricieusement la place à un bel arbre, comme je me rappelais trop bien qu'on avait fait autrefois ; et bien que les saules fussent souvent étêtés (« habillés », comme on disait dans la

région), on le faisait sans perdre de vue l'esthétique, j'entends par là qu'on n'étêtait pas les arbres rangée après rangée de façon à détruire la grâce du paysage sur plus d'un demi-kilomètre à la fois, mais qu'on appliquait une méthode d'élagage raisonnée pour éviter de donner soudain l'impression de la nudité. Bref, les champs étaient partout traités comme un jardin créé pour plaire autant que pour nourrir, ainsi que le vieil Hammond me l'avait dit.

Sur cette pente, ou ce versant de la colline, nous prîmes donc notre repas de midi ; c'était, à y regarder de près, un peu tôt pour dîner, mais nous nous étions mis en route de bonne heure ; le cours étroit de la Tamise serpentait à nos pieds, au milieu d'une campagne qui, je vous l'ai dit, était un véritable jardin ; à deux cents mètres de nous, il y avait un délicieux petit îlot tout couvert d'arbres gracieux ; sur les pentes, à l'ouest par rapport à nous, un bras parvenu à différents degrés de croissance dominait l'étroite bande de pré qui longeait la rive sud, tandis qu'au nord, une large étendue de prairie montait en pente douce à partir du bord de la rivière.

Le clocher délicat d'un antique édifice s'élevait parmi les arbres, au second plan, avec quelques maisons grises rassemblées autour de lui ; cependant que plus près de nous – en fait à moins de cent mètres de l'eau – s'élevait une maison en pierre, de construction tout à fait moderne, vaste quadrilatère à un seul étage, composé de bâtiments très bas. Il n'y avait pas de jardin entre cette maison et la rivière, rien qu'une rangée de poiriers encore tout jeunes et graciles ; et bien qu'elle parut d'aspect assez dépouillé, elle avait une sorte d'élégance naturelle qui rappelait celle des arbres eux-mêmes.

Alors que nous restions à contempler tout ce paysage à nos pieds dans la douceur de cette journée de juin, et heureux plutôt que gais, Ellen, assise auprès de moi, sa main enserrant son genou, se pencha de mon côté et dit d'une voix basse que Dick et Clara auraient pu entendre s'ils n'avaient pas été eux-mêmes absorbés dans le bonheur muet de leur mutuel amour :

« Ami, dans votre pays, les maisons de vos travailleurs agricoles avaient-elles quelque ressemblance avec celles-ci ? »

Je répondis :

« Ma foi, en tout cas, les maisons de nos riches ne leur ressemblaient pas ; elles dés-honoraient la face de cette terre.

– J’ai peine à le comprendre, dit-elle. Je vois bien pourquoi les ouvriers, victimes de tant d’oppression, ne pouvaient pas habiter de belles maisons ; car il faut du temps, et des loisirs, et une certaine liberté d’esprit, pour bâtir de belles demeures ; oui, je comprends fort bien comment on ne permettait pas à ces pauvres gens de vivre de façon à avoir toutes ces bonnes choses qui (pour nous) sont indispensables. Mais pourquoi les riches, qui avaient le temps et les loisirs et les matériaux pour construire, comme c’était sans doute le cas, ne se seraient pas bien logés, je ne puis le comprendre encore. Je sais ce que vous allez me dire, dit-elle, en me regardant droit dans les yeux et en rougissant, à savoir que leurs maisons, comme tout ce qui leur appartenait, étaient en général laides et viles à moins de se trouver être anciennes, comme ce qui reste là-bas de l’ouvrage de nos ancêtres (et elle montra du doigt le clocher) ; qu’elles étaient... , attendez, quel est le mot ?

– Vulgaires, dis-je. On disait alors que la laideur et la vulgarité des demeures des riches reflétaient obligatoirement la condition sordide et le dénuement de la vie qu'ils imposaient aux pauvres. »

Elle fronça les sourcils comme si elle se concentrait ; puis tournant vers moi son visage qui s'était éclairé comme si elle avait saisi cette idée, elle dit :

« Oui, mon ami, je vois ce que vous voulez dire. Nous – ou du moins ceux d'entre nous qui étudient ces choses – avons parfois discuté cette question, précisément ; car nous possédons, à vrai dire, quantité de documents sur les prétendus arts de l'époque qui précéda le temps de l'Égalité des hommes, et il ne manque pas de personnes pour dire que l'état de cette société n'était pas la cause de toute cette laideur ; que ces gens vivaient dans la laideur parce que cela leur plaisait et qu'ils auraient pu s'entourer de belles choses s'ils l'avaient voulu ; de même qu'aujourd'hui un homme ou un groupe d'hommes peuvent, si cela leur plaît, faire des objets plus ou moins beaux ; attendez ! Je sais ce que vous allez dire.

– Vraiment ? dis-je, en souriant, et le cœur battant toutefois.

– Oui, dit-elle ; car vous me répondez, vous m’instruisez en quelque sorte, quand bien même vous n’avez pas formulé vos paroles. Vous alliez me dire qu’au temps de l’inégalité, c’était une condition essentielle de la vie de ces riches qu’ils ne fabriquent pas eux-mêmes les choses dont ils avaient besoin pour orner leur existence, mais qu’ils devaient obliger à les faire ceux-là mêmes qu’ils obligeaient à mener une vie étriquée et sordide ; et qu’il s’ensuivait fatalement que cette sordidité et cette mesquinerie, que la laide stérilité de ces vies gâchées, étaient l’étoffe dont se parait la vie des riches ; et que l’art ainsi disparut de parmi les hommes... Est-ce bien là ce que vous alliez dire, mon ami ?

– Oui, oui », dis-je, tendu vers elle avec ferveur, car elle s’était levée et se tenait debout au bord du talus, la brise légère agitant d’un frisson sa robe gracieuse, une main sur son sein, l’autre bras tendu et baissé, et le poing fermé dans son émotion.

« Et c’est bien vrai, dit-elle, c’est vrai, et nous l’avons prouvé ! »

Je crois qu'au milieu de mon... du sentiment que j'éprouvais pour elle et qui était plus que de l'intérêt, je commençais à me demander comment tout cela finirait... Je ressentais une pointe de frayeur quant à la suite ; d'inquiétude quant au remède que ce Nouvel Âge pouvait offrir à un cœur frustré de son plus cher désir. Mais Dick se remettait sur ses pieds et de sa voix cordiale nous criait :

« Ellen, voisine, est-ce que vous vous disputez avec notre hôte, ou le tourmentez-vous pour lui faire dire des choses qu'il lui est impossible d'expliquer clairement à notre ignorance ?

– Ni l'un ni l'autre, mon cher voisin, dit-elle. J'étais si loin de me disputer avec lui que je crois qu'il s'est mis, grâce à moi, d'accord non seulement avec moi mais avec lui-même. N'est-il pas vrai, mon cher hôte ? dit-elle, abaissant vers moi son regard avec un délicieux sourire que mettait sur ses lèvres la certitude que je l'avais comprise.

– C'est bien cela, dis-je.

– Et puis ma foi, dit-elle, je dois dire à son honneur qu'il s'est, à la vérité, fort

bien expliqué, de sorte que je le comprends parfaitement.

– Très bien, répondit Dick. La première fois que j'ai posé les yeux sur vous à Runnymede, je me suis rendu compte tout de suite que la pénétration de votre esprit avait quelque chose de merveilleux. Je ne dis pas cela pour vous faire un agréable compliment, dit-il vivement, mais parce que c'est la vérité ; et c'est ce qui m'a fait désirer vous mieux connaître. Mais, allons, il est temps de partir ; car nous ne sommes pas encore à la moitié du chemin, et il faudrait que nous arrivions bien avant le coucher du soleil. »

Et ce disant, il prit Clara par la main et lui fit descendre le talus. Mais Ellen demeura pensive, les yeux baissés quelques instants, et lorsque je la pris par la main pour suivre Dick, elle se tourna vers moi et dit :

« Vous pourriez me dire beaucoup de choses et clarifier pour moi beaucoup de questions si vous le vouliez bien.

– Oui, dis-je, c'est à cela que je suis bon, et à rien d'autre – un vieil homme comme moi. »

Elle ne fit pas attention à l'amertume que, bon gré mal gré, j'avais laissée percer dans ma voix lorsque je parlai, mais poursuivit :

« Ce n'est pas tant pour moi-même ; je ne demanderais rien de plus que de rêver aux temps passés, et à défaut de pouvoir les idéaliser, du moins idéaliser quelques-uns de ceux qui vivaient alors. Mais je pense parfois que les gens ne se soucient pas suffisamment de l'histoire du passé, qu'ils sont trop portés à l'abandonner aux mains de vieux lettrés comme Hammond. Qui sait ? Si heureux que nous soyons, les temps peuvent changer ; nous pouvons nous laisser mordre par quelque caprice de changement, et beaucoup de choses peuvent nous sembler trop merveilleuses pour que nous puissions y résister, trop passionnantes pour ne pas essayer de les saisir, si nous ne savons pas qu'elles ne sont que des phases de ce qui a déjà existé avant nous ; et, par ailleurs, ruineuses, trompeuses et méprisables. »

Comme nous descendions lentement vers les bateaux, elle reprit :

« Non pas seulement pour moi, mon cher ami ; j'aurai des enfants, peut-être, au total, en assez grand nombre – du moins je l'espère. Et bien que je ne puisse pas, naturellement, les obliger à apprendre une chose plutôt qu'une autre, pourtant, mon ami, je ne puis m'empêcher de penser que, de même qu'ils peuvent me ressembler au physique, de même il se pourrait qu'ils tiennent de moi certaines de mes façons de penser ; c'est-à-dire, en réalité, un peu de ce qui est la partie essentielle de mon être : cette partie de moi qui ne serait pas le fait de simples humeurs passagères, le produit des objets et des événements qui m'entourent. Qu'en pensez-vous ? »

D'une chose au moins j'étais certain, c'est que ce mélange de beauté, de douceur et d'ardeur m'obligeait à penser comme elle aux moments où ce n'était pas elle qui s'ouvrait avec ferveur à mes pensées. Je dis, ce qui était vrai à ce moment-là, que la chose était, à mon avis, d'une très grande importance ; et bientôt j'étais dans le ravissement devant la merveille de sa grâce, comme elle montait dans la barque légère et me tendait

NOUVELLES DE NULLE PART

la main. Et donc notre voyage continua sur
la Tamise, – où, vers quelle fin ?

Chapitre XXX

Fin du voyage

Nous allions. Malgré ce nouveau sentiment de vive émotion que je nourrissais pour Ellen, et la peur croissante que j'éprouvais quant à ses suites possibles, je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser vivement à l'état du fleuve et de ses rives ; d'autant plus que la jeune fille paraissait ne jamais se fatiguer de ce mouvant tableau, mais regardait chaque mètre de la rive fleurie, chaque tourbillon glougloutant avec la même sorte de tendre intérêt que j'avais moi-même, pensais-je, autrefois ressenti si pleinement et qui peut-être ne m'avait pas entièrement abandonné, même au sein de cette société étrangement transformée et parmi tous les sujets d'émerveillement qu'elle offrait.

Ellen paraissait ravie de ma joie devant ceci, cela, ou tout autre signe témoignant du soin qu'on avait pris pour l'aménagement du fleuve. La sollicitude qu'on avait consacrée aux plus jolis coins, l'ingéniosité avec laquelle on avait résolu les problèmes de mécanique hydraulique de façon que les installations de la plus incontestable utilité pussent paraître, en même temps, belles et naturelles. Tout cela, dis-je, me procurait une joie immense, et elle se réjouissait de ma joie mais aussi s'en étonnait un peu.

« Vous paraissez surpris, dit-elle juste après que nous eûmes passé un moulin⁷ qui barrait toute la largeur du fleuve, à l'exception du chenal de navigation, mais qui était, en son genre, aussi beau qu'une cathédrale gothique, – vous paraissez surpris que tout ceci soit si agréable aux regards.

7. J'aurais dû indiquer qu'il y avait sur tout le cours de la Tamise un grand nombre de moulins à aubes qui servaient à différentes fins ; aucun d'eux n'était laid, et beaucoup étaient d'une beauté saisissante, avec, autour d'eux, des jardins d'un charme merveilleux. (*N.d.l'A.*)

– Oui, dis-je, c'est vrai en quelque sorte ; et pourtant je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas ainsi.

– Ah ! dit-elle en me regardant avec admiration mais avec un sourire blotti quelque part dans son visage, vous n'ignorez rien de l'histoire du temps passé. Ne s'est-on pas toujours beaucoup préoccupé de cette petite rivière qui aujourd'hui ajoute tant d'agrément à cette campagne ? Cette petite rivière n'a jamais dû être très difficile à gouverner. Ah ! mais j'oubliais, dit-elle, son regard rencontrant le mien, dans les jours auxquels nous pensons, l'agrément était entièrement négligé en cette sorte d'affaires ; et alors, que faisait-on de ce fleuve à l'époque où... – elle allait dire : où vous viviez, mais, se reprenant, dit : à l'époque sur laquelle vous êtes documenté ?

– On n'en faisait rien, on la défaisait bien plutôt, dis-je. Jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, alors qu'il servait encore plus ou moins aux gens de la campagne de voie de communication, on prit quelque soin du fleuve ainsi que de ses rives ; et bien que je ne suppose pas que personne

se soit inquiété de son aspect, il était beau et coquettement tenu. Mais au début du règne des chemins de fer – dont vous avez sans doute entendu parler –, on ne voulut plus permettre aux gens de ce pays d'utiliser les voies d'eau, naturelles ou artificielles, ces dernières étant alors en grand nombre. J'imagine que, lorsque nous serons arrivés un peu plus haut, nous en verrons une, très importante, et que l'un de ces chemins de fer ferma complètement au public, de façon à obliger les gens à envoyer leurs marchandises par les voies dont ils avaient le monopole et par conséquent à leur imposer une redevance aussi lourde que possible. »

Ellen se mit à rire de bon cœur.

« Ma foi, dit-elle, tout cela n'est pas raconté suffisamment clairement dans nos livres d'histoire, mais vaut la peine qu'on le sache. Cependant, les gens de ce temps-là devaient sûrement être d'une singulière apathie ! Nous ne sommes pas aujourd'hui particulièrement agités ni batailleurs, mais si quelqu'un essayait de nous imposer pareille folie, nous nous servirions des dites voies d'eau – qui que ce soit qui l'interdise ; ce

ne serait pas très difficile à faire, sûrement ! Toutefois, je me rappelle d'autres exemples de cette même sottise ; lorsque je me trouvais sur le Rhin, il y a deux ans, je me rappelle qu'on nous montra les ruines de vieux châteaux forts, qui, d'après ce qu'on nous dit alors, durent être construits à peu près dans la même intention que ces chemins de fer. Mais j'interromps votre histoire de la Tamise : continuez, je vous en prie.

– Elle est à la fois brève et assez bête, dis-je. Ce fleuve ayant perdu toute valeur pratique ou commerciale, c'est-à-dire ne pouvant plus servir à gagner de l'argent... »

Elle approuva de la tête.

« Je sais ce que veut dire cette curieuse expression, dit-elle. Continuez.

– Eh bien ! on le laissa complètement à l'abandon, jusqu'à ce qu'il finît par devenir un embarras !

– Oui, dit Ellen, je comprends ; comme les chemins de fer et les burgraves voleurs. N'est-ce pas ?

– Aussi on lui appliqua le système des expédients et on le remit aux mains d'un conseil résidant à Londres, lequel, de

temps en temps, pour montrer qu'il avait quelque chose à faire, le détériora de-ci de-là, coupant les arbres et détruisant ainsi les berges, draguant la rivière (invariablement aux points où le besoin ne s'en faisait pas sentir) et abîmant les champs en y répandant les produits du dragage, et tout à l'avenant. Mais la plupart du temps il pratiqua la politique de la "magistrale inertie", comme on disait alors, c'est-à-dire que ses membres touchaient leurs appointements et laissaient aller les choses.

— Touchaient leurs appointements, dit-elle, je sais que cela signifie qu'ils étaient autorisés à s'approprier une part supplémentaire des biens des autres pour ne rien faire. Et si ç'avait été tout, cela aurait peut-être valu la peine de le leur permettre, à défaut d'un autre moyen pour les obliger à se tenir tranquilles; mais à ce qu'il me semble, étant ainsi payés, ils ne pouvaient s'empêcher de faire quelque chose, et ce quelque chose ne pouvait être que du mal, parce que, ajouta-t-elle s'enflammant de colère, le système tout entier était établi sur le mensonge et le faux-semblant. Je ne

veux pas parler seulement de ces administrateurs du fleuve, mais de toute cette race de dirigeants dont parlent les livres.

– Certes, dis-je, quel bonheur est le vôtre d'être sortis de la parcimonie de l'oppression.

– Pourquoi soupirez-vous ? demanda-t-elle avec bonté et avec quelque inquiétude. Vous semblez croire que cela ne durera pas ?

– Cela durera pour vous, dis-je.

– Mais pourquoi pas pour vous ? dit-elle. C'est pour tout le monde, voyons, et si votre pays est un peu en retard sur les autres, il ne tardera pas à les rattraper. Ou bien, ajouta-t-elle précipitamment, croyez-vous qu'il va vous falloir bientôt vous en retourner ? Je vais vous faire dès maintenant la proposition dont je vous ai parlé, et peut-être mettre fin ainsi à votre inquiétude. J'allais vous proposer de venir habiter avec nous, là où nous allons. J'ai l'impression que nous sommes de très vieux amis, et je serais fâchée de vous perdre. »

Puis, me souriant, elle ajouta :

« Savez-vous que je commence à vous soupçonner de vouloir entretenir en vous

un chagrin factice, comme ces ridicules personnages dans certains de ces curieux romans d'autrefois qui me sont de temps à autre tombés entre les mains. »

En réalité, j'avais presque commencé à le soupçonner, moi aussi, mais je me refusais à l'admettre ; je cessai donc de soupirer et me mis en devoir de communiquer à ma délicateuse compagne les fragments de l'histoire du fleuve et de ses alentours qui m'étaient connus ; et le temps passa de façon fort agréable ; et à nous deux (elle était meilleure rameuse que moi et paraissait absolument infatigable) nous ne nous laissâmes guère distancer par Dick, si chaud que fût l'après-midi, et dévorâmes la route à grande allure. Nous passâmes enfin sous un autre pont de construction ancienne ; et nous traversâmes des prairies ourlées, au début, d'ormes puissants mêlés à de délicieux châtaigniers de poussée plus récente et des plus gracieux ; mais ensuite la prairie s'élargissait dans de telles proportions, que les arbres ne paraissaient plus se trouver qu'aux tournants et aux alentours des maisons, sauf les bouquets de saules qui poussaient au bord

même de l'eau ; de sorte que la vaste surface de la prairie s'étendait à cet endroit presque ininterrompue. L'animation de Dick était maintenant à son comble, et souvent il se dressait dans la barque pour nous crier que c'était là tel ou tel champ, et ainsi de suite ; et nous subîmes la contagion de son enthousiasme pour la prairie et pour sa récolte, et poussâmes de notre mieux.

Enfin, comme nous suivions un des développements de la rivière où, derrière le chemin de halage s'allongeait un talus assez haut, voilé par un banc de roseaux murmurants, avec, sur l'autre bord, une berge plus élevée, couverte de saules qui trempaient leurs feuilles dans le courant et couronnée d'ormes vénérables, nous vîmes des personnages vêtus de couleurs éclatantes s'approcher de la rive comme s'ils étaient en quête de quelque chose ; tel était bien le cas, et c'était nous, c'est-à-dire Dick et ses compagnons, qu'ils cherchaient. Dick se reposa sur ses avirons et nous suivîmes son exemple. Il lança aux gens qui étaient sur le rivage un cri joyeux auquel firent écho un grand nombre de voix au timbre grave, ou

doux et clair ; car il y avait là au bas mot une douzaine de personnes, hommes, femmes et enfants. Une grande et belle jeune femme, à la chevelure noire ondoyante et aux yeux gris enfoncés sous ses sourcils, s'avança sur la rive et, nous faisant de la main un signe gracieux, nous dit :

« Dick mon ami, nous avons failli vous attendre ! Quelle excuse avez-vous pour votre servile exactitude ? Pourquoi ne pas nous avoir pris par surprise en arrivant hier ?

– Oh, répondit Dick, avec un mouvement de tête presque imperceptible dans la direction de notre bateau, nous n'avons pas voulu remonter le fleuve trop vite ; il y a tellement à voir pour ceux qui viennent ici pour la première fois.

– C'est vrai, c'est vrai, dit la noble dame, car noble est bien le mot qui lui convenait ; et nous désirons qu'ils acquièrent une parfaite connaissance de cette voie fluviale qui vient chez nous de l'Est, car il leur faudra désormais l'utiliser fréquemment. Mais hâtez-vous de débarquer, Dick, ainsi que vous, mes chers voisins ; il y a une brèche dans les joncs et un bon débarcadère juste

après le tournant. Nous pourrions monter vos affaires ou envoyer quelques-uns des jeunes gens pour les prendre.

– Non, non, répondit Dick; il est plus facile d'aller par eau, bien que ce soit tout près. En outre, je veux amener mon ami ici présent au bon endroit. Nous pousserons donc jusqu'au gué; et vous pourrez nous parler de la rive, tandis que nous ramerons tranquillement.»

Il tira sur ses avirons et nous reprîmes notre route qui faisait un brusque coude pour se diriger légèrement vers le nord. Bientôt, nous vîmes devant nous sur une hauteur un massif d'ormes qui indiquaient la présence parmi eux d'une maison, bien qu'il me fût impossible de découvrir les murs gris que je m'attendais à y voir. Tout en allant nous entendions les gens nous parler à qui mieux mieux mêlant leurs voix amies au chant du coucou, au sifflet doux et puissant des merles, à la note infatigable du râle de genêts qui se glissait parmi l'herbe longue de la prairie prête à faucher, d'où montaient des effluves de parfum émanant du trèfle en fleur dans l'herbe mûre.

Au bout de quelques minutes, nous avions franchi un profond et large bassin aux eaux tourbillonnantes, pour entrer dans le vif courant qui descendait du gué ; nous échouâmes nos deux barques sur une minuscule plage de gravier calcaire, et nous mîmes pied à terre pour tomber dans les bras de nos amis de la Haute-Tamise, notre voyage maintenant terminé.

Je me dégageai de la joyeuse mêlée et, montant jusqu'à la route charretière qui suivait le cours du fleuve à quelques pieds au-dessus de l'eau, je regardai autour de moi. Le fleuve descendait en traversant, à ma gauche, une vaste prairie toute grise maintenant des herbes mûries et déjà montées en graine ; les eaux luisantes se perdaient bientôt derrière un coude de la berge, mais à l'autre bout de la prairie j'apercevais le désordre des pignons de bâtiments là où je savais que devait se trouver l'écluse, et qu'on avait dû combiner avec un moulin. Une crête basse, boisée, délimitait au sud et au sud-est, d'où nous étions venus, cette plaine riveraine, – avec quelques maisons basses à son pied et le long de la pente. Je

me tournai légèrement vers la droite et pus voir, à travers les rameaux d'aubépine et les longues pousses des églantiers, la grande plaine s'étendre au loin sous le soleil du soir tranquille, jusqu'à quelque chose comme des montagnes, qui suggérait l'idée de pâturages à moutons, et mollement la bordait d'une ligne bleue. Devant moi, la ramure des ormeaux continuait de cacher la plupart des habitations humaines qui pouvaient se trouver sur ces rivages ; mais à droite de la voie charretière apparaissaient çà et là quelques constructions grises de l'aspect le plus simple.

Je restai là, rêveur, et me frottai les yeux comme si, mal éveillé, je m'étais presque attendu à voir ce groupe de beaux jeunes hommes et de belles jeunes femmes vêtus de gais costumes se changer en deux ou trois bonshommes à mollets de coq, au dos cassé, et en quelques femmes aux yeux creux, hâves, et sans grâce, comme jadis il y en avait qui foulaient le sol de ce pays, de leurs pas lourds et désespérés, jour après jour, de saison en saison, d'année en année. Mais nulle métamorphose ne se produisit

NOUVELLES DE NULLE PART

du moins pour le moment, et mon cœur se gonfla de joie à la pensée de tous les jolis villages gris répandus depuis le fleuve jusqu'à la plaine, et de la plaine aux collines, et que je pouvais si bien me représenter aujourd'hui peuplés de ces gens heureux et beaux, qui avaient renoncé à l'or et à l'argent, et atteint à la vraie richesse.

Chapitre XXXI

Vieilles maisons, nouvelles gens

COMME JE RESTAIS LÀ, Ellen se détacha du groupe de nos heureux amis debout sur la petite plage pour venir vers moi. Elle me prit par la main et doucement me dit :

« Conduisez-moi dès maintenant à la maison ; nous n'avons pas besoin d'attendre les autres ; je le préfère ainsi. »

J'avais envie de dire que je ne connaissais pas le chemin, et qu'il fallait nous laisser conduire par les riverains ; mais presque malgré moi, mes pieds prirent le chemin qu'ils connaissaient si bien. Il montait jusqu'à un petit champ bordé d'un côté par un petit bras du fleuve ; à droite, nous apercevions une grappe de petites maisons et de granges, nouvelles et anciennes, et voyions

devant nous une vaste grange de pierre et un mur en partie couvert de lierre au-dessus duquel apparaissaient quelques pignons de couleur grise. La route du village aboutissait au creux où se trouvait le bras de rivière dont j'ai déjà parlé. Nous traversâmes la route, et cette fois encore, presque malgré moi, ma main souleva le loquet d'une porte qui s'ouvrait dans le mur, et nous nous trouvâmes directement sur une allée pavée menant à la vieille demeure où le destin, en la personne de Dick, m'avait conduit de façon si étrange au milieu de ce monde nouveau. Ma compagne émit un léger soupir d'agréable surprise et de contentement ; et je ne songeai guère à m'en étonner, car le jardin qui séparait le mur de la maison embaumait des fleurs de juin, et des masses de roses se pressaient avec cette délicieuse surabondance des petits jardins entretenus avec soin qui, au premier regard, fait taire tout autre sentiment que celui de la beauté. Les merles chantaient à plein gosier, les pigeons roucoulaient sur la crête du toit, plus loin dans les grands ormes les corneilles jacassaient parmi les jeunes feuilles,

et les martinets au cri plaintif tournoyaient autour des pignons. Et la maison elle-même était précisément la gardienne qui convenait à toute cette beauté éclore en plein cœur de l'été.

Ellen, une fois de plus, se fit l'écho de mes pensées en me disant :

« Oui, mon ami, voilà ce que je suis venue voir jusqu'ici ; cette vieille maison aux multiples pignons, construite par les simples gens de la campagne vivant dans un lointain passé, sans se soucier de la folle agitation des villes et des cours, est ravissante encore au milieu de toute cette beauté, produit d'une époque plus récente ; et je ne suis pas surprise que nos amis veillent sur elle avec tant de soin et de sollicitude. Elle me semble avoir attendu ces jours heureux, et conservé les miettes de bonheur qu'elle avait pu ramasser dans ce passé confus et turbulent.

Elle m'amena tout près de la maison, et, posant sa main et son bras hâlé, aux lignes pures, contre le mur couvert de lichen, comme si elle eût voulu l'étreindre, elle s'écria :

« Oh ! combien j'aime la terre, et les saisons, et le temps qu'il fait, et tout ce qui touche à elle, et tout ce qui naît d'elle, comme cette vieille maison. »

Je ne pus lui répondre, prononcer une seule parole. Son exultation, sa joie, était si intense, si poignante, et sa beauté, si délicate et en même temps si pénétrée d'énergie, l'exprimait avec une telle plénitude, que toute parole prononcée en ce moment eût été banale et vaine. Je redoutais de voir les autres faire irruption, et rompre soudain l'enchantement dont elle m'enveloppait. Mais nous demeurâmes quelque temps immobiles au coin du grand pignon de la maison sans que personne vînt. Bientôt, j'entendis à quelque distance les voix joyeuses et compris qu'ils se rendaient, en suivant la rive, à la grande prairie, de l'autre côté de la maison et du jardin.

Nous nous reculâmes un peu et regardâmes la maison ; la porte et les fenêtres étaient ouvertes à l'air embaumé, purifié par le soleil ; les rebords des fenêtres des étages supérieurs étaient, en l'honneur de la fête, festonnés de guirlandes de fleurs,

comme si les autres avaient partagé notre affection pour la vieille demeure.

« Entrons, dit Ellen. J'espère qu'il n'y aura rien pour abîmer l'intérieur ; mais je ne crois pas qu'il y ait rien à craindre de ce côté. Allons ! il va falloir bientôt rejoindre les autres. Ils sont allés aux tentes ; car j'imagine qu'ils ont dû dresser des tentes pour les faneurs – la maison, j'en suis sûre, n'en contiendrait pas un sur dix. »

Elle me conduisit jusqu'à la porte, murmurant tout en allant, presque dans un souffle :

« La terre, et tout ce qui naît d'elle, et tout ce qui vit sur elle ! Oh ! si je pouvais dire et montrer l'amour que j'ai pour elle ! »

Nous entrâmes et ne vîmes nulle part absolument personne, au cours de notre promenade de pièce en pièce, depuis le porche couvert de roses jusqu'aux curieuses et étranges mansardes, sous la lourde charpente du toit où jadis couchaient les laboureurs et les bergers du manoir, mais qui, maintenant, à en juger par la petitesse des lits et le fouillis des choses inutiles et abandonnées (bouquets de fleurs en train de se

faner, plumes d'oiseaux, coquilles d'œufs de sansonnets, larves de phryganes conservées dans des gobelets, et ainsi de suite...) paraissaient être en ce moment habitées la nuit par des enfants.

Il n'y avait partout que très peu de mobilier, et celui-ci réduit au strict nécessaire et d'une extrême simplicité de formes. L'amour extravagant de l'ornementation, que j'avais remarqué par ailleurs chez ce peuple, paraissait avoir fait place, dans le cas présent, au sentiment que la maison elle-même et ses souvenirs étaient ici la parure de la vie rustique au milieu de laquelle elle était venue s'échouer, apportée par les jours anciens, – et qu'à vouloir lui rajouter des ornements, on ne pouvait que lui enlever sa valeur en tant qu'exemple de naturelle beauté.

Nous nous assîmes enfin dans une pièce au-dessus du mur qu'Ellen avait caressé ; elle était encore tendue de vieilles tapisseries qui, à l'origine, n'avaient eu aucune valeur artistique, mais qui étaient maintenant passées et dont les agréables tons gris s'harmonisaient parfaitement avec la paix

de ces lieux ; et qui auraient perdu à être remplacées par une décoration plus éclatante et plus frappante.

Je posai au hasard quelques questions à Ellen tandis que nous étions assis là, mais j'écoutais à peine ses réponses, et bientôt tombai dans le silence, ayant perdu toute conscience des choses sinon que j'étais là, dans cette antique pièce, les pigeons roucoulant sur les toits de la grange et du colombier devant les fenêtres que j'avais en face de moi.

La pensée me revint au bout de ce que je crois avoir été en réalité une ou deux minutes ; mais cette période me parut, comme dans un rêve d'une extrême netteté, durer plus longtemps ; et je vis alors Ellen assise paraissant plus vibrante encore de vie, de joie et de désirs, par le contraste que faisait avec elle la tapisserie grise et pâlie, dont l'insignifiant dessin n'était supportable que parce qu'il était ainsi effacé et fané.

Elle me regarda avec douceur, mais comme si son regard avait pu lire mes plus secrètes pensées. Elle dit :

« Vous voici de nouveau occupé à votre continuelle comparaison entre le présent et le passé, n'est-il pas vrai ?

– Vous ne vous trompez pas, dis-je. Je pensais à ce que vous auriez été, vous, avec vos talents et votre intelligence unis à votre amour de la joie et à votre impatience de tout ce qui est déraisonnable contrainte, à ce que vous auriez été autrefois. Et même aujourd'hui que la bataille est gagnée, et depuis longtemps, mon cœur souffre à la pensée de tout le gaspillage de vie humaine qui s'est fait au cours de si longues années.

– De longs siècles, dit-elle, des âges !

– C'est vrai, dis-je, c'est trop vrai », et de nouveau me tus.

Elle se leva et dit :

« Allons, je ne puis vous permettre de retomber si tôt dans votre rêverie. Si nous devons vous perdre, je veux que vous voyiez tout ce qui se peut avant de repartir.

– Me perdre ? dis-je... Repartir ? Ne dois-je pas aller dans le Nord avec vous ? Que voulez-vous dire ? »

Elle eut un sourire un peu triste, et dit :

« Pas encore ; ne parlons pas de cela encore. Mais à quoi pensiez-vous il y a un instant ? »

Je répondis d'une voix hésitante :

« Je me disais à moi-même, le passé, le présent ? N'aurait-elle pas mieux fait de dire le contraste entre le présent et l'avenir : le sombre désespoir et l'espérance ?

— Je le savais », dit-elle.

Et alors elle me prit la main et dit avec entrain :

« Venez pendant qu'il en est temps encore ! Venez ! »

Et elle m'entraîna hors de la pièce ; et comme nous descendions les escaliers et passions de la maison dans le jardin par une petite porte latérale qui s'ouvrait dans un curieux vestibule, elle dit d'une voix calme comme si elle avait voulu me faire oublier son soudain accès de nervosité :

« Allons ! Il faut aller rejoindre les autres avant qu'ils viennent nous chercher ici. Et permettez-moi de vous dire, mon ami, que je constate que vous êtes trop porté à vous laisser aller à la rêverie pure et simple : sans doute parce que vous n'êtes pas encore

habitué à notre vie de repos dans l'action, de travail qui est joie, de plaisir synonyme de travail. »

Elle se tut un instant et comme nous nous retrouvions dans le délicieux jardin, elle dit :

« Ami, vous disiez que vous vous demandiez ce que j'aurais été si j'avais vécu dans ces jours lointains d'agitation et d'oppression. Ma foi, je crois avoir étudié leur histoire suffisamment pour en avoir une assez bonne idée. J'aurais été parmi les pauvres, car mon grand-père, lorsqu'il travaillait encore, cultivait la terre. Or cela, je n'aurais pu le supporter ; aussi, ma beauté, et mon intelligence, et mon éclat (elle parlait sans la moindre rougeur, sans la moindre affectation de fausse honte) auraient été vendus à des hommes riches, et ma vie aurait été gaspillée en vérité ; car j'en sais assez pour savoir que je n'aurais pas eu le choix, ni la force de diriger ma vie ; et que jamais je n'aurais acheté aux riches un plaisir, ni même une occasion d'agir, capables de me procurer une joie authentique. J'aurais sombré, je me serais consumée d'une façon ou

d'une autre, soit par l'effet de la pauvreté, soit par celui du luxe. N'est-ce pas vrai ?

– C'est vrai », dis-je.

Elle allait ajouter quelque chose lorsqu'une petite barrière s'ouvrit dans la haie qui bordait un petit champ ombragé d'ormes et Dick, entrant avec une hâte joyeuse, vint à nous par l'allée du jardin, et se tint bientôt entre nous deux, une main sur l'épaule de chacun de nous. Il dit :

« Eh bien ! mes voisins, j'ai cru que vous aimeriez visiter la vieille maison tranquillement et sans qu'elle soit encombrée par une foule de gens. N'est-elle pas dans son genre un véritable bijou ? Allons, venez, car l'heure du dîner approche. Vous, notre hôte, peut-être cela vous ferait-il plaisir de venir vous baigner, avant de nous asseoir pour ce que j'imagine devoir être un assez long festin ?

– Oui, dis-je, j'en serai enchanté.

– Eh bien donc, adieu pour le moment, voisine Ellen, dit Dick. Voici venir Clara qui s'occupera de vous, car j'imagine qu'elle sera moins dépaysée que vous parmi nos amis de l'endroit. »

NOUVELLES DE NULLE PART

Comme il parlait, Clara débouchait des champs ; et jetant à Ellen un dernier regard, je fis demi-tour et partis avec Dick, me demandant, à vrai dire, si je devais jamais la revoir.

Chapitre XXXII

Début du festin. Fin

DICK ME CONDUISIT aussitôt dans le petit champ, qui, ainsi que je l'avais vu du jardin, était couvert de tentes aux couleurs vives, régulièrement alignées, parmi lesquelles étaient assis ou couchés sur l'herbe quelque cinquante hommes, femmes et enfants, tous au comble de la bonne humeur et de la joie, ayant, pour ainsi dire, endossé leur humeur du dimanche.

« Vous pensez que nous ne brillons pas par la quantité ? me dit Dick ; mais rappelez-vous que nous serons plus nombreux demain ; car dans les travaux de la fenaison, il y a place pour beaucoup de gens qui ne sont pas particulièrement versés dans les choses de la campagne : il y a un grand nombre de personnes qui mènent une vie

sédentaire et qu'il serait cruel de priver du plaisir de faire les foins – des hommes de science et des hommes d'étude, généralement parlant : de sorte que les travailleurs spécialisés, en dehors de ceux dont on a besoin comme faucheurs et comme chefs d'équipes, se tiennent en réserve et prennent un peu de repos complet, ce qui leur fait du bien, vous savez, que cela leur plaise ou non ; ou encore ils s'en vont dans d'autres régions, de même que je suis venu ici. Les savants, et les historiens, et généralement parlant les hommes d'étude, on n'en aura pas besoin, voyez-vous, avant d'avoir commencé de tourner, ce qui, bien entendu, ne sera pas avant après-demain. »

Ce disant, il me fit sortir du petit champ et m'amena sur une sorte de chaussée qui dominait la prairie riveraine, et de là, prenant à gauche un sentier qui traversait l'herbe mûre, laquelle était épaisse et très haute, continua jusqu'à ce que nous soyons arrivés au bord de la rivière au-dessous du barrage et de son moulin. Et là, notre baignade fut délicieuse, dans la large nappe d'eau en amont de l'écluse, au point où le

fleuve paraissait beaucoup plus grand que nature, d'être contenu par le barrage.

« Nous voilà maintenant bien en train pour le dîner, me dit Dick quand nous nous fûmes rhabillés et comme nous traversions de nouveau la prairie ; et de tous les joyeux repas de l'année, ce repas de la fête des foins est, à coup sûr, le plus joyeux ; sans même en excepter la fête des moissons ; car alors, l'année s'avance et l'on ne peut s'empêcher de sentir, par-dessous toute cette gaieté, que les jours sombres s'approchent – ceux des champs dépouillés et des jardins dénudés ; et le printemps est presque trop loin encore pour qu'on y pense déjà avec plaisir. C'est alors, à l'automne, qu'on est tout près de croire à la mort.

– Quelle étrange façon de parler, dis-je, d'une chose qui revient aussi régulièrement et qui est par conséquent aussi banale que le déroulement des saisons. »

Et à la vérité ces gens étaient, en ce qui touche à ces choses, comme des enfants, et s'intéressaient, exagérément me semblait-il, au temps qu'il faisait, à une belle journée, à une nuit sombre ou claire, et ainsi de suite.

« Étrange ? dit-il ; est-ce donc étrange que d'être en sympathie avec l'année, d'être sensible à ses grains et à ses pertes ?

– En tout cas, dis-je, si vous considérez, comme je le crois, le cours de l'année comme un drame magnifique et passionnant, vous devriez éprouver le même plaisir et le même intérêt en présence de l'hiver, de ses peines et de ses douleurs que devant cette merveilleuse opulence de l'été.

– Et n'est-ce pas ce que je fais ? répondit Dick avec une certaine vivacité ; seulement je ne puis considérer tout cela comme si j'étais assis dans un théâtre à regarder se dérouler devant mes yeux une pièce à laquelle je ne prendrais aucune part. Il est difficile, dit-il en souriant avec bonne humeur, à un homme, qui, comme moi, n'a pas l'esprit littéraire, de bien s'expliquer comme le ferait cette gentille Ellen ; mais ce que je veux dire, c'est que je participe à tout ce drame, que j'en ressens dans ma personne les douleurs comme les joies. Ce n'est pas quelqu'un d'autre qui agit pour moi, pour me permettre simplement de boire, de manger et de dormir ; j'y joue moi-même un rôle. »

À sa façon aussi, comme Ellen à la sienne, je me rendais compte que Dick éprouvait cet amour passionné de la terre que ne partageaient que quelques personnes au plus dans les jours que j'avais connus ; car alors le sentiment prédominant chez les intellectuels était une sorte d'aversion morose à l'égard du drame mouvant de l'année, de la vie de la terre et de ses rapports avec les hommes. À la vérité, en cette lointaine époque, l'attitude considérée comme poétique et imaginative avait consisté à considérer la vie comme une chose à laquelle il convenait de se résigner, plutôt qu'une source de joies.

Ainsi rêvant, je fus ramené parmi les prairies de l'Oxfordshire par un rire de Dick :

« Une chose me paraît étrange, dit-il, c'est que je ne puisse m'empêcher de m'inquiéter de l'hiver et de sa pénurie, au sein de l'abondance de l'été. Si cela ne m'était pas arrivé auparavant, je croirais que vous en êtes la cause, mon cher hôte ; que vous m'avez jeté comme un mauvais sort. Mais vous savez, fit-il soudain, je plaisante, il ne faut pas prendre à cœur ce que je vous dis là.

– Mais non, bien sûr », répondis-je ; et cependant, je me sentais quelque peu inquiet, malgré tout, de ses paroles.

Cette fois, nous traversâmes la chaussée, et ne reprîmes pas le chemin de la maison, mais suivîmes un sentier qui longeait un champ où le blé était presque prêt à mûrir.

« Nous ne dînons donc pas, dis-je, dans la maison ni dans le jardin. Je m’y attendais, à vrai dire. Où se réunit-on, alors ? Car je vois que la plupart des maisons sont toutes petites.

– Oui, répondit Dick, en effet, elles sont petites dans cette région ; il subsiste tant de bonnes demeures anciennes, que les gens habitent volontiers ces petites maisons indépendantes. Quant à notre dîner, la fête doit avoir lieu dans l’église. J’aimerais, pour vous, qu’elle fût aussi vaste et aussi belle que celle de notre vieille ville romaine, à l’ouest d’ici, ou de notre ville forestière, au nord⁸ ; néanmoins, nous y tiendrons tous ; et bien qu’elle soit petite, elle est belle à sa façon. »

8. Sans doute pensait-il à Cirencester et à Burford.
(*N. d. A.*)

C'était quelque chose de nouveau pour moi, que ce dîner dans une église, et qui me fit penser aux bières d'église du Moyen Âge. Mais je n'en soufflai mot, et nous débouchâmes bientôt sur la route qui traversait le village. Dick la parcourut du regard, et ne voyant devant nous que deux groupes isolés, dit :

« Il paraît que nous sommes un peu en retard. Ils sont tous partis ; mais ils se feront très certainement un devoir de vous attendre en qualité d'invité d'honneur, venant, comme vous le faites, de si loin. »

Il pressait le pas tout en parlant, et je fis de même ; et nous atteignîmes bientôt une petite allée de tilleuls qui menait tout droit au porche de l'église par le portail ouvert de laquelle nous parvenait un bruit de voix joyeuses et de rires et de diverses manifestations de la gaieté.

« Oui, reprit Dick, et d'abord c'est l'endroit le plus frais qu'il y ait, par cette chaude soirée. Entrons, ils seront contents de vous voir. »

Vraiment, malgré notre baignade, le temps me paraissait plus étouffant et plus

lourd qu'à n'importe quel moment de notre voyage.

Nous entrâmes dans l'église, qui était une petite bâtisse toute simple avec un unique bas-côté séparé de la nef par trois arches en plein ceintre, un chœur et un transept assez grands pour un aussi petit édifice, les fenêtres étant pour la plupart de ce gracieux style oxonien du XIV^e siècle. L'intérieur n'avait aucune ornementation architecturale moderne ; en réalité, il semblait qu'on n'y eût pas touché depuis le jour où les puritains avaient badigeonné à la chaux les saints et autres peintures murales du Moyen Âge. Elle était toutefois joyeusement parée, pour cette fête des temps nouveau, de guirlandes de fleurs suspendues en feston d'arche en arche, et de grandes cruches de fleurs disposées çà et là à même le sol ; cependant que sous la fenêtre ouest étaient suspendues deux faux en croix, dont les lames toutes blanches à force d'être polies luisaient doucement parmi les guirlandes de fleurs qui les ornaient. Mais sa plus belle parure était la foule d'hommes et de femmes, beaux,

à l'expression heureuse, qui étaient assis autour de la table et qui, avec leurs visages rayonnants et leurs riches chevelures tombant sur leurs gais vêtements de fête, faisaient penser, comme dit le poète persan, à un parterre de tulipes au soleil. Bien que l'église fût petite, on ne manquait pas de place ; car une petite église fait une assez grande maison ; et point n'était besoin, ce soir, de mettre des tables en travers dans le transept, bien que, sans aucun doute, on en aurait besoin le lendemain, quand les hommes d'étude dont avait parlé Dick viendraient prendre leur modeste part de la fénaison.

Je me tenais sur le seuil avec, sur mon visage, le sourire d'anticipation d'un homme qui va prendre part à une fête dont il est décidé à jouir pleinement. Dick, debout à mon côté, promenait ses regards sur l'assistance avec, pensais-je, un air de propriétaire. En face de moi étaient assises Clara et Ellen, une place vacante entre elles deux, réservée à Dick : elles souriaient, mais chacune d'elle tournait de profil son beau visage vers son voisin qui lui parlait, et elles ne parurent

pas me voir. Je me tournai vers Dick, m'attendant à ce qu'il me montrât le chemin, et il tourna vers moi son visage; mais, chose étrange, bien qu'il fût aussi souriant et aussi gai que jamais, ce visage ne répondit nullement à mon regard, que dis-je, Dick semblait ne point prendre garde à ma présence, et je remarquai qu'aucun membre de l'assistance ne me regardait. Une angoisse saisit mon cœur, comme en produit la réalisation d'une calamité longtemps attendue. Dick fit quelques pas en avant, sans me dire un seul mot. Trois mètres à peine me séparaient des deux femmes qui, pour si peu de temps qu'elles eussent été mes compagnes, étaient vraiment, je le croyais, devenues mes amies. Clara maintenant me faisait face en plein, mais elle non plus ne semblait pas me voir, malgré les efforts que faisaient, il m'en souvient, mes yeux suppliants pour intercepter son regard. Je me tournai vers Ellen et elle parut, elle, un instant me reconnaître; mais son gai visage s'assombrit aussitôt et elle secoua la tête d'un air d'affliction, et l'instant d'après, tout signe qu'elle avait conscience de ma présence s'était effacé de son visage.

Je me sentis abandonné, le cœur dolent, indiciblement. Je m'attardai une minute encore, puis fis demi-tour et repassai le porche et repris l'allée de tilleuls qui menaient à la route, tandis qu'autour de moi, parmi les buissons, les merles chantaient à plein gosier dans la lourde chaleur de cette soirée de juin.

Une fois de plus, sans avoir conscience du moindre effort de ma volonté, je dirigeai mes pas vers la vieille maison au bord du Gué, mais au tournant qui conduit aux vestiges de la croix du village, je me trouvais en présence d'une forme qui contrastait singulièrement avec les êtres joyeux et beaux que j'avais laissés derrière moi dans l'église. C'était un homme qui paraissait vieux mais qui, je le savais par une habitude maintenant à demi oubliée, ne pouvait pas avoir beaucoup plus de cinquante ans. Son visage était rude et barbouillé plutôt que crasseux, ses yeux éteints et chassieux, son corps courbé, ses mollets maigres comme des allumettes, son pas traînant et clopinant. Son costume était un mélange de crasse et de guenilles que

je connaissais depuis bien trop longtemps. Comme je passais près de lui, il toucha son chapeau avec un peu de politesse et de bon vouloir véritables, et beaucoup de servilité.

Frappé d'une horreur inexprimable, je me hâtai de le dépasser et pressai le pas le long de la route qui menait à la rivière et jusqu'au bas du village; mais soudain je vis ce qui me parut être un nuage noir qui roulait ses flots à ma rencontre comme dans un cauchemar du temps de mon enfance; et pendant un instant, je n'eus conscience de rien, sinon que j'étais dans les ténèbres et incapable de dire si je marchais ou si j'étais assis ou couché.



J'étais dans mon lit, chez moi, dans le morne faubourg de Hammersmith, réfléchissant à tout cela; et m'efforçant de me rendre compte si je me sentais accablé de désespoir par la découverte que j'avais rêvé; et, chose étrange, je m'aperçus que je ne me désespérais pas tellement.

Ou, à la vérité, était-ce bien un rêve ? Dans ce cas, pourquoi donc avais-je eu si clairement conscience, à tous les instants, de contempler en réalité toute cette vie nouvelle, du dehors, – encore pris par les préjugés, les inquiétudes, les méfiances de notre époque de doute et de conflit.

À tous les moments, si réels que fussent pour moi ces amis, j'avais eu le sentiment que ma place n'était pas parmi eux, comme si le temps devait venir où ils me rejetteraient et diraient, comme semblait dire ce dernier regard d'Ellen tout rempli de tristesse : « Non, cela ne se peut pas... vous ne pouvez pas être des nôtres... vous appartenez si totalement aux malheurs du passé, que vous vous lasseriez de notre bonheur même. Retournez, maintenant que vous nous avez vus et que, de vos propres yeux, vous avez appris que malgré toutes les maximes infailibles de votre temps, l'avenir pourtant réserve au monde, quand les rapports de l'amitié auront remplacé la domination de l'homme sur l'homme, mais pas avant, des jours de repos. Retournez donc, pour voir, toute votre vie, des gens

autour de vous s'employer à contraindre d'autres gens à mener des vies qui ne leur appartiennent pas, tandis qu'eux-mêmes, de leur côté, n'ont pas le souci de leurs vies véritables, – des gens qui nourrissent la haine de la vie et cependant la terreur de la mort. Retournez, et, de nous avoir vus, d'avoir ajouté un peu d'espérance à votre lutte, soyez un peu plus heureux. Vivez pendant qu'il vous est donné de vivre, efforcez-vous, quelles qu'en soient les souffrances et la peine, d'édifier peu à peu cette ère nouvelle de camaraderie, de repos et de bonheur.»

Oui, certes ! et si d'autres aussi peuvent voir ce que j'ai vu moi-même, c'est une vision des jours à venir qu'il nous faut alors l'appeler, non plus un rêve.

FIN

L'auteur

William Morris est né le 24 mars 1834 à Essex, en Angleterre. Issu d'une famille aisée, il étudie à Oxford avant d'embrasser une carrière artistique. Étudiant en architecture, puis en peinture, poète à ses heures perdues, il rencontre Dante Gabriel Rossetti et les artistes de la « Confrérie préraphaélite » en 1856, ce qui le pousse à consacrer sa vie aux arts décoratifs. Cependant, sa nouvelle passion le place dans une position de tension permanente entre des aspirations socialistes utopiques et la création d'objets de luxe destinés irrémédiablement à la haute bourgeoisie. Il se fera néanmoins connaître comme l'un des plus brillants décorateurs britanniques.

Morris débute son activité politique dans le camp libéral, mais, en 1883, il rejoint le mouvement ouvrier en adhérant à la Social Democratic Federation marxiste, dirigée par

Henry Hyndman. En décembre 1884, voyant l'orientation réformiste de la SDF, Morris rompt avec Hyndman, tout comme Friedrich Engels, et participe à la fondation de la Socialist League avec notamment Eleanor Marx, la fille benjamine de Marx. Le manifeste fondateur rédigé en grande partie par Morris prône l'internationalisme révolutionnaire.

William Morris prend part à l'agitation politique et aux grèves des années 1886-1889, notamment à la manifestation des chômeurs à Trafalgar Square le 8 février 1886 (Black Monday – Lundi Noir), aux grèves des mineurs en 1887 ou encore à la manifestation du 13 novembre 1887 à Trafalgar Square (Bloody Sunday – Dimanche de Sang.) Il tente de préserver depuis sa création l'unité de la Socialist League en servant de médiateur entre les tendances marxistes et anarchistes du groupe.

Cependant, non satisfait de l'évolution de la Socialist League vers l'anarchisme, il la quitte également en 1890 pour fonder la Hammersmith Socialist Society. Il meurt en 1896 dans le quartier d'Hammersmith, à Londres.

Table des matières

La discussion. Le sommeil	p. 5
Baignade matinale.	p. 12
Petit déjeuner à la maison d'hôte.	p. 32
Le voyage : traversée d'un marché.	p. 55
Les enfants sur la route	p. 63
Petites emplettes	p. 80
Trafalgar Square	p. 98
Un vieil ami.	p. 116
De l'amour.	p. 125
Questions et réponses	p. 151
Du gouvernement	p. 178
De l'organisation de la vie	p. 188
De la politique.	p. 201
Comment on résout certaines questions.	p. 203
De l'absence d'émulation dans une société communiste	p. 216
Dîner dans la grande salle du marché de Bloomsbury.	p. 235

Comment changea le monde	p. 245
Commencement de la vie nouvelle . .	p. 307
Retour à Hammersmith	p. 319
Retour à la maison d'hôte de Hammersmith	p. 331
En remontant la Tamise	p. 335
Hampton Court et l'avocat du passé .	p. 342
Dans les champs de Runnymede au petit matin	p. 365
Deuxième journée sur la Tamise . . .	p. 378
Troisième journée sur la Tamise . . .	p. 399
Les Objecteurs Irréductibles	p. 409
Le cours supérieur	p. 420
La petite rivière	p. 445
Étape dans la vallée de la Haute-Tamise	p. 454
Fin du voyage	p. 465
Vieilles maisons, nouvelles gens . . .	p. 479
Début du festin. Fin	p. 491
L'auteur	p. 505

Également aux éditions L'Altiplano

Dans la collection « Flash-back » :

- *Le Droit à la paresse*, par Paul Lafargue (essai)
- *Travail salarié et capital*, par Karl Marx (essai)
- *Dieu et l'État*, par Michel Bakounine (essai)
- *La Commune* suivie de *La Commune de Paris*, par Pierre Kropotkine (essai)
- *Introduction à la critique de l'économie politique*, par Karl Marx (essai)
- *Histoire (partielle) de Juliette*, par Marquis de Sade (Éros et Thanatos)
- *La Crise de la social-démocratie*, par Rosa Luxemburg (essai)

Dans les autres collections :

coll. « agit'prop »

- *Face à la police / Face à la justice*, par Élie Escondida et Dante Timélos (guide juridique)
- « *Mort à la démocratie* », par Léon de Mattis (essai politique)
- *Fières d'être putes*, par Maîtresse Nikita et Thierry Schaffauser (essai politique)
- *Travail mode d'emploi*, par Géraldine Sivade (récit)
- *Le Manifeste lesbien*, par Pauline Londeix (essai politique)

coll. « Couleurs »

- *Rencontres au sommet*, par Michael Gama (enquête)

coll. « Noir & blanc »

- *Elle, pinces et dépendance*, par Éléonore Cannone (roman)
- *En route vers le clochard*, par Riwoal (roman)
- *Petit et Méchant*, par Blaise Gauquelin (roman)
- *Yama Loka Terminus*, par Léo Henry et Jacques Mucchielli (nouvelles)

« L'Altiplano Bande dessinée »

- *Journée lunaire*, par Emmanuel Olivier
(one-shot noir & blanc)

« L'Altiplano Jeunesse »

- *Nel*, par David Olivier et Émilie Béchat
(album illustré)

*Retrouvez le catalogue complet de L'Altiplano
sur son site Internet : <http://www.laltiplano.fr>*

Achevé d'imprimer en mai 2009
par l'imprimerie Mega Basim à Yenibosna
Dépôt légal : mai 2009
(Imprimé en Turquie)